

CONCERTO POUR QUATRE MAINS

Roman

Andrée Sauriol

Montréal, quartier Notre-Dame de Grâces...

Ce matin-là, quand ils embrassèrent leur fille avant qu'elle parte pour l'école, Carla et Gilles Chénier ignoraient qu'ils ne la reverraient plus de leur vivant.

Après son départ, encore en peignoirs, ils décidèrent de s'attarder à la table du petit déjeuner.

"Veux-tu un autre café, ma chérie, demande Gilles à son épouse.

"Mais, oui pourquoi pas. Tu n'as rien de prévu à l'horaire ce matin et tu prépares du si bon café, Gilles. J'aurais mauvaise grâce de refuser."

"Et je te fais le spécial, aujourd'hui. Celui que tu préfères. Moka avec brisures de chocolat et guimauves. Il n'y a rien de trop beau pour mon épouse adorée !"

"Charmeur, va !"

"C'est le qualificatif que je préfère, Carla, mon étoile !"

"Gilles, entends-tu quelque chose, il me semble que... ?"

"Non, je..."

"Ça vient de l'escalier qui mène au sous-sol... j'en suis certaine."

"Hein ?"

"La... porte... Oh ! Mon Dieu ! Non, non, non ! NOOO..."

1

Westmount, cinq ans plus tard...

... je n'aime pas cette maison. Je ne l'ai jamais aimée. Et pourtant, j'y vis depuis quatre ans.

Avec un mari que j'aime. *Mathias, mon amour...*

C'était sa maison avant notre mariage. Il y habitait avec sa première femme. Il m'a dit qu'il avait eu beaucoup de chagrin quand elle est morte d'un cancer, il y a quelques années. C'est fou, mais j'ai l'impression qu'elle la hante, cette maison.

J'y entends des bruits étranges. Comme des bruissements d'ailes, des pas, des murmures...

Mathias dit que je me fais des idées. Que ce que je perçois ce sont les craquements des planchers de bois. Il est vrai qu'elle a plus de cent ans, cette fichue maison.

Et puis je n'aime pas le décor. Des boiseries sombres, des tentures de velours. Tout est lourd dans cette maison. J'ai voulu changer les rideaux. Mettre quelque chose de plus léger, changer la couleur des murs. Mais Mathias ne veut pas. Il dit que ce serait une erreur d'en modifier le cachet. Il a probablement raison.

Mais, il me semble qu'une fois rafraîchie, la maison oublierait... Oh ! je dis n'importe quoi.

D'ailleurs, c'est ce que me répète Mathias. Que je suis hypersensible. Que j'ai les nerfs malades à cause de... Il est médecin psychiatre, alors il doit savoir...

J'avais une carrière, je... j'étais pianiste. Je donnais des concerts et puis... j'ai commencé à ne pas me sentir bien... Étourdissements, vapeurs, insensibilité progressive au bout des doigts. J'ai dû tout arrêter. Je ne peux même plus conduire ma voiture.

Quand je sors sans Mathias, je dois prendre un taxi ou bien mes amis viennent me chercher avec leur auto. *Heureusement, j'ai Mathias.* Il est tellement compréhensif, tellement... Il n'y rien qu'il ne ferait pas pour me rendre heureuse. S'il le pouvait, il décrocherait la lune pour moi.

Alors, pourquoi suis-je malheureuse... ?

.....

"Désolée d'interrompre votre rêverie Marianne, mais c'est l'heure de prendre vos vitamines et vos médicaments."

"Ah ! oui, bien sûr. Je perds la notion du temps, je crois."

"Mais non, pas du tout, Marianne. C'est votre état qui vous donne cette impression !"

"Vous avez sans doute raison, Jeanne."

"Voilà vos cachets. Allons, un petit effort. Buvez. Et maintenant les capsules de vitamines... "

"Merci, Jeanne."

"Heu... je dois sortir. Avez-vous besoin de quelque chose ?"

"Mais non, Jeanne. Je n'ai besoin de rien. D'ailleurs, mon mari ne devrait pas tarder à arriver."

"Alors, à plus tard, Marianne."

"Oui, c'est ça, Jeanne. À plus tard."

2

... *je n'arrive pas à croire que j'en sois rendue- là.* Prendre des vitamines quatre fois par jour et des antidépresseurs. Enfin, si Mathias n'était pas médecin, je me dirais que...

Jamais je n'ai jamais été malade avant. Moi, je pense que c'est la maison qui me rend malade. Elle est en train de m'avoir à l'usure.

Et je n'ai que vingt-trois ans... Si au moins j'avais un enfant. Je pourrais... mais Mathias dit que ce serait trop pour moi. Que je n'ai pas la santé pour ça. Mathias est beaucoup plus âgé que moi et certainement plus avisé. En fait, il a l'âge que mon père aurait, s'il vivait encore. Quarante-sept ans. Mon père était psychiatre, lui aussi. Il est mort beaucoup trop tôt...

Avant le drame, Mathias venait assez souvent chez-nous. C'est là, que l'ai rencontré. Et je le trouvais si beau. J'en rêvais déjà. Il est toujours aussi beau, d'ailleurs...

Le drame !

Ça s'est produit, il y a cinq ans... Mes parents ! Morts assassinés... Une invasion de domicile. Quand cela s'est produit, j'allais avoir dix-huit ans. Je terminais ma dernière année à Vincent d' Indy. Je me produisais déjà en concerts. *Mon piano ! c'était toute ma vie.* Et mes parents étaient si fiers de moi. Le jour où c'est arrivé, j'étais à l'école. Je m'en souviens comme si c'était hier.

La directrice est venue me chercher dans la salle de répétition.

Oh, mon Dieu ! Mes parents avaient été torturés, mutilés... Au début, la police a cru que cela pouvait être en lien avec une cause dans laquelle mon père avait agi comme témoin-expert pour la Couronne. Mais, semble-t-il que c'était une fausse piste.

J'ai craqué évidemment.

Et Mathias était là pour moi. Je l'ai d'abord vu comme patiente et un an après les événements, je l'épousais. Mes amis m'ont dit que j'étais folle, qu'il était beaucoup trop âgé pour moi, que...

Que je cherchais mon père, que...

Jamais, je ne l'ai perçu comme ça, Mathias. J'étais déjà conquise depuis longtemps. Il est tellement... Grand, mince, raffiné et si intelligent ! Toujours calme, souriant, jamais il ne hausse le ton... Enfin presque jamais.... L'homme idéal...

Alors, pourquoi suis-je malheureuse... ?

.....

"Ah ! ma chérie, tu as meilleure mine aujourd'hui. Je suis content de voir ça."

"Tu penses vraiment ce que tu dis, Mathias ?"

"Mais bien sûr, ma petite chérie. Tu es si belle et cette robe te va à merveille. Et tes magnifiques cheveux ! C'est Jeanne qui t'a coiffée ?"

"Mais oui, c'est Jeanne. Remarques que... j'aurais pu le faire moi-même, mais elle a insisté. Elle dit qu'elle a dû être coiffeuse dans une autre vie. Amusant, non ?"

"Mmmm, oui... Amusant, en effet ! Tiens tu es trop belle, je t'invite au restaurant, ce soir. J'ai envie de te montrer au monde entier."

"Avec toi, mon amour, je n'ai pas besoin du monde entier ! La clientèle du Torquay me suffira."

"Tu es adorable, ma toute belle ! Va pour le Torquay, alors."

3

... *j'ai encore vomi...* Je digère de moins en moins bien. Ça doit être à cause de toutes ces saloperies d'antidépresseurs et de vitamines que j'ingurgite. Et pourtant, hier au resto, c'était délicieux. Le service impeccable. Mathias était d'excellente humeur. Spirituel et tellement romantique.

Avant d'entrer au restaurant, il s'est arrêté chez un fleuriste et... il est revenu à la voiture avec une rose qu'il a épinglée sur ma robe. *Une rose, juste une !* C'est beaucoup plus original qu'un énorme bouquet. En tout cas, moi je préfère ça.

Je suis une femme riche. Riche d'un mari extraordinaire et riche tout court. Je ne le savais pas à l'époque, mais mon père avait fait d'excellents placements. Comme je suis enfant unique, j'ai hérité de toute sa fortune. J'aurais de beaucoup préféré ne pas hériter et avoir encore mes parents avec moi.

Oh ! comme vous me manquez, maman, papa...

On a toujours pas retrouvé le tueur. Apparemment, le dossier d'enquête est fermé. Au début, je téléphonais pour savoir s'il y avait un développement mais, non. *Cinq ans déjà !* Comment ils appellent ça à la télé dans les émissions policières ? *Un cold case.*

Parfois je me dis que je devrais faire appel à une agence privée pour retrouver le coupable. Je peux payer, j'ai de l'argent, beaucoup d'argent. Mais Mathias ne m'y encourage pas. Il pense que ça me ferait plus de mal que de bien de ressasser ces événements. Il a peut-être raison.

Et puis de toute manière, je ne saurais pas comment procéder. Ma fortune, c'est lui qui la gère. Moi, je n'ai vraiment aucun talent pour ça. Je ne comprends rien à tous ces chiffres et ces... Pour l'argent comme pour le reste, je m'en remets à Mathias. *Heureusement qu'il est là !*

Et j'ai mon piano. Ça m'aide à passer le temps. Mais... ce n'est plus comme avant.

Dire que je jouais pendant des heures et des heures. Beethoven, Rachmaninov. Prokofiev, Satie, Mozart, Chopin... Maintenant, c'est tout juste si je réussis à jouer une heure et encore. J'ai les doigts gourds, je tremble, je... Mon jeu manque de force. Alors j'ai essayé de peindre mais l'odeur de la peinture me donne la nausée...

Qu'est-ce m'arrive, grand Dieu ? Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Mathias dit que je prends du mieux. Qu'avec les vitamines, je vais bientôt être capable de courir le marathon. Ouais... je sais qu'il dit ça pour m'encourager. Mais moi, je sens que ça ne va pas du tout. On dirait que quelqu'un m'a jeté un sort. La maison est peut-être hantée pour de vrai ? J'entends toujours ces bruits et ces chuchotements que personne n'entend à part moi.

Je la sens vibrer comme un être vivant, cette maison. C'est complètement délirant. Ma parole, je perds la boule ! Ah ! voilà Jeanne avec les cachets et les vitamines. *Elle m'énerve, celle-là !*

"Bonjour Marianne, vous avez bien dormi ?"

"Mais oui, Jeanne, j'ai bien dormi."

4

"Mmmm, ma belle Jeanne.... Oui, oui oui, continues, ahhhhh... "

"J'ai hâte que tout soit terminé, Mathias. Je commence à en avoir assez de faire la bonniche."

"Encore un peu de patience... Mmmmm... Oui, oui, là... continues... Ahrrrh....c'est bon ça !"

"De la patience ! Il me semble que j'en ai pas mal. Être obligée de faire ça à la sauvette sur ton divan de psy. C'est frustrant à la longue !"

"Tu savais que ce serait long. Tu ne vas pas commencer à te défilier, alors qu'on est si près du but, non ?"

"Tu es sûr que c'est la bonne méthode pour... "

"Mais oui, c'est la bonne méthode. C'est pour cela qu'il ne faut rien précipiter. Autrement..."

"Mathias, je ne suis pas certaine de bien saisir, là... Tu es vraiment certain que... ?"

"Mais arrêtes de t'en faire, voyons !"

"Mais si jamais, des... ?"

"... questions se posaient. J'ai prévu le coup, et tu le sais parfaitement."

"Mais justement, je... "

"Quand je jugerai le temps venu, une dose massive d'arsenic fera l'affaire. Ne t'en fais pas, j'ai tout prévu. L'anémie, l'état dépressif, les hallucinations. Elle ne se sera jamais remise de la mort de ses parents. Elle s'imagine entendre des bruits insolites, elle n'en peut plus et... la conclusion s'imposera d'elle-même. Un suicide, tout simplement."

"Mais s'il y a une autopsie, qu'est-ce que... ?"

"Pour les suppléments vitaminiques. C'est très simple, on remplace le flacon de vitamines qu'elle prend par un autre avec des capsules tout à fait inoffensives et le tour est joué."

"Ben voyons, on va détecter l'arsenic dans son corps, c'est évident ?"

"Ah ! Jeanne. Tout ça est beaucoup trop complexe pour ta jolie tête. Et pourtant, je te l'ai expliqué à maintes reprises. De l'arsenic, on en trouve en très grande quantité dans la mort-aux-rats. Tu sais, cette préparation pour détruire les rongeurs. Et justement nous avons des rongeurs dans le sous-sol. Et j'en garde toujours à portée de main. Si bien, qu'on aura qu'à laisser le contenant à demi-vidé à côté d'elle et on conclura à une ingestion de mort-aux-rats. Voilà."

"Mouais... et les empreintes ?"

"Je peux prouver que j'ai engagé un exterminateur pour faire le travail. Alors pour les empreintes, il y aura les siennes bien sûr et quelques autres aussi. "

"Celles du vendeur et aussi les tiennes."

"Bien entendu. Mais il n'y aura rien de suspect là-dedans. J'ai les factures pour l'achat du poison et quelques autres bricoles qui..."

"Des bricoles ?"

"Tu n'y connais rien de toute manière. Ce sont des choses qu'on achète dans une grande surface quand on fait un peu de bricolage. Ce qui est mon cas."

"Mouais..."

"Et qui osera mettre ma parole en doute, ma belle Jeanne ?"

"Et mon rôle dans cette affaire ? Peut-être que..."

"Là, ça suffit, Jeanne ! Je me porterai garant de ton innocence. Allez, va maintenant. Va remplir ton devoir de parfaite dame de compagnie. J'ai un patient qui arrive dans quelques minutes."

5

Le psychiatre Mathias Lahaie venait de reconduire son dernier patient de la journée.

Ouf ! Bon débarras !

Il avait installé sa clinique dans le demi sous-sol. Complètement séparé du reste de la demeure. À part ses patients, Jeanne et la femme de ménage, personne d'autre n' y entrait.

Jadis, il avait une assistante qui prenait les appels, recevait les patients. Une dépense inutile et une présence encombrante. Si bien que maintenant, il utilisait un service téléphonique automatisé. De toute manière sa clientèle était bien établie et il prenait très peu de nouveaux patients. Cela n'était plus nécessaire.

Dieu, merci !

Mathias quitta son bureau pour se diriger vers l'arrière de la clinique, où il y avait une pièce sans fenêtre, avec système d'aération (ventilateur mural et de plafond 100 LDTL-1200m3/h 315mm) et porte blindée. Là, interdiction complète d'y pénétrer. Le ménage, il y voyait personnellement. *Fastidieux mais essentiel*. La clef pour ouvrir, lui seul l'avait. Même Jeanne n'en avait pas et n'en aurait pas.

C'était son repaire, son coin secret. Là, où il échafaudait ses plans. Là, où il concoctait ses potions magiques. *Ha, Ha, Ha !* Là, où il mettait au point ses activités parallèles.

Très parallèles !

En pénétrant dans la chambre, Mathias se dirigea vers l'ordinateur ultra performant qu'il avait installé sans l'aide de qui que ce soit. Il s'y entendait plutôt bien en technique informatique. Ce qui lui facilitait la tâche.

Il ouvrit l'écran, cliqua et, rapidement, apparut son site favori. Des paris en ligne. Il était joueur depuis très longtemps. Avant son mariage avec Marianne, il allait régulièrement au casino.

Comme cela n'était plus possible, pour l'instant du moins, il avait trouvé ce site internet. Une mine d'or... Enfin pas toujours d'or. Il perdait souvent plus qu'il ne gagnait.

Mais c'était tellement jouissif !

Mathias Lahaie joua pendant une bonne heure.

Ce n'était pas son jour chance. *Pas pour ça en tout cas.*

Toujours à l'ordinateur, il cliqua sur un autre site. Celui du compte qu'il gérait pour Marianne, son épouse. Quelques tours de passe-passe et ça y était. La somme importante qu'il venait de perdre, il l'avait remise dans son compte personnel avec, bien entendu, un petit supplément.

Marianne ne se doutait de rien, évidemment. Pour elle, l'argent poussait dans les arbres. Elle ne lui posait jamais de question sur les placements. Elle lui faisait entièrement confiance pour s'occuper de cet aspect "non négligeable" de leur union. Mathias sourit, satisfait de lui-même.

Ensuite, il alla sur un autre site.

Celui-là contrôlait à distance les bruits de pas, frottements et chuchotements qui énervaient tant Marianne. Il prenait bien soin de les lancer au moment où il savait qu'elle était seule dans leur chambre. Elle était tellement prévisible. Pour accueillir son petit mari chéri, elle prenait toujours le temps de se pomponner. Et c'est à ce moment-là qu'elles entendait les bruits et les chuchotements.

Pauvre sotte, si facile à berner...

Au début, il avait trouvé assez amusant son rôle de mentor. Il s'était même senti flatté d'avoir une femme jeune et talentueuse à son bras. Puis, il s'était lassé. Lui aimait faire la fête, sortir, draguer dans les bars, aller au casino.

La belle vie !

Et pour la vivre pleinement, il avait besoin de toute sa liberté et de beaucoup d'argent.

Donc il lui avait fallu songer très sérieusement à mettre un point final à cette union qui lui pesait. Et quand on dit point final, c'était, point très final... Certes, il avait accès à la fortune de son épouse mais ça ne lui suffisait pas. Il voulait pouvoir en disposer à sa guise et à tout moment.

D'autant qu'il avait pris d'énormes risques pour en arriver à une félicité sans entraves.

En fait, il avait tué les parents de Marianne. Eh ! oui, c'était bien lui, le docteur Mathias Lahaie, psychiatre de profession, qui avait fait le coup. *Qui l'eut cru... ha, ha, ha !*

Comment l'idée lui était-elle venue ?

Eh bien, pour faire un histoire courte, il avait découvert par hasard, que le docteur Gilles Chénier, père de Marianne et psychiatre lui aussi, était à voile et à vapeur. Ce dernier fréquentait incognito les bars gay et les saunas pour hommes.

Il l'avait fait chanter.

Cela avait fonctionné jusqu'à ce que Chénier refuse de payer davantage.

L'imbécile avait alors tout avoué à son épouse, laquelle l'avait soutenu dans sa décision. Et ne voilà-t-il pas que l'idiot l'avait menacé de le dénoncer à la police, lui, Mathias Lahaie ! C'était une impardonnable erreur qui avait signé l'arrêt de mort du couple. Dommage pour la femme de Chénier, mais elle n'avait qu'à ne pas se liguer du côté de son époux.

Mathias n'appréciait pas qu'on lui résiste. Encore moins, qu'on lui fasse des menaces. Et puis, il avait d'excellentes raisons d'éviter que la police s'intéresse à lui de trop près...

6

...tout d'abord, et ça remontait très loin dans le temps, s'était produit le...

Plus tard, il y avait eu l'incendie... Ensuite, deux de ses patientes, riches, seules et désœuvrées, s'étaient suicidées. Non sans auparavant, lui avoir légué une partie de leurs fortunes. Bien sûr, il les avait un peu aidées à prendre la décision d'en finir avec la vie.

Quelques séances d'hypnose, *assez efficaces, ma foi !*

Une autre bonne raison pour ne pas vouloir qu'on y regarde de trop près, était le décès de sa première épouse, Béatrice. Une riche veuve qu'il avait épousée pour son argent. La pauvre était morte d'un cancer... Mais disons, qu'il l'avait un peu aidée à partir plus tôt que prévu. Il lui avait prescrit un supplément de vitamines. Les mêmes qu'il donnait présentement à Marianne, sa seconde épouse.

Vitamines auxquelles, il ajoutait de faibles doses d'arsenic...

Juste ce qu'il fallait pour venir à bout d'une femme déjà malade comme l'avait été Béatrice et... suffisamment pour qu'une femme, bien portante physiquement comme Marianne, devienne malade à son tour. En fait, les vitamines étaient le vecteur idéal pour administrer de l'arsenic à petites doses.

*Les capsules de vitamines contiennent du fer et en chimie, l'arsenic est un corps simple que l'on rencontre dans la nature sous forme de sulfure. **Vous me suivez, bande de zouaves ?** Ce qui nous renvoie à "orpiment" ou "orpin vulgaire", une substance aux propriétés astringentes, ou encore "mispickel" un mot allemand pour désigner l'arsénio-sulfure naturel de fer (Fe AsS). **Est-ce clair ?** Et si ce n'est pas assez clair et bien, pensez au réalgar, communément appelé mort-aux-rats. Le réalgar ou sulfure naturel d'arsenic. (As 2 S 2). **Vous pigez maintenant, bande d'idiots ?***

Mathias sourit en repensant aux leçons de ce prof de chimie qui l'avait tant fait suer au collège.

C'était grâce à ce type, au caractère impossible, qu'il ne s'était pas endormi pendant les cours.

Leçons qu'il avait si bien su mettre à profit par la suite. *Ha, Ha, Ha !*

Alors, pour Marianne, quand viendrait le temps de lui faire quitter ce bas-monde, il mettrait une dose massive d'arsenic dans les capsules... et un contenant de mort-aux-rats à côté de son corps. Qui imaginerait que le poison était en réalité contenu dans les vitamines ?

Qui, je vous le demande ?

Comment s'appelait-il ce prof ? *Ah! oui, Brochu... Et bien, merci monsieur Brochu !*

.....

Donc, pour en revenir à la triste fin du couple Chénier, Mathias avait bien planifié son coup.

Il avait soigneusement étudié la routine du couple.

Qui était à la maison, qui y faisait quoi et quand, durant la journée. En gros, cela lui avait pris quelques jours d'observation, discrète évidemment. Ce qui lui avait permis de constater que les Chénier avaient une vie de couple relativement régulière.

À part bien entendu, les virées du cher docteur dans le quartier gay.

La nuit précédant le crime, il s'était introduit dans le sous-sol de la maison.

Il y avait patiemment attendu que le jour se lève. Lui, Mathias Lahaie, pouvait faire preuve d'une grande patience quand il le fallait. Puis, il s'était assuré que Marianne, la fille du couple, soit partie pour ses cours à Vincent d'Indy.

Vers 8h00, il avait revêtu sa tenue protectrice. Un sarrau de chirurgien avec tout le grément : les gants, le masque et les couvre-chaussures. Comme s'il se rendait au bloc opératoire. Ensuite, il était monté sur la pointe des pieds. Et il était allé surprendre monsieur et madame attablés dans la cuisine où ils prenaient paisiblement le petit déjeuner. *Coucou, c'est moi !*

Il les avaient ligotés sur leurs chaises et utilisé un marteau pour leur briser les jambes et les bras. C'était important pour donner l'impression d'actes motivés par la vengeance ou encore par une passion dévorante (une crise de jalousie aiguë).

Les deux motifs étaient plausibles.

D'une part, les performances en cour de justice du psychiatre Chénier, en qualité de témoin-expert pour la Couronne, n'avaient pas fait que des heureux. Loin de là. Et certains repris de justice ont la mémoire longue et le coup de marteau énergétique. *Pas vrai ?*

D'autre part, les meurtres pouvaient fort bien avoir été perpétrés par l'un ou l'autre des "mignons" que Chénier draguait dans les saunas pour hommes et les bars gay. Mathias avait entendu dire que des règlements de comptes se produisaient assez fréquemment dans ce milieu-là.

Et ça n'était pas tombé dans les oreilles d'un sourd. *Oh, non !*

Donc, deux hypothèses fort acceptables. Mathias Lahaie avait la quasi certitude que sa "mise en scène" orienterait les recherches de la police dans l'une ou l'autre de ces directions.

Pour compléter "l'illusion", il les avait achevés avec un couteau de cuisine. Bien entendu, il ne s'était pas servi d'un scalpel et avait évité d'être trop précis dans ses gestes. Il était également neurochirurgien et trop de dextérité aurait pu inciter les flics à faire des rapprochements qu'il ne souhaitait pas.

Pas si bête, hein !

D'autant qu'en "travaillant" sur ses victimes, il avait découvert une chose. Il avait aimé ça. Même qu'il avait éjaculé !

Il s'était promis de refaire l'expérience à la première occasion. Avec des variantes, bien sûr. Répéter exactement les mêmes gestes risquait de le faire repérer. Quoique... *Ah !* Les regards affolés, les cris de douleur, les yeux qui se révulsent, les bouches qui se tordent dans un ultime rictus.

Quelle extraordinaire expérience !

Après, il était ressorti par l'entrée principale. Déguisé en technicien, cette fois : perruque, bleus de travail, casquette. Un technicien venu réparer la télé... *tout simplement !*

Ses "accessoires de travail" dans un sac fourre-tout, il s'était rendu à sa voiture garée plus loin. Puis c'était en sifflotant qu' il était allé jeter le tout dans le fleuve.

Voilà !

Mathias Lahaie regarda l'heure. Il avait un peu de temps devant lui.

Il alla se préparer un drink. Un Pernod sur glace, son drink préféré. Il avait tout ce qu'il fallait dans son repaire. Mini bar, réfrigérateur, glaçons et tout. Dans un coin de la pièce, il avait installé un système de son. Il avait choisi ce qu'il y avait de plus cher et de high-tech.

Quand on aime la musique, on ne lésine pas sur la qualité.

Mathias s' installa confortablement dans un fauteuil inclinable du plus grand chic. Pas un de ces fauteuils kitsch à portée de bourse du moindre péquenaud. N'était-il pas Mathias Lahaie, le grand psy de ces dames et de ces messieurs complètement cinglés de la haute. *Ha, Ha, Ha !*

Et connu à travers tout le pays, alors... *Il méritait ce qu'il y avait de mieux.*

La musique de Mahler résonnant dans ses écouteurs, Mathias Lahaie sirotait son cocktail, l'âme en paix. Après une journée bien remplie, un moment de détente et de rêverie...

7

... en battant la mesure, Mathias Lahaie se reporta dans le temps. *Cinq ans, déjà ...*

Les corps des Chénier avaient été découverts par la sœur de madame venue rendre visite au couple. Et l'enquête avait commencé. Une période très délicate pour lui, Mathias... Mais très excitante aussi. S'il s'en tirait sans bavure, l'affaire était dans la poche.

Ni vu ni connu et bien le bonjour, tout le monde !

Il avait été rencontré par la police au même titre que beaucoup d'autres connaissances du couple. Quand on lui avait demandé son emploi du temps au moment des meurtres, il avait une explication toute prête.

Il assistait à un congrès à Toronto. Il avait même donné l'adresse de l'hôtel où il logeait. Et tout ça était vrai. À un détail près. Il n'avait pas assisté à la clôture du congrès. Mais ce détail, il l'avait gardé pour lui.

Ensuite, il avait pris une mine atterrée pour déplorer : "... cette horrible affaire ! Comment des êtres humains peuvent-ils être aussi cruels envers leurs semblables !"

Les flics n'y avaient vu que du feu.

Mathias prit une gorgée de Pernod... Il était plutôt satisfait de sa performance. Et il avait raison de l'être puisqu'il n'avait jamais été inquiété, depuis.

Dans les semaines qui suivirent, comme il l'avait prévu, la police avait regardé du côté des activités du docteur Chénier. En premier lieu, celles qu'il avait comme témoin-expert pour la Couronne dans plusieurs causes importantes.

Cela n'avait rien donné, *évidemment*.

L'autre champ d'activités du cher docteur Chénier, les bars gay et les saunas pour hommes, offrait une jolie gamme de possibilités, aussi. Mais si la police avait cherché ou cherchait encore de ce côté-là, il n'en était nullement question dans les médias.

Peut-être voulait-on préserver la réputation du défunt ? *Qui sait...*

Cinq ans déjà, et les flics n'avaient toujours pas la moindre idée de qui avait le coup.

Oui, il avait bien joué ses cartes, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes pour lui. Cela allait si bien, qu'il avait estimé que le temps était venu d'en finir avec Marianne.

Ce boulet, qu'il n'en plus d'avoir dans les jambes...

Bien entendu depuis un bon moment, il *l'aidait* à douter d'elle-même et la *calmait* avec des médicaments. L'enfance de l'art pour un psy. Mais cela n'avait pas suffi.

Elle était était coriace, la petite !

Il lui avait donc fallu passer à l'étape suivante. Il avait augmenté la force des antidépresseurs. Au menu, il avait ajouté des vitamines avec sa touche personnelle. Le soupçon d'arsenic ou de mispickel, c'est comme vous voulez. *Si vous préférez le mot allemand, aucune objection !*

Le procédé avait marché une fois, pourquoi pas deux ?

Avec des capsules, ce n'était pas très compliqué. Il lui suffisait de prendre une seringue avec une aiguille extrêmement fine, d'y introduire le poison. Un peu longuet comme travail mais cela valait le coup. Il avait commencé à lui en faire prendre à très faible dose.

Patience, patience... à longueur de temps...

Dans le cas de sa première épouse qui souffrait d'un cancer, personne n'avait cherché plus loin. Il n'y avait pas eu d'autopsie. Marianne, elle, c'était une autre histoire. Elle n'avait pas le cancer, elle était très jeune et il se pouvait fort bien que l'on se questionne au sujet d'un décès aussi prématuré.

Et les questions ne viendraient pas uniquement de la police. Marianne ayant été, jusqu'à... il n'y a pas si longtemps, bien connue des mélomanes. Sa mort pourrait chatouiller quelques oreilles ultra sensibles dans la presse culturelle.

Si bien que...

... si les choses se corsaient et que l'on ne concluait pas au suicide, il avait cherché quelqu'un pour porter le chapeau à sa place. Et il l'avait trouvée dans la personne de Jeanne Potvin. Bien entendu, il la ferait disparaître avant qu'elle puisse tout révéler.

Et les flics en déduiraient, qu'une fois son crime perpétré, Jeanne Potvin avait pris la poudre d'escampette. *Pas plus compliqué que ça.*

.....

Comment se débarrasserait-il de Jeanne ?

Avec elle, pas de chichi. Il l'emmènerait dans un coin tranquille, lui trancherait la gorge et l'enterrerait sur place. Jeanne étant orpheline, personne ne se soucierait de sa disparition. *Sauf la police...* Encore que les flics ne la chercheraient probablement pas au bon endroit.

Il en mettrait sa main au feu. Jeanne venait du milieu underground.

Une actrice porno. Elle avait joué dans des films classés XXX et même plus. Le genre de films que l'on retrouve sur le dark web. Les flics chercheraient dans ce milieu-là. *Bonne chance !*

Mathias alla se resservir une larme de Pernod ...

... quand il l'avait rencontrée dans un bar quelques semaines auparavant, Jeanne lui avait dit qu'elle voulait changer de vie. Il l'avait revue à quelques reprises, histoire de voir exactement à qui il avait affaire. Elle avait passé l'examen haut la main. Elle était belle ce qui ne gâtait rien. Pas très brillante mais parfaite pour la baise.

Et pour le reste, sans scrupules...

Il lui avait donc proposé ce boulot de "dame de compagnie" pour Marianne. Elle avait accepté et c'est à ce moment-là qu'il lui parlé de son "grand projet".

Mais toujours prudent, il lui avait caché tout le reste. La chose quand il était très jeune. Et l'autre quand il était ado. Plus tard, l'incendie. Ensuite les patientes "suicidées", sa première épouse qu'il avait "aidée" à mourir et quelques autres bricoles aussi. Mais surtout, les meurtres des parents de Marianne.

Mais eut-elle su la vérité que ça n'aurait sans doute rien changé.

Avec lui, Jeanne pensait avoir frappé le pactole et elle se prêtait au jeu avec ardeur. D'autant qu'il lui avait fait miroiter, qu'après le décès de Marianne, il l'épouserait.

Et elle le croyait. Pauvre conne...

Mathias termina son drink, retira ses écouteurs et alla rejoindre, *son épouse adorée*.

8

Cet été-là, le lieutenant Alexandre Denis avait réussi à prendre deux semaines de vacances à la mer. À Cape Cod, plus précisément. Dans son enfance, ses parents les y emmenaient, sa sœur Élise et lui. Les plages, les dunes, le homard, le cachet si spécial de cette péninsule des États-Unis, qu'il avait aimé et qu'il aimait encore.

On avait d'abord envisagé aller aux Îles de la Madeleine, mais au vu du peu de temps disponible et de toute la smala que le couple Lemelin - Denis trimbalait, le déplacement eut été trop onéreux. Les Îles ce serait pour une autre fois.

Après avoir confié le chat et le chien aux grands-parents Saintonge, Kim et Alexandre étaient partis avec Armande la nounou, les jumelles qui avaient trois ans maintenant, Nicolas, l'ado de presque quatorze ans et sa copine Noémie. Beaucoup de monde et beaucoup de stock à emporter. Si bien que pour l'occasion, les Lemelin - Denis avaient loué une villa au bord de la mer et une camionnette pour s'y rendre. Somme toute, des vacances fort réussies.

Les longues marches sur la plage, le farniente, les repas de fruits de mer et surtout, la joie des ados et l'émerveillement des jumelles. Les petites avaient sillonné la plage, ramassé tout ce qu'elles pouvaient trouver en fait de coquillages et de pierres polies par l'eau de mer. Cueillette qu'elles ramèneraient à Montréal. Mignon à souhait !

Bref à son retour, le lieutenant était fin prêt pour mettre la touche finale à une enquête qui s'était étalée sur plusieurs mois. Il s'agissait de l'affaire de la prospection illégale de gaz de schiste et du meurtre d'un certain Dimitri Diorio.

Diorio était l'un des principaux maillons dans cette affaire qui comportait des ramifications jusque dans les hautes sphères du gouvernement. Il importait donc de faire toute la lumière sur cette histoire et ce avant les élections prévues pour le mois d'octobre. Ce qui avait été fait grâce aux efforts concertés de l'équipe du lieutenant et de celle de l'inspecteur Louis Santerre de la SQ.

Après avoir joué des coudes et enfoncé quelques portes très fermées, les flics avaient trouvé au bureau du PM un lanceur d'alerte qui avait accepté, sous couvert de l'anonymat, de parler à l'animatrice Kim Lemelin. Dans l'entrevue diffusée à une heure de grande écoute, le type donnait des noms, décrivait en long et large le grenouillage qui prévalait dans les officines du parti au pouvoir. Prétendait que le PM était au courant et avait approuvé le forage clandestin et le meurtre de Dimitri Diorio.

Précisons que par la suite, des échanges de courriels compromettants pour le PM seraient découverts. Porterait-on des accusations à son endroit ? Il était permis d'en douter. Cependant...

... au moment de la diffusion de l'entrevue, la politique étant affaire de perception, le fait que le PM ait trempé ou non dans l'histoire devenait secondaire dans l'opinion publique. Ce qui comptait, c'était "l'apparence de collusion et de corruption". Et il y avait tout de même un peu plus qu'apparence de corruption en ce qui concernait le PM et son entourage.

Suite aux révélations fracassantes du sonneur d'alerte, le PM avait perdu les élections dans son comté et son parti avait perdu le pouvoir. Par ailleurs, le directeur de la SQ et grand ami du PM, était accusé avec deux de ses sbires du meurtre prémédité de Dimitri Diorio. Les autres chefs d'accusation : conspiration, dissimulations de preuves, plus deux ou trois bricoles du même acabit.

Amusez-vous bien, les gars, dans votre prison à sécurité maximale !

.....

Mi-octobre, Kim et Alexandre s'offrirent une autre vacance. En amoureux, cette fois. Cinq jours de repos bien mérité dans une auberge située dans la magnifique région de Charlevoix.

Cinq jours de pur bonheur ! Qu'ils employèrent à se livrer pendant des heures à des "exercices d'assouplissements" dans leur chambre. Et que dire des longues marches sur les rives du fleuve, yeux dans les yeux, main dans la main... Un second voyage de noces !

Hélas ! toute bonne chose ayant une fin, il fallait reprendre le collier.

Pour Alexandre Denis, cela se produisit dès son arrivée à la maison, le dimanche soir. Il venait à peine déposer les valises dans le hall d'entrée quand son téléphone portable vibra...

"Oui, commandant (...) oui (...) Mais..."

"C'est une faveur que je te demande, Alexandre."

"Ça n'aurait pas pu attendre à demain, commandant ?"

"C'est à titre personnel que je te parle, Alexandre. Et pour l'instant, j'aimerais que ça reste entre nous." Le commandant Brière était anormalement poli et mystérieux. Cela ne lui ressemblait pas.

"Donnez-moi au moins quelques détails, commandant."

"Marianne est une amie de ma fille, Léa. Elle vient de m'appeler à la maison. Elle m'a parue bouleversée et..."

"Oui, mais... ?"

"Vois-tu, la situation est extrêmement délicate. Marianne est mariée à un psychiatre très en vue. Tu connais le nom, j'en suis certain. Mathias Lahaie, il soigne toute la haute gomme de Montréal, et..."

Non, le lieutenant ne connaissait pas Mathias Lahaie et se fichait complètement qu'il soigne le Tout Montréal et même le pape, si ça lui chantait. Cependant il venait de comprendre, pourquoi Brière prenait le mors aux dents. Il était question de gens bien nantis. Donc, de la plus haute importance pour lui. "Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement, commandant ?"

"Que quelqu'un cherche à la tuer."

"Que quelqu'un cherche à la tuer ? Rien que ça !"

"Bon, je sais ce que tu penses, Alexandre. Mais vu que son père et sa mère ont été assassinés, il a quelques années, j'ai tendance à ne pas prendre ça à la légère."

Mariée à un psy, ses parents assassinés. Quelqu'un cherche à la tuer ... : "A-t-elle donné des précisions, un nom ?"

"Elle m' a dit qu'elle ne pouvait pas être plus explicite au téléphone. Elle préférerait venir à nos bureaux. Et j'ai pensé que tu pourrais t'en charger, Alexandre. Tu es le meilleur pour t'occuper de ça !"

Whoa ! les fleurs... à quand le pot ? "Je viens tout juste de mettre les pieds dans la maison, commandant. Vous êtes certain que personne d'autre ne pourrait..."

"L'équipe qui a enquêté sur la mort de ses parents est prise sur un autre affaire et de toute manière, je ne suis pas très satisfait du boulot qu'ils ont fait à l'époque."

"Quelle équipe ? "

"Celle de Morisset."

"C'est une bonne équipe, pourtant."

"Tu jugeras par toi-même quand tu verras leur rapport d'enquête... Alors, qu'est-ce que tu en dis, Alexandre ? Pour Marianne ?"

"J'imagine que vous lui avez donné mes coordonnées."

"Heu... oui et... hem... Elle sera à ton bureau, mardi matin, vers dix heures trente."

"Ah, bon ! Vous ne me donnez pas le choix."

"Hum... C'est à peu près ça, oui."

"Ça ne vous aurait pas tenté de me consulter avant de bloquer mon agenda ?"

"Je sais, Alexandre. Mais... c'est une faveur que te demande. "

C'est une faveur que je te demande. Et deux fois plutôt qu'une !?! C'était pour le lieutenant, du jamais entendu : "Mouais... Bon... OK. "

"Merci infiniment. Je te revaudrai ça. Oh ! et salues bien ta femme pour moi."

Le lieutenant raccrocha, songeur.

Le commandant Brière l'appelait très rarement chez-lui. Et quand il le faisait, c'était toujours dans des cas d'extrême urgence et jamais sur le ton quasiment obséquieux qu'il avait pris. *Or, cette fois, pourquoi le miel et y avait-il vraiment urgence ?*

Perplexe, Alexandre ramassa ses valises et alla retrouver Kim et les enfants qui l'attendaient au salon. C'était l'heure de la distribution des souvenirs.

Des babioles que Kim et lui avaient achetées pendant leur trop court séjour dans la région de Charlevoix. Pour les jumelles, pour Nicolas et pour Armande, bien entendu (elle faisait partie de la famille). Ils avaient même pensé au chat et au chien de la maison. Fusain et Horace avaient deux nouveaux médaillons à ajouter à leurs colliers.

Chose étonnante, même à bientôt quatorze ans, Nicolas, qui affichait d'habitude un air- blasé- et revenu- de tout, ne crachait pas sur les souvenirs.

Ce fut donc sur un fond de oh ! et de ah !, de gloussements et de mercis, ponctués de jappements du chien et de miaulements du chat, que se déroula la "distribution des prix". Après, il fallut faire honneur à la "dînette" de bienvenue préparé par Armande. Laquelle ressemblait davantage à un festin qu'à un en-cas.

Sandwichs de fantaisie, salades mixtes, crudités à volonté, tartes aux fraises et à la rhubarbe, et gâteau meringué nappé de sauce au chocolat. Et Armande appelait ça une dînette !

Plus tard, la panse bien remplie, Alexandre repensa à l'étrange appel de Brière.

Une faveur ! Que ça reste entre nous... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

9

Le lundi fut une journée très chargée pour le lieutenant. Absentez-vous quelques jours et vous verrez ce que ça donne quand vous êtes en charge d'une équipe d'enquête au SPVM. Des piles de dossiers à vérifier, des appels à retourner, de la correspondance... et des meetings, encore des meetings.

Il réussit quand même à trouver un moment pour jeter un coup d'oeil au dossier concernant les meurtres des parents de Marianne Chénier, désormais Marianne Lahaie. Avec l'informatisation, tous les rapports d'enquêtes se retrouvaient sur le site interne du SPVM.

Et par chance, ce jour-là, il n'y avait pas de panne d'ordinateurs car...

... croyez- le ou non, des pépins de ce genre se produisaient assez fréquemment dans la boîte.

Et quand cela arrivait, tous poussaient des hauts cris : "Impossible de travailler comme du monde, ici !" Eh oui ! même chez les flics, on était affligé de cette nouvelle maladie : la dépendance aux nouvelles technologies.

Le lieutenant, lui, avait mis du temps à se familiariser. Mais la pression ambiante avait eu raison de sa résistance. Si bien que lui aussi s'était mis au pitonnage et aux touches tactiles. Il ne se déplaçait plus sans son "iphone" N'allons surtout pas croire, qu'il se mettrait à jouer à Assassin's Creed, Candy Crush ou à Pokémon Go en pleine rue. *Non ça, jamais !*

Même que la folie Pokémon Go le dépassait totalement. Il ne comprenait pas que des adultes se mettent en frais de chasser ces petits personnages virtuels, un peu partout. Jeunes et moins jeunes allaient à la chasse aux Pokémon sur les trottoirs, dans les cimetières, sur la voiture du voisin, au resto... Ça n'avait aucun sens. Et ça en disait long sur l'âge mental d'une partie de la population.

Pokémon était à l'origine un jeu pour enfant. Quand il avait sept ans, son fils Nicolas l'avait sur son Gameboy. Mais maintenant, on était ailleurs. Vraiment ailleurs, et ça n'était guère rassurant. Et heureusement, s'était dit Alexandre, que Nicolas n'avait pas l'air intéressé par ce jeu idiot, autrement, il aurait été obligé de lui interdire. Une dispute de moins avec le fiston !

.....

Sur l'écran, les données d'enquête sur le meurtre des Chénier défilaient et jusque-là, ça allait. Le lieutenant connaissait Morisset et les membres de son équipe. Assez pour savoir que Morisset était un bon chef-enquêteur et que les membres de son équipe étaient tous des gens compétents.

Donc, que pouvait bien leur reprocher Brière ?

Ah ! voilà... La scène de crime avait été compromise. Mais Morisset n'y était pour rien. Alors qui l'avait compromise ? La responsable, si tant est qu'on puisse la qualifier ainsi, était la sœur de madame Chénier, Aline Trempe. C'était elle qui avait découvert les corps. La pauvre femme avait glissé sur le parquet couvert de sang, s'était étalée de tout son long et... s'était évanouie.

Si bien qu'elle avait mis, au moins vingt-cinq minutes avant de reprendre ses sens et de parvenir à loger l'appel au 911. Comme elle n'avait pas son téléphone cellulaire, elle était allée dans le bureau de son beau-frère pour placer l'appel. Et évidemment, elle avait laissé une longue traînée de sang sur son passage ainsi que des marques de doigts sur l'appareil. Auriez-vous agi autrement ?

En tout cas, ça n'avait pas facilité la tâche des flics, c'est certain.

... pour illustrer son propos, Morisset avait insérer des photos prises sur la scène du crime. Le lieutenant les examina attentivement. Il était facile de comprendre pourquoi Aline Trempe avait perdu la carte. Les victimes avaient été frappées à coups de marteau et féroce ment tailladées à coups couteau. Un spectacle d'une horreur sans nom auquel on s'habitue jamais.

Frissonnant, le lieutenant continua sa lecture.

... pas d'armes retrouvées sur les lieux. Ni marteau, ni couteau. Les profondes lacérations sur les corps des deux victimes paraissaient avoir été infligées d' une main hésitante. Couteau mal aiguisé ou était-ce voulu ?

À ce propos, Morisset citait médecin légiste : Selon R.B., le couteau était probablement bien aiguisé. Conclusion : il fallait chercher un individu qui avait tenté de faire croire qu'il n'y connaissait rien. Et Morisset d'écrire en toutes lettres : **Sacrament de maudit torrieux !**

Là, le lieutenant se dit que Brière n'avait sûrement pas apprécié. Le commandant ne se gênait pas pour lâcher les pires jurons mais ne tolérait pas que ses enquêteurs fassent de même dans leurs rapports d'enquêtes. *Était-ce pour ce malheureux "sacrament de maudit torrieux"* que Brière laissait entendre que Morisset avait bâclé le travail ?

Si oui, Brière atteignait des sommets dans la mesquinerie ...

... l'homme, parce que Morisset supposait que c'était un homme et qu'il avait agi seul, s'était introduit par un soupirail du sous-sol. Une ouverture pratiquée au moyen d'une ventouse, en faisait foi. Un vieux truc, bien sûr, mais efficace.

Pas de traces de doigts, ni rien. L'individu devait porter des gants.

Donc un homme qui portait des gants. Alexandre avait tendance à abonder dans le sens de son collègue. C'était assurément un homme qui avait fait le coup. Lui ne connaissait aucune femme capable de se livrer à un tel carnage. Pas même, la matricule Machin-Chose, celle qui s'était illustrée de triste manière, pendant une saison de manifs étudiantes. *Pas même elle...*

... l'ouverture dans le soupirail, avait permis à l'individu d' y passer le bras et d'atteindre le crochet qui le maintenait fermé. Commentaire de Morisset : un jeu d'enfant ! L'individu s'était alors glissé à l'intérieur. Un soupirail étant une ouverture étroite, Morisset en avait déduit que, pour être en mesure de s'y glisser sans problème, l'homme devait être mince et très souple.

Le soupirail.

Morisset citait le dictionnaire : Suspiral, 12ième siècle. Probablement, du latin spiraculum...

Ouais... pensa Alexandre, là, Morisset chargeait un peu trop. C'était parfaitement inutile d'autant que Brière n'était pas un fan des définitions du dictionnaire. Surtout quand elles incluait du latin. Il imagina Brière faisant venir Morisset dans son bureau et lui disant : "Non, mais tu te fous de ma gueule, Morisset." *Il était comme ça, Brière.*

... aucune trace du passage de l'individu n'avait été repérée dans le soubassement. Aucun lambeau de peau ou de vêtement ou de quoi que ce soit. Pas de cheveux, traces de doigts et pour les traces de pas, oublions ça, écrivait Morisset.

Explications : "C'était une cave en ciment. Les traces de pas étaient multiples et s'entrecroisaient. Beaucoup de monde passait par là. Le docteur Chénier, bricoleur à ses heures, y avait son établi avec tout l'équipement : sciottes, vilebrequins, clous et j'en passe..."

D'autres personnes y circulaient également. Sa femme et sa fille, à l'occasion. Ainsi que des électriciens, plombiers et autres ouvriers. Une vraie cave, quoi ! précisait Morisset.

Une précision superflue, *mais bon... pas de quoi en faire tout un plat non plus...* Le lieutenant en était à se dire que, le rapport de Morisset était beaucoup trop fantaisiste pour le commandant Brière, quand on frappa à la porte de son bureau.

C'était la sergent-déetective Judith Chomsky, un illustre membre de son équipe. Elle avait une question à lui poser. Et quand la grande Judith réclamait son attention, Alexandre Denis avait intérêt à obtempérer. Autrement, elle boudait pendant des heures. Il ne put reprendre sa lecture, ce jour-là.

.....

Peu avant dix-neuf heures, le lieutenant quitta le Centre d'enquêtes. Chemin faisant, il téléphona à la maison pour dire qu'il arrivait. Ce fut Kim qui prit l'appel.

" Ah !mon chéri, viens-t-en vite. Tout le monde t'attend pour commencer à manger !" Et d'une voix joyeuse, elle lui décrivit le repas qu'Armande était à préparer : "... un civet de lapin à la moutarde avec accompagnement de pommes de terre grelots rissolées et nappées de beurre manié, une jardinière de légumes grillés et persillés. Et, tiens-toi bien, une tarte au sirop d'érable pour le dessert !"

En arrière- plan, Alexandre entendait Nicolas qui faisait le pitre pour les jumelles qui riaient.

Sa fatigue disparut comme par enchantement.

Une grande bouffée d'amour l'envahit et il se mit à saliver en pensant aux odeurs délicieuses qui devaient embaumer toute la maison. Y a pas de doute, la vie d'un chef- enquêteur aux Homicides avait ses bons moments.

10

Le lendemain, jour où aurait lieu sa rencontre avec Marianne Lahaie, Alexandre Denis arriva très tôt au Centre d'enquêtes. À six heures, pour être plus précis. Ainsi, avant que les autres arrivent, il disposerait de deux bonnes heures pour se concentrer sur le rapport Morisset.

Il reprit, là où il avait laissé.

... toujours concernant les lieux, Morisset avait noté qu'une odeur flottait dans l'air. Dans le soubassement et dans la cuisine. Une odeur de réglisse, d'anis ou de fenouil.

Un alinéa et Morisset d'ajouter : "Définitivement une odeur de réglisse. Voir exhibition de preuve 6,05 : plusieurs emballages de bonbons à la réglisse, trouvés dans la cave sur le sol et deux autres dans la poubelle sous l'évier de la cuisine. Hé, Hé !"

Morisset avait un style très personnel. Sympathique, pensa Alexandre, mais qui devait déplaire souverainement au commandant Brière.

... le rapport d'autopsie démontrait que la mort du couple était survenue autour de onze heures, le matin. Aucune trace de viol, ni sur la femme, ni sur l'homme. On les avait torturés, quasiment dépecés, mais pas violés. Selon le médecin légiste : au vu des blessures infligées et de l'état des corps, les victimes avaient mis du temps à expirer.

Là, Morisset s'était fendu d'un tableau.

1. Marianne Chénier part pour l'école Vincent d'Indy à 8h00.
2. Les victimes sont surprises par le meurtrier vers 8h15 environ
3. Les victimes sont torturées et la mort survient vers les 11h00

4. Les corps sont découverts vers 13h00
5. L'équipe d'enquête et les techniciens en scène de crime arrivent à 14h03
6. Que faisait le meurtrier entre le moment où il a pénétré dans le sous-sol et le moment où il est venu surprendre ses victimes ?

Après cet accès de rigueur, Morisset retournait à, disons ... une certaine fantaisie littéraire.

... le meurtrier avait-il croqué les bonbons à la réglisse pour "tuer" le temps ? En avait-il croqué en commettant les meurtres ? Des questions pertinentes, émaillées d'une autre définition du dictionnaire, laquelle avait certainement dû agacer Brière.

"Réglisse, plante à rhizome très développé (bois de réglisse). La racine de cette plante se consomme : exemples : mâcher un bâton de réglisse, boisson à base de réglisse."

Ouais...

À cet égard, Morisset avait questionné la fille du couple : "Avez-vous l'habitude, vous ou vos parents, de consommer de la réglisse, sous forme de bâtons, de bonbons ou de boissons ?"

Réponse de Marianne Chénier : "Pas du tout".

Note de Morisset : "Apparemment, personne dans la famille n'appréciait la réglisse sous quelque forme que ce soit."

Morisset et son équipe n'avaient jamais demandé aux autres témoins interrogés, s'ils aimaient la réglisse. Ils auraient dû le faire, pensa Alexandre. Peut-être que cela n'aurait rien donné mais il lui semblait que ce détail avait de l'importance.

De la réglisse ? Si au moins le type avait eu la décence de croquer des pastilles de menthe. Mais de la réglisse ! Un meurtrier, junkie... à la réglisse ?!?

Le lieutenant fit descendre le curseur et alla directement aux témoins rencontrés. L'équipe de Morisset avait d'abord interrogé les gens du voisinage. Ensuite les gens de l'entourage du couple.

Et évidemment, les confrères du docteur Chénier ainsi que quelques-uns de ses patients. Du moins, ceux qui présentaient un potentiel de dangerosité.

Quant à Clara Chénier, elle était apparemment une femme sans histoire. Elle ne travaillait pas à l'extérieur, n'était pas médecin, jouait au bridge une fois par semaine avec quatre de ses amies.

Cependant elle tenait un journal intime, lequel avait été soigneusement épluché par Morisset. Clara Chénier y aurait peut-être inclus un indice pouvant faire avancer l'enquête ?

Mais non, rien de tout cela.

Morisset citait un passage où Clara déclarait être sur le point de reprendre des études en anthropologie (abandonnées lors de son mariage) : *Je m'apprête à commencer un nouveau chapitre de ma vie, je suis si heureuse !*

En homme de cœur, Morisset ajoutait qu'il avait été très ému en lisant ces lignes.

Ensuite, qui d'autre avait-il interrogé ?

... une femme de ménage qui venait deux fois par semaine mais qui n'était pas là le jour des meurtres. Elle avait très peu de choses à raconter. Sinon que ses employeurs étaient d'excellentes personnes, très généreuses et qu'elle avait beaucoup de peine.

... des voisins et parmi ceux-là, un couple de personnes âgées, madame et monsieur Thompson. Eux disaient avoir aperçu un technicien sortir de la résidence vers les 11h20.

Vérifications faites, aucun véhicule de services , Hydro, Bell, ou de toute autre entreprise, n'avait été aperçu aux alentours ce matin-là.

Question de Morisset aux Thompson : "Ce technicien, pouvez-vous me le décrire ?"

Réponse : "Grand, mince, mèches de cheveux bruns ou gris(les Thompson ne pouvaient préciser) dépassant d'une casquette. Coupe-vent gris foncé ou peut-être brun avec un logo."

"Avez-vous pu voir ce que le logo représentait ?"

Réponse : "Malheureusement, notre vue n'est plus ce qu'elle était, monsieur."

Morisset avait fait un *j'aime* à côté de la réponse des deux vieillards. Il avait apprécié leur candeur. Le lieutenant sourit. *Décidément, Morisset était tout un numéro !*

Dernière question de Morisset aux Thompson : "Avez-vous noté autre chose ?"

Réponse: "Il avait avec lui un de ces grands sacs fourre-tout dont on se sert pour le camping."

Sous-question : "C'était bien un sac et non un coffre à outils ?"

Réponse : "C'était bien un duffle bag. Ça nous a paru un peu étrange, en effet."

Morisset en avait déduit que le soi-disant technicien n'était nul autre que le meurtrier. On ne commet pas ce genre de crime sans se salir, écrivait-il. Or chez les Chénier, il n'avait trouvé aucune trace laissant supposer que le meurtrier y aurait pris une douche, ses crimes commis.

Il devait donc être recouvert de la tête aux pieds, concluait Morisset.

Le duffle bag avait servi à dissimuler la tenue de protection, de même que le marteau et le couteau. Où et comment le meurtrier s'était-il débarrassé de ses "accessoires" ? Suivait une nomenclature de tous les endroits où Morisset et son équipe avaient cherché et n'avaient rien trouvé qui ressemblait de près ou de loin à un duffle bag avec des "accessoires" maculés de sang.

Le lieutenant vit l'heure qu'il était. 8H30. L'heure d'un bref meeting avec son équipe.

.....

De retour à son bureau, il lui restait une trentaine de minutes avant l'arrivée de Marianne Lahaie. Il se replongea dans le rapport Morisset.

... tous les amis des Chénier avaient été formels. Ils ne connaissaient aucun ennemi au couple. Pour eux, les Chénier étaient des gens ouverts, généreux, gentils et aimant la vie. Même si Gilles Chénier agissait à l'occasion comme témoin-expert pour la Couronne, ce n'était pas, selon eux, une raison pour les massacrer. **Au contraire**, écrivait Morisset en bas de page.

Donc, nota Alexandre, à ce stade de l'enquête, Morisset pensait qu'il y avait un lien avec l'un ou l'autre des procès dans lesquels le docteur Chénier avait servi d'expert.

Morisset avait fait le suivi mais semble-t-il que la piste avait mené à une impasse. Commentaire de Morisset : **Y a rien là.**

Morisset avait-il eu raison d'abandonner la piste ?

Le lieutenant dut mettre fin à sa lecture quand Denise, la secrétaire, vint lui signaler qu'une dénommée Marianne Lahaie désirait le voir : "Elle dit qu'elle a rendez-vous."

Eh bien, oui, elle a rendez-vous : "Merci Denise, je m'en occupe."

Le lieutenant se retint pour ne pas ajouter que : ce n'était pas lui qui avait fixé le fichu rendez-vous. Pour l'instant, il se pliait aux consignes du commandant Brière.

Que ça reste entre nous...

Mais peut-être pas pour très longtemps encore. Le plaidoyer de son chef ne l'avait pas convaincu. Pourquoi chercherait-on à tuer la fille d'un couple assassiné, cinq ans auparavant ? Si elle avait su quelque chose, on lui aurait fait la peau depuis longtemps, *non ?*

Brière, lui, y voyait une relation de cause à effet. *Bon...*

Peut-être que la jeune femme se sentait négligée et avait tout simplement besoin d'attention ? Ce qui n'était pas impossible, après tout.

Avec un soupir, Alexandre Denis se leva pour laisser entrer Marianne Lahaie ...

11

... il s'attendait à voir apparaître une grande brune éclatante, dégourdie et vaguement effrontée. Une image mentale qu'il s'était forgée. Le genre de femme capable de déranger le commandant Brière chez-lui, un dimanche soir et être prise au sérieux, en plus !

Ça prenait quand même un sacré culot, s'était dit le lieutenant.

La personne, qui s'avavançait dans la pièce d'un pas hésitant, était tout le contraire. Marianne Lahaie était une petite rousse aux traits fins, très pâle et peu sûre d'elle. Elle avait l'air si frêle qu'on avait l'impression que la moindre brise la jetterait par terre.

Après l'avoir invitée à s'asseoir, Alexandre Denis lui demanda si elle désirait un café. Un peu de brandy aurait certainement mieux fait l'affaire, mais il n'en avait pas au bureau.

Marianne Lahaie le remercia d'une voix à peine audible : "Je prendrais plutôt un verre d'eau, si ça ne vous ennuie pas, lieutenant."

La pauvre avait la bouche sèche. Alexandre en prit bonne note. Ce détail, couplé à la démarche hésitante, à la pâleur maladive du teint, au timbre éteint de la voix, l'intriguait. Il se demanda si elle n'était pas droguée. Peut-être... Mais, il y avait autre chose aussi... Quoi ?

Il lui servit le verre d'eau réclamé et sans plus attendre, lança : "Le commandant Brière m'a dit que vous avez des choses à me confier, madame ?"

Le lieutenant n'avait pas pris le ton incisif qu'il savait si bien utiliser au besoin. Présentement, le besoin n'était certainement pas là. Une berceuse aurait sans doute été plus indiquée. Certes, il en connaissait une ou deux. Mais il les gardait en réserve pour ses jumelles.

"Monsieur Brière a dû vous dire qui j'étais, lieutenant, fit-elle avec sa petite voix tremblotante.

Alexandre remarqua qu'elle n'avait pas dit "*qui je suis*", mais bien, "*qui j'étais*".

Intéressant... : "Dans les grandes lignes, oui, madame."

Devait-il offrir des condoléances, cinq ans après les faits ? Non. Trop peu, trop tard. Mais il devait quand même tenir compte des faits : "Le commandant Brière m'a laissé entendre que vous avez du mal à vous remettre du choc produit par ce qui est arrivé à vos parents, et..., fit-il, laissant volontairement sa phrase en suspens. À elle de la compléter.

Elle compléta : "Oui, ça fait encore mal. Je me sens toujours aussi coupable. Si je n'étais pas partie pour l'école si tôt... peut-être que j'aurais pu appeler au secours... Ou peut-être que ça ne se serait jamais produit, ou ... "

Un sanglot : " Excusez-moi, je... je suis... très émotive à ce sujet-là... Je... vous sais quand même gré, lieutenant... de ne pas m' infliger les condoléances que... les gens se croient encore obligés... de m'offrir." Même si elle était hachurée, la réponse avait le mérite d'être claire.

Marianne Lahaie, autrefois Chénier, n'appréciait pas les condoléances à retardement. Et elle souffrait du "syndrome du survivant". Ce n'était certainement pas avec un : "vous n'y êtes pour rien" ou un "calmez-vous, voyons", qu'on guérissait ce mal-là. Le lieutenant se garda bien de tomber dans le piège de la bonne conscience à prix réduit. Il se tint coi.

Un silence s'installa.

Parfois, les silences peuvent être bénéfiques. Mais quand ils se prolongent au-delà d'une certaine limite, ils deviennent contre- productifs. Voyant qu'on avancerait pas beaucoup à ce rythme, le lieutenant y alla d'une autre question : "Le commandant m'a dit que vous êtes pianiste, madame ?"

"Je l'étais, lieutenant."

Encore l'utilisation de l'imparfait. *Je l'étais*.

C'était comme si, à vingt trois ans, Marianne Lahaie avait abandonné. Avait cessé d'exister. Elle avait l'air si triste, elle était si désemparée. Le lieutenant dut convenir que le commandant Brière avait bien fait de l'appeler chez-lui en catastrophe. Quelque chose ne tournait pas rond. Mais quoi ?

Je l'étais... il lui fallait la faire parler de ce *je l'étais*.

Le plus doucement possible, il lui demanda : "Vous l'étiez... et vous ne l'êtes plus. Expliquez-moi pourquoi vous pensez ne plus être une pianiste, Marianne."

Était-ce parce qu'il l'avait appelée par son prénom ou bien...? La jeune femme se mit à pleurer pour de bon. De longs sanglots entrecoupés de gémissements comme ceux d'un petit animal blessé.

Holà, ça n'allait pas du tout ! Des gens en pleurs, le lieutenant en avait vu plus d'un dans sa carrière. Des pleurs parfois tout à fait légitimes, d'autres complètement bidon. Cette fois, la détresse qui s'exprimait devant lui n'était pas du chiqué. Il attendit ...

Au bout d'un moment, Marianne Lahaie cessa de pleurer.

Alexandre lui présenta une boîte de papiers- mouchoirs et offrit à nouveau de lui servir un café. Offre qu'elle refusa une fois de plus. En revanche elle se mit à parler. Et ce qu'elle raconta mit le cerveau du lieutenant en mode "alerte".

Pas encore de "niveau orange", mais suffisamment pour que ça vaille le coup d'investiguer. Bien entendu, toute l'histoire devrait être scrutée à la loupe. Il se pouvait qu'il y ait une part d'affabulation ou de... Cependant, de tout ce qu' elle racontait, le lieutenant jugea que le plus inquiétant était la prise quotidienne de médicaments et de suppléments vitaminiques. Son pif, sans doute ...

Marianne Lahaie avait eu la présence d'esprit d' apporter des échantillons.

Preuve, pensa Alexandre, non sans un certain soulagement, qu'elle n'avait peut-être pas encore complètement abdiqué : "Je fais analyser le tout par nos experts. Dès que j'ai des nouvelles, je vous tiens au courant, Marianne."

Il regarda l'heure. Il avait un meeting dans la demi-heure qui suivait. Il se leva de son siège en prenant bien soin de ne pas brusquer sa fragile interlocutrice. Même si c'était fait délicatement, Marianne Lahaie comprit que le temps qu'il lui avait alloué, était écoulé.

Elle se leva à son tour, comme à regret.

Elle allait passer la porte, quand le lieutenant songea à lui poser une dernière question : "Votre mari a-t-il l'habitude de croquer des bonbons à la réglisse, Marianne ?"

La jeune femme fronça légèrement les sourcils, réfléchit quelques secondes : "Des bonbons à la réglisse, je ne crois pas. Mais, il aime les salades de fenouil et les mets à base d'anis étoilé."

Chez le lieutenant le niveau d'alerte monta d'un cran.

"Et pour l'apéro, continua Marianne, il lui arrive de prendre un Ricard ou un Pernod. Ou bien, cet alcool grec, du ouzo... "

Le niveau d'alerte monta de deux crans.

Nul n'était besoin d'être un grand chef-cuisinier ou un sommelier émérite pour faire le lien. Lahaie ne consommait pas de bonbons à la réglisse (du moins selon son épouse) mais aimait les légumes, ingrédients ou substances dont la saveur s'apparentait à celle de la réglisse.

Cela ne faisait pas automatiquement de Mathias Lahaie, un meurtrier. Beaucoup de gens appréciaient ces saveurs liquoreuses. Le lieutenant n'en était pas friand. Mais il n'avait jamais arrêté quelqu'un parce qu'il ou elle, buvait du Pernod ou adorait les salades de fenouil.

Quand même, il allait s'intéresser de plus près à l'époux, psychiatre de profession, un homme qui aimait l'anis étoilé et le Pernod : "Marianne, fit-il, voici tous les numéros où vous pouvez me rejoindre. Soyez très vigilante. Et si possible, essayez de diminuer la prise de médicaments et de vitamines." En prodiguant ce conseil, Alexandre Denis prenait un risque. Que savait-il des effets d'un sevrage de médicaments ? Peu de choses.

Il n'était ni médecin ni psychiatre, mais c'était la seule solution qu'il avait trouvée pour freiner la descente aux enfers de la jeune femme : "Et ne parlez à personne de vos soupçons, ajouta-t-il.

"Pas même à Mathias ? "

Surtout pas à lui ... "Pas même à votre mari, Marianne."

Sur cette recommandation, le lieutenant raccompagna sa visiteuse à l'ascenseur.

Ensuite, il se dirigea vers les locaux de la police scientifique avec en poche les spécimens de médicaments et vitamines. Le meeting prévu à son horaire attendrait.

12

En regagnant son domicile en fin journée, le lieutenant repensait à sa rencontre avec Marianne Lahaie. C'était par pur instinct qu'il avait posé la question au sujet des goûts de Mathias Lahaie. Parce qu'à aucun moment, Marianne n'avait dit qu'elle soupçonnait son mari de lui vouloir du mal.

Au contraire, elle le considérait comme un demi-dieu. *Un peu trop même...*

Non, c'était quelqu'un d'autre qu'elle soupçonnait. Une certaine Jeanne Potvin, récemment engagée par le mari. Marianne prétendait que celle-ci l'épiait. Et comme c'était cette femme qui lui donnait ses médicaments et ses vitamines, elle l'accusait de vouloir l'empoisonner.

Des vitamines et des antidépresseurs prescrits par le mari...

Le lieutenant avait déjà eu un cas semblable : meurtre par vitamines. Cette fois-là, la mort avait été instantanée. On avait substitué au flacon de vitamines, un autre flacon contenant des capsules avec de la strychnine à l'intérieur. Le type, dans la cinquantaine, voulait rester "jeune et vert". Sa vanité lui avait coûté la vie. Eh oui, les suppléments vitaminiques étaient devenus très "in" au même titre que les tenues sportives coûteuses et moulantes.

Cela faisait très "cool" de se balader en maillot et culottes en spandex, lurex, et autres tissus galbant la silhouette. Avec en bandoulière, son sac de sport dernier cri, bien entendu. Et l'on consommait des boissons énergisantes et l'on avalait des vitamines : glucosamine, thiamine, riboflavine et tutti quanti... *La santé, oui. Mais "l'industrie de la santé", non, merci !* Alexandre s'aperçut qu'il s'écartait de son sujet. Il y revint.

Donc...

Qui prescrivait à Marianne Lahaie, les antidépresseurs et les suppléments vitaminiques ? Le bon docteur Mathias Lahaie, son époux, psychiatre de profession.

Qui avait embauché Jeanne Potvin sous prétexte de donner un coup de main à son épouse dans la maison ? Mathias Lahaie.

Or Marianne lui avait dit, qu'ils avaient quelqu'un qui venait trois fois/semaine, faire le ménage et préparer à manger. Conclusion : la jeune femme n'avait pratiquement rien à faire chez-elle.

Alors, pourquoi Mathias Lahaie tenait-il tant à lui imposer une "dame de compagnie" ?

Craignait-il qu'elle s'enlève la vie ?

Marianne ne s'en était pas cachée. Elle lui avait avoué être dépressive depuis la mort de ses parents. Mais quand, avait-elle commencé à dépérir physiquement ? Perte d'énergie, mauvaise digestion, difficulté à pratiquer son piano... Cet état de faiblesse, avait-elle dit, s'était installé progressivement : "Et ça va de mal en pis, avait-elle ajouté.

Avant ou après l'arrivée de Jeanne Potvin ?

Marianne n'avait pas été très claire à ce sujet. Aurait-elle une autre raison de se méfier de Jeanne Potvin. Y aurait-il entre le bon docteur et la Jeanne en question, une liaison ? Et Marianne s'en serait aperçue ? Ou bien Jeanne avait un agenda caché. À l'insu du docteur ?

Ou encore, Marianne était complètement zinzin ? Une hypothèse à envisager, aussi.

Marianne Lahaie croyait sa maison hantée. Elle entendait des pas, des craquements, des glissements, parfois même des chuchotements : "C'est une maison maléfique. On dirait qu'elle m'en veut. C'est à moi qu'elle parle. Personne d'autre que moi ne l'entend !"

Pour sûr, Marianne Lahaie ne manquait pas d'imagination. N'empêche, pensa Alexandre, qu'elle paraissait mal en point. Cela se voyait à l'oeil nu. Et ça, ce n'était pas un mal imaginaire.

Non, Marianne Lahaie n'était pas folle. Perturbée, mais pas folle...

Le lieutenant se promet de rechercher deux profils sur Google. Celui du psychiatre Mathias Lahaie et celui de Jeanne Potvin.

Pour le psychiatre, il était certain de trouver sans problème. Pour la "dame de compagnie", c'était moins sûr. *Peut-être que oui, ou peut-être pas...*

13

Pendant qu'au Centre d'Enquêtes du SPVM, Marianne Lahaie et le lieutenant Denis avaient leur entretien, dans le bureau de la clinique du docteur Mathias Lahaie se déroulait une scène, qui aurait probablement enlevé quelques illusions à son épouse.

Sur le divan de cuir, Jeanne Potvin à califourchon sur le bon docteur se trémoussait dans tous les sens en poussant des petits cris qui n'étaient pas des grincements de dents, je vous prie de le croire. Mathias Lahaie, lui, ahanait en émettant des borborygmes, que ses patients n'auraient probablement pas trouvés très "éclairants".

Cette séance "thérapeutique" terminée, Mathias Lahaie releva son pantalon, rajusta sa cravate, pendant que Jeanne rabattait sa jupe et se recoiffait.

"Sais- tu où est Marianne, en ce moment ? demanda Mathias.

"Elle m'a dit qu'elle se sentait assez bien et qu'elle allait rencontrer des amis."

"Elle se sent assez bien ? Bizarre !"

"Elle a des hauts et des bas. Tu le dis toi-même que nous devons prendre notre temps pour..."

"Mais oui, bien sûr. Et ce n'est pas comme si je lui interdisais de sortir. Au contraire. Ça paraît mieux aux yeux des gens. Ça fait plus normal."

"Moui, en effet. N'empêche que... je trouve le temps long."

"Bah ! ma belle Jeanne. On prend quand même du bon temps, non ?"

"Mais oui, Mathias... on prend du bon temps... En attendant mieux." Grimace.

"Ah ! ne fais pas la tête, ma belle Janou ! Tiens, prends un bonbon à la réglisse."

14

Le lieutenant n'eut aucune peine à trouver le profil du docteur Mathias Lahaie sur l'internet.

Et franchement, c'était impressionnant. Rien dans ce qu'il lisait sur le praticien ne permettait de supposer qu'il s'adonnait à des activités suspectes dans ses temps libres ou en tout autre temps d'ailleurs.

... fils unique de Jérôme et Bérénice Lahaie, tous deux professeurs au collège Stanislas, il y avait fait ses études collégiales. Ensuite, il s'inscrivait en médecine à l'université McGill. À vingt-six ans, il recevait un diplôme en neurochirurgie.

Un tour de force ! pensa Alexandre.

... peu avant la remise des diplômes, il avait perdu ses parents dans l'incendie de la demeure familiale à Outremont. Par la suite, Mathias Lahaie avait décidé de se spécialiser en psychiatrie. Des études qu'il était allé poursuivre à la Sorbonne. Séjour de quatre ans en France.

À trente ans, il se joignait à l'équipe de psychiatrie du Montreal General, où il avait travaillé jusqu'à ce qu'il ouvre sa propre clinique. Parfait bilingue, il donnait également des conférences un peu partout au Canada. Un conférencier hors-pair ! écrivait-on. Veuf une première fois, il s'était remarié avec la jeune pianiste Marianne Chénier.

Oui, une carrière époustouflante ! Et probablement très prenante aussi.

Quand il eut fini de lire, le lieutenant demeura songeur. Mathias Lahaie, avait-il du temps à consacrer à sa jeune femme ? Ceci expliquant cela, se sentait-elle délaissée ? Diagnostic du "docteur" Alexandre Denis : *Sans doute, mais... ?*

Le parcours de Mathias Lahaie était un peu trop beau, un peu trop parfait à son goût.

Où était la faille ? L'éléphant dans la pièce ?

Les parents du psychiatre étaient morts dans l'incendie de leur demeure. Était-ce là, la note discordante ? Le lieutenant tapa : Incendies/ Outremont / Lahaie.

Ah ! nous y sommes...

... le feu s'était déclaré en début de nuit et rapidement propagé. Les parents Lahaie, qui dormaient à l'étage, ne s'étaient pas réveillés à temps pour s'échapper. Le fils, lui, avait réussi à sortir avant que tout ne s'effondre. L'enquête du Service d'incendies avait démontré qu'un court-circuit était à l'origine du sinistre. À part cet entrefilet, pas d'extrait de reportages : télé ou d'autres.

Quand s'était produit l'incendie ?

... l'événement datait de plus d'une vingtaine d'années. Y avait-il eu une enquête policière ? Si oui, le rapport avait-il été mis sur support informatique ? Alexandre fit un vœu. Celui de ne pas devoir aller fouiller dans les archives conservées au quartier général. Une perte de temps. Et du temps, il n'en avait pas tant que ça à perdre.

Il cliqua sur le site interne du SPVM. Bingo ! le rapport était là.

... à l'époque, les flics s'étaient posé des questions au sujet du soi-disant court-circuit.

Apparemment, le feu s'était déclaré dans une chambre contiguë à celle des parents Lahaie. La pièce servait à remiser des produits inflammables : pots de peinture, térébenthine, solvants, chiffons. Une simple prise de courant défectueuse aurait embrasé le tout. Et comble de malchance, le détecteur de fumée n'avait pas fonctionné.

Coïncidences ? Les policiers chargés d'enquêter avaient eu du mal à croire à autant de malchance. Ils avaient longuement interrogé le fils Lahaie. Ce dernier prétendait avoir tenté de sauver ses père et mère.

Mais hélas, avait-il déploré, les flammes étaient déjà trop hautes pour qu'il puisse entrer dans leur chambre. Les flics lui avaient alors demandé pourquoi, selon lui, le détecteur de fumée n'avait pas fonctionné. Mathias Lahaie avait répondu, "ne rien connaître à ces machins-là".

Et l'odeur de fumée qui, disait-il, l'avait réveillé : "Pourquoi vous et pas vos parents ?"

L'explication du fils Lahaie : "Mes parents avaient l'habitude de prendre des somnifères pour dormir."

Les corps étant complètement calcinés, cette déclaration de Mathias Lahaie n'avait pu être confirmée ou infirmée à l'autopsie. N'empêche qu' aucun contenant de somnifères n'avait été trouvé dans les décombres. Quant au détecteur de fumée, il avait tellement été endommagé qu'il n'y avait aucun moyen de vérifier si quelqu'un l'avait volontairement désactivé.

Le mystère demeurait entier.

Pourquoi les parents n'avaient rien senti et pourquoi le détecteur de fumée n'avait pas fonctionné ? Les flics avaient continué à cuisiner le fils Lahaie, mais n'avaient jamais réussi à le prendre en défaut. Si bien que, malgré leurs soupçons, ils avaient dû le laisser aller.

Affaire classée.

15

Le lieutenant retourna au profil de Mathias Lahaie, et cette fois, examina attentivement la photo qui l'accompagnait. Bel homme, sourire engageant, regard intelligent.

Ouais...

Partant du principe que les apparences sont souvent trompeuses, Alexandre se rappela d'un cas en particulier. Celui de Frédéric Dumas. Un charmeur redoutable et un tueur en série qu'il avait pincé de justesse. C'était, il y a plus de sept ans, mais pour lui, c'était comme si cela s'était produit la veille. Le type avait enlevé Kim et se proposait d'en faire de la chair à pâtée.

Qu'aurait été sa vie sans elle, sans les jumelles ?

Chassant cette pensée par trop déprimante, le lieutenant revint au cas Mathias Lahaie.

Donc, l'enquête de police derrière lui, Lahaie part pour Paris où il séjourne pendant ses quatre années d'études à la Sorbonne. Avec quel argent ? L'argent des assurances, l'héritage ? Un incendie, les parents décèdent et hop ! le fils profite de l'occasion pour aller étudier la psychiatrie en France.

Très opportun, ce sinistre !

Et puis, il y avait le décès de la première épouse, morte d'un cancer. Plusieurs morts dans l'entourage de Mathias Lahaie ! Ses parents meurent dans un incendie, sa première épouse meurt d'un cancer, les parents de Marianne sont assassinés et il épouse leur fille.

Laquelle craint présentement pour sa vie... Alexandre révisa les notes qu'il avait prises pendant sa rencontre avec Marianne Lahaie. *Ah ! voilà...* Mathias Lahaie fréquentait les Chénier avant les meurtres. Après le drame, il avait traité Marianne pendant quelques mois. Puis, il l'avait épousée.

Épouser une patiente... *pas très éthique pour un éminent psychiatre ...*

Elle hérite et il s'offre pour gérer sa fortune. *Généreux, le Mathias !*

Et ne voilà-t-il pas qu'une jeune femme, sans problème de santé, devient anémique et hallucine.

Certes, il y avait un état dépressif tout à fait compréhensible après les meurtres. Un choc post-traumatique. Or, malgré les "bons soins" prodigués par l'époux, la dépression perdure et empire ?

Qu'avait mentionné Marianne ? *Ah ! oui, l'hypnose.*

Lahaie s'était servi de cette technique pour la traiter au début. *Au début, seulement ?* Le lieutenant s'en voulut d'avoir omis de poser la question à Marianne. Un constat qui l'incita à dresser une liste des principaux points à éclaircir :

1. Combien Mathias Lahaie avait-il touché après la mort de ses parents ?
2. Sa première épouse était-elle riche ? Si oui, lui avait-elle légué sa fortune ?
3. Mathias Lahaie avait-il un train de vie coûteux ? Sorties dans les restos chics, poules de luxe, casino, paris en ligne, etc... ?
4. Vérifier avec Marianne pour les séances d'hypnose et le reste...

À ce stade, le lieutenant regretta de ne pouvoir en discuter avec les membres de son équipe.

Brière persistait et signait : *Que ça reste entre nous...*

Pourquoi, cette insistance ? Alexandre n'eut pas à chercher loin. Le psychiatre étant une sommité dans son domaine, Brière ne voulait pas trop se mouiller. *Typique !*

Bien entendu, le commandant lui avait demandé comment s'était passée sa rencontre avec Marianne Lahaie. Il la lui avait résumée en taisant ses doutes au sujet du mari.

Connaissant Brière et son culte de "la vedette", il préférait ne rien lui dire, pour l'instant. Il attendrait le résultat des tests de laboratoire pour l'aviser.

Si besoin était, bien entendu.

Mais quelque chose lui disait que besoin serait et ce, même si les médicaments et les vitamines étaient tout ce qu'il y a de plus réglo.

.....

Et pour la dénommée Jeanne Potvin, maintenant ?

Sur Google, Alexandre trouva deux Jeanne Potvin.

La première, une ancienne syndicaliste qui venait de mourir à quatre-vingt-onze ans. L' autre n'était âgée que de deux jours. Les heureux parents, des vedettes de la télé-réalité, la tenaient dans leurs bras. Mais sur une Jeanne Potvin dans la vingtaine, profession : dame de compagnie. Rien.

Le lieutenant cliqua sur la banque de données de la police. Aucune Jeanne Potvin. Sur Pages jaunes, rien non plus. Pas de dossier criminel, pas d'adresse, pas de numéro de téléphone, pas de téléphone cellulaire. Zilch, nada !

La Jeanne Potvin, dame de compagnie, n'existait pas. Sous ce nom, en tout cas.

De plus en plus étrange !

À qui donc pouvait-il raconter toute l'histoire ? À l'insu de Brière, bien entendu.

Alexandre pensa d'abord à Steve Nolet et Rita Latendresse, ses amis de la SÉCU. Oui mais... Rita était enceinte de leur troisième enfant et ça ne se passait très bien. Rita avait quarante ans et bien qu'elle fut en excellente forme physique, ses occupations de chef d'entreprise et de mère de famille avaient eu raison de son énergie phénoménale. L'ex-policieère, experte en arts martiaux et championne de tir à l'arc, avait dû s'aliter pour le restant de la grossesse.

Alexandre se dit que le couple avait certainement d'autres chats à fouetter que de l'aider à résoudre une charade. D'autant que Kim et lui avaient éprouvé les mêmes inquiétudes avant la naissance des jumelles. Menacée d'éclampsie, Kim avait été mise au repos complet pour quelques mois.

Des mois difficiles pour un couple ...

À qui pouvait-il s'adresser, alors ?

Maurice Dagenais, son ami d'enfance et chef de police à Magog ?

Oui mais... Maurice en avait plein les bras avec ses responsabilités professionnelles et ses cinq enfants. Et puis cela faisait quand même un bon deux ans qu'ils ne s'étaient pas revus. Ils se téléphonaient de temps à autre, mais... le cœur n'y était plus.

À quel moment avaient-ils cessé d'avoir des choses à se dire ?

Alexandre pensa au poème de Rutebeuf, mis en musique et interprété par Léo Ferré : *Que sont mes amis devenus... Que j'avais de si près tenus...*

Il aimait beaucoup Léo Ferré. Quand il chantait Aragon : la Chanson d'Elsa, entre autres. Et aussi ses propres compositions : "Avec le Temps..." Mais la chanson de Rutebeuf l'avait particulièrement touché. Peut-être parce que les paroles dataient du 13^{ème} siècle...

Des paroles toujours d'actualité. *La vie...*

Alexandre soupira.

Il n'était pas heureux de la situation dans laquelle il était plongé. Aurait-il pu refuser ? Probablement, mais il ne l'avait pas fait. Tant pis pour lui. Et maintenant qu'il avait de l'eau aux épaules, autant se laisser porter par le courant.

N'empêche qu'il éprouvait le besoin de consulter quelqu'un capable de poser un regard neuf et professionnel sur toute l'affaire.

Qui donc pourrait... ?

Pourquoi pas, Louis Santerre ? Lui l'aiderait à y voir plus clair. D'abord, ils travaillaient bien ensemble et ensuite avec lui, il était sûr d'une chose : l'inspecteur de la SQ ne pouvait piffer Brière. Moins il le voyait, mieux il se sentait.

Ouais... Santerre était la personne qu'il lui fallait.

16

L'espace de quelques secondes, Marianne se demanda où elle était et quelle heure il était.

Puis la mémoire lui revint.

Se sentant spécialement lasse, elle s'était allongée sur le lit dans la chambre. *Leur chambre ...*

Elle regarda l'heure sur le radio-réveil. Normalement, c'était l'heure à laquelle elle se faisait belle pour plaire à Mathias. Belle, elle ne croyait plus l'être. Le teint blafard, les yeux cernés, les cheveux ternes. *Ses cheveux, dont elle était si fière autrefois ...*

Mathias aimait la voir maquillée, pas trop. Juste ce qu'il fallait. Les cheveux fraîchement lavés et coiffés. Jamais de jeans. Mathias détestait ça. Il la voulait féminine. En jupe et le soir... en robe décolletée de préférence. Au début, elle avait eu du mal à s'y faire. Mais elle en avait pris son parti. C'était devenu une sorte de rituel de fin de journée. *La fin de sa journée de travail, à lui ...*

Et pour elle, la fin d'une longue journée passée à errer dans la maison comme une âme en peine. *"Tu es magnifique ce soir, ma chérie"*. Il disait toujours ça. Et elle, elle faisait comme si elle le croyait.

Aujourd'hui, Mathias ne viendrait pas. Il était parti pour une tournée de conférences. Winnipeg, Edmonton, Vancouver. Une fois de plus, il la laissait seule avec... Encore que, la femme qui faisait le ménage et la cuisine était gentille. Mais l'autre, Jeanne, la "dame de compagnie" comme l'appelait Mathias, celle-là, elle ne l'aimait pas. Et elle n'osait pas se plaindre à Mathias. Il n'aurait pas compris. *Cher Mathias*, il croyait sincèrement que ça lui plaisait d'avoir une compagne.

Hello, compagne ! Biffons le o et gardons le Hell et ça fait, enfer en anglais.

Au moins, songeait Marianne, j'ai pu me confier au lieutenant Denis.

Très gentil, le lieutenant ... Elle s'était attendu à rencontrer un homme plus âgé et bourru. Un peu comme l'était monsieur Brière, le père de Léa, son amie.

Mais non, le lieutenant Denis n' était pas du tout intimidant. Il l'avait écoutée attentivement et il avait pris des notes. Il avait semblé comprendre. Même qu' il l'avait rappelée, la veille, pour prendre de ses nouvelles, lui poser quelques questions et aussi lui dire qu'il n'avait pas encore reçu le résultat des tests de labo.

Puis, il avait demandé si elle avait réussi à diminuer la dose de médicaments et de vitamines. Du tiers, lui avait-elle répondu. Et pour être tout à fait honnête, elle avait dû admettre que Jeanne ne l'avait pas obligée à prendre toute la dose. Le lieutenant avait paru soulagé d'entendre ça.

Et elle, de son côté, elle se sentait plus en contrôle.

Ce soir, par exemple, elle n'entendait pas la maison craquer et chuchoter. D'habitude, c'était l'heure à laquelle la maison se manifestait. *Bizarre, ce calme soudain !* Quoique... en y repensant bien, la maison se calmait de temps à autre.

Marianne se recoiffa, rajusta son chemisier mais ne prit pas la peine de se maquiller. Mathias n'était pas là. *Alors inutile de...*

Puis, elle descendit rejoindre Jeanne qui l'attendait au salon, souriante.

Ça aussi c'était étrange ! Jeanne avait l'air moins distante. *Plus...* Même qu'elle lui demanda de jouer du Chopin. Essayait-elle de l'amadouer ?

Peut-être qu'elle savait qu'elle était allée à la police ?

Encore-là, et ça l'avait étonnée, Jeanne n'avait rien dit à Mathias pour sa décision de réduire la prise de médicaments et de vitamines. De cela, Marianne était certaine. Parce que si Jeanne lui en avait parlé, Mathias n'aurait pas été content du tout.

Et quand Mathias n'est pas content, il...

*Et si, je me trompais sur Jeanne ? Si ce n'était pas elle qui essaie de me tuer ? Des pilules et des vitamines j'en prenais avant qu'elle arrive. Si, personne ne voulait me tuer ? Si c'était moi qui... ?
Oh, mon Dieu !*

Et si... c'était lui qui ... ?

Je ne sais plus...

17

L'inspecteur Louis Santerre était en déplacement dans la région de Bromont où il enquêtait sur une série d'incendies criminels. Il en avait pour quelques jours.

Si bien que le lieutenant n'avait pu s'entretenir avec lui.

D'abord, et il le savait pour l'avoir vécu, un flic en mission a besoin de se concentrer sur ce qu'il fait et rien d'autre. De toute manière, pour ce qu'il avait à confier à son collègue de la SQ, Alexandre préférait ne pas le faire au téléphone ou par textos interposés.

Et ce n'était pas comme s'il n' avait pas de quoi occuper son temps en attendant. Plus qu'il ne fallait même. Interrogatoires serrés, perquisitions, rédactions de rapports, meetings d'équipe, sauts au Palais de justice pour témoigner dans une cause ou l'autre. La routine.

Quand il avait une minute, il téléphonait à Marianne Lahaie pour prendre de ses nouvelles. Elle avait diminué la dose de médicaments et de vitamines. Elle semblait plus sereine et disait se sentir un peu mieux. Aussi, elle avait mentionné que son mari était en tournée de conférences à l'extérieur.

Et elle disait se sentir mieux !? Coïncidence ?

En bon enquêteur, Alexandre Denis s'était renseigné sur la carrière de pianiste de Marianne.

Parce qu'elle en avait eu une. Très remarquée, d'ailleurs. Sur le WEB, il avait trouvé des articles de journaux la concernant. Elle avait fait la Place des Arts, avait joué à Ottawa, Toronto et même au célèbre Carnegie Hall de New-York. Le tout enregistré" live" avec applaudissements.

Merveilleuse !... Quel jeu !... Une grande force !... Prodigueuse !... Elle ira loin ! Les critiques étaient unanimes : **Un talent exceptionnel ! Une très grande pianiste !**

Et c'était cette même jeune femme qui... *Vous êtes pianiste, Marianne ? Je l'étais lieutenant...*

Quand avait-elle mis fin à sa carrière ?

En se basant sur les dates des articles, Alexandre Denis avait fait un calcul rapide. Elle avait commencé très tôt à se produire en concert. À douze ans, pour être précis. Et elle avait continué pendant toutes ses études à Vincent d'Indy. Après les meurtres de ses parents, un arrêt de quelques mois puis, elle reprenait sa carrière.

La manchette du dernier article la concernant : **Marianne Lahaie suspend sa carrière pour raisons de santé**. L'article avait été écrit cinq mois auparavant.

Donc ... à peu près au moment où le "bon docteur" Lahaie avait introduit les vitamines pour "améliorer" la santé de son épouse. Or, celle que Marianne soupçonnait, la dénommée Jeanne Potvin, n'était entrée en scène que depuis très peu de temps.

Donc... Si le coupable était le doc, et jusqu'à nouvel ordre ce n'était qu'un si, quel était le rôle de cette femme, se demandait le lieutenant pour la énième fois. D'autant que Marianne lui avait confié que la "dame de compagnie" paraissait plus détendue en l'absence de Mathias Lahaie.

Et pour la énième fois aussi, il se demandait dans quel foutue galère il s'était embarqué. Et justement, parlant de foutue galère, il avait terminé la lecture du rapport Morisset sur les meurtres des parents de Marianne.

... la dernière piste suivie par l'équipe de Morisset concernait la vie secrète du docteur Gilles Chénier. Apparemment, le père de Marianne avait l'habitude de fréquenter les saunas pour hommes et les bars gay. Morisset avait découvert que quelqu'un le faisait chanter.

Explication : Normalement pour ses transactions bancaires, le docteur Chénier procédait par chèques. Or quelques mois avant son décès, il s'était soudainement mis à retirer de larges sommes en espèces. Morisset avait questionné le gérant de banque, un dénommé Dumouchel.

Ce dernier avait déclaré : "avoir été très étonné par cette soudaine façon de procéder". Gilles Chénier étant "un bon client de même qu'un ami", Dumouchel lui aurait alors demandé s'il avait un problème quelconque. Gilles Chénier avait refusé de répondre.

Étant sans doute plus "banquier" qu'ami, Dumouchel n'avait pas cherché à en apprendre davantage. On ne s'obstine pas avec un bon client, avait-il dit.

Suite à cet entretien, Morisset avait cherché à savoir qui faisait chanter Gilles Chénier ? Quelqu'un du milieu gay ou quelqu'un d'autre ? Un proche, un confrère, un patient peut-être ?

Morisset notait que, peu de temps avant les meurtres, Gilles Chénier avait cessé d'effectuer le genre de retraits qui avaient tant fait sourciller son gérant de banque "et ami". Hypothèse de Morisset : le docteur Chénier avait probablement pris la décision de ne plus payer le maître-chanteur. Cette décision aurait-elle signé son arrêt de mort et celui de son épouse ?

C'était sur cette question que Morisset terminait son rapport.

À ce jour, il n'y avait fait aucun ajout.

Because... Brière lui avait retiré l'enquête.

Le commandant avait-il jugé qu'elle n'était plus "prioritaire" ? Si oui, c'était une grave erreur de jugement de sa part, se dit le lieutenant en refermant le dossier.

Marianne savait-elle pour les bars gay et les saunas pour hommes ? Était-ce cela qui la minait ? Était-ce pour cette raison que son mari lui prescrivait des antidépresseurs et des vitamines ?

Alexandre tendait à penser que Marianne ignorait tout des habitudes de son père. En contre, avec son cerveau de limier entraîné à scruter et à déduire, il était certain que Mathias Lahaie était au courant, lui. Lahaie aurait-il pu faire chanter son confrère et le trucider ? En tout cas, Lahaie s'était empressé d'épouser l'orpheline et de gérer l'héritage. *Ouais...*

.....

Le lieutenant n'avait toujours pas le résultat des tests de labo.

Bon, à la décharge des techniciens de l'équipe scientifique, ils étaient débordés. N'empêche qu'il commençait à trouver le temps long. Il s'apprêtait à rappeler au labo, quand on vint lui dire qu'il avait un appel. En provenance du laboratoire.

Synchronicité ? Oui et non ...

Normalement, les communications internes s'effectuaient par courriels. Alors, pourquoi un appel ? Et bien, il se trouvait que la directrice du laboratoire, Lucie Gignac, était un ancien flirt d'Alexandre. Après le décès de Sophie, la mère de Nicolas, et avant de rencontrer Kim, le lieutenant avait fait quelques galipettes.

Dont certaines, avec Lucie Gignac.

Lui avait oublié cette passade. Cela remontait à... au moins huit ans sinon plus.

Mais Lucie, elle, n'avait pas oublié, semble-t-il. Si bien qu'elle saisissait la moindre occasion pour lui parler ou le voir, ne serait-ce que quelques minutes. Et comme le lieutenant était un gentleman, il faisait mine de ne pas remarquer ses avances maladroitement et sans espoir.

Au bout du fil, Lucie avait pris sa "voix d'alcôve" pour lui signaler que les résultats des tests étaient prêts et qu'il pouvait venir les chercher...

18

Mathias Lahaie était revenu fatigué et déçu de sa tournée de conférences.

Il n'avait pas eu une minute de répit.

Les inévitables cocktails de bienvenue et de départ. Les entrevues télévisées. Les étudiants, les profs d'universités, les dames patronnesses, les intervenants en santé mentale, les... Bref tous ces emmerdeurs qui lui demandaient son avis sur Lacan, Sigmund Freud, Carl Yung... ou encore, sur d'obscurs psychanalystes et psychiatres dont il n'avait rien à cirer.

... *pas* une minute à lui pour s'adonner à ses activités parallèles. Celles, que tous ces imbéciles qui lui couraient après ne soupçonnaient pas.

... *pas* assez de temps pour chercher, trouver et profiter de... *Non*. C'était tellement mieux quand il pouvait séjourner au même endroit plusieurs jours d'affilée.

Bref, Mathias Lahaie s'était royalement emmerdé à Winnipeg, Edmonton et Vancouver. Et il était d'assez mauvais poil quand il rentra chez-lui. Sa mauvaise humeur culmina quand il dut affronter les regards énamourés de Marianne.

Cette oiselle niaise et geignarde...

Bien entendu, il fit quand même un effort : "Ah ! ma petite chérie, comme tu m'as manqué, dit-il tout en pensant , que s'il n'en finissait pas bientôt avec elle, il allait se mettre à hurler.

Vivement, la liberté ! À moi, l'argent ! Et adieu, ma jolie !

Et l'autre qui le regardait avec son sourire de Mona Lisa. Jeanne savait à quel point ça lui pesait de déballer toutes ces mièvreries. *Bah !* Ce soir il remplirait son devoir d'époux et *demain...*

... la belle Jeanne serait à sa disposition pour lui offrir le vrai repos du guerrier. Avec Jeanne, nul besoin de se fendre en minauderies et autres balivernes. On y allait gaillardement.

.....

La séance de "vrai repos du guerrier" venait de se terminer dans le bureau du doc Lahaie.

Après avoir rajusté leurs tenues, Mathias et Jeanne, assis côte à côte sur le divan du psy, faisaient le point sur le comportement de Marianne .

Lui : "Elle semble se porter beaucoup mieux. Trop, à mon goût. Tu lui as bien fait prendre tous ses médicaments et ses vitamines ?"

Elle : "Mais oui, voyons !"

Lui : "Tu en es bien certaine ?"

Elle : "Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu le sais, je ne te raconte jamais d'histoire."

Lui : "Parce que je te préviens, ne commence pas à me jouer dans le dos."

Elle : "Loin de moi, cette idée. J'ai autant hâte que toi d'en finir."

Lui : "Mouais... En tout cas, j'ai décidé d'augmenter la dose."

Elle : "La dose de... ?"

Lui : " La dose d'arsenic dans les vitamines, oui. Et aussi la dose d'antidépresseurs."

Elle : "La dose d' antidépresseurs, aussi ?"

Lui : "Mais oui. Cesse de répéter derrière moi, tu m'énerves."

Elle : "Désolée, Mathias ! Je ferai mieux la prochaine fois."

Lui : "Ouais... Tiens, voici la prescription. Tu iras la faire remplir à la pharmacie. Et je t'ai préparé le nouveau flacon de vitamines. Tu sais ce que as à faire. Quatre fois par jour. Et je te le répète, ne me déçois pas. Ça vaut beaucoup mieux pour toi."

Elle : "Et pour toi aussi, Mathias !"

Lui : "Ha, ha, ha ! tu as du répondant, ça ne me déplaît pas. Mais ne me fais pas le coup trop souvent quand même... Allez ! ma belle Jeanne, va faire ton devoir de parfaite dame de compagnie."

Et après avoir donné une tape sur les fesses rebondies de la belle Jeanne, Mathias Lahaie lui offrit un bonbon à la réglisse.

En guise de pourboire.

19

Le lieutenant avait donné rendez-vous à Marianne Lahaie dans un salon de thé rue Saint-Denis, pour lui parler des tests de labo. Toujours tenu au secret, il préférait ne plus la rencontrer au Centre d'enquêtes de la Place Versailles. La raison.

Ses collègues, les sergents-détectives Marie Garneau, Liliane Thomas, Judith Chomsky, Dave Sans-Souci, Léo Nguyen, Frank Régimbald et Guy Lambert finiraient par lui poser des questions auxquelles il ne pouvait pas répondre.

Et il ne voulait pas leur mentir. Dans un équipe tissée serrée comme la leur, on ne fonctionnait pas de cette manière-là.

D'autre part, pas question de rencontrer Marianne Lahaie chez-elle car, là aussi, il y avait du monde à l'affût. Le doc Mathias Lahaie et la dénommée Jeanne Potvin. Ces deux-là, il préférait ne pas leur mettre la puce à l'oreille. Du moins, pas pour l'instant.

Pourquoi le salon de thé ? Primo, parce qu' il pensait que Marianne Lahaie s'y sentirait plus à l'aise. Et deuxio, parce qu' il y était venu quelques fois avec Kim. Et contre toute attente, il avait apprécié l'endroit.

La rencontre étant prévue pour la fin de l'après-midi, le lieutenant gara sa voiture chez-lui au Carré Saint-Louis. Le salon de thé étant situé un peu plus au nord sur Saint-Denis, il pouvait fort bien s'y rendre à pied. De toute manière, avec les travaux d'asphaltage et de tout ce que l'on voudra, il n'y avait nulle part où pouvoir se garer.

.....

Il était légèrement en avance, mais n'eut pas à attendre très longtemps. Marianne arriva quelques minutes plus tard. Tout de suite, il nota qu'elle avait effectivement meilleure mine...

... mais, elle avait toujours son regard d'enfant perdue.

Et quand elle ouvrit la bouche, son débit était lent : "Vous avez les résultats... lieutenant, je... j'ai tellement... peur d'apprendre que... "

La serveuse vint prendre la commande. Marianne interrogea le lieutenant du regard. Elle attendait qu'il décide du menu. La jeune femme semblait incapable de prendre une décision, ne serait-ce que pour choisir la sorte de thé.

Alexandre faillit lui en faire la remarque. Mais se ravisa.

La leçon d'autonomie 101 serait pour une autre fois.

Il suggéra le thé à l'anglaise : les scones, les petits sandwichs au concombre, la crème sûre et la confiture. En guise d'approbation, Marianne Lahaie hocha la tête. Alexandre en déduisit que le choix n'était pas mauvais.

Grâce à un service aussi courtois que rapide, le thé et les scones furent rapidement disposés devant eux. Marianne prit un scone et le savoura, les yeux fermés : "Mmmm... c'est délicieux ! fit-elle.

Donc elle aimait ça. Tant mieux ! Tant mieux ! pensa Alexandre.

"J'ignorais, continua-t-elle en reprenant un second scone, qu'un lieutenant de police appréciait ce genre d'endroit."

L'enfant perdue avait des idées préconçues sur la flicaille. En cela, elle rejoignait 99.9 % de la population. *Comment l'en blâmer ?*

Le lieutenant sourit : "C'est ma femme qui m'a initié et ça m'a plu."

Second hochement de tête puis... : "Lieutenant, dit la jeune femme en prenant une gorgée de thé, heu... je ne veux pas paraître impolie... mais... j'ai hâte de... savoir pour les tests."

Alexandre avait longuement réfléchi à la manière d'aborder la question. Finalement, la seule et la meilleure manière qu'il connaissait, était d'aller droit au but :

"Les capsules de vitamines ne contiennent rien d'autre que des vitamines, Marianne. En revanche, les antidépresseurs que vous prenez sont très concentrés. On ne les administre que dans les hôpitaux sous une surveillance de tous les instants. Et uniquement, pour des cas jugés, extrêmes. "

"Oh !?!"

"Les scientifiques du SPVM me l'ont affirmé, et je les crois. Alors, Marianne, êtes-vous un cas extrême ?" Bien que posée sur ton qui se voulait anodin, la question était brutale.

La jeune femme se troubla légèrement : "Euh... pas vraiment. Enfin, je ne sais pas... je..."

"Vous fait-on régulièrement des prises de sang et des prises d'urine, Marianne ? "

Le lieutenant avait volontairement utilisé le "on" évitant ainsi de prononcer le nom du mari. Pour l'instant, laisser transparaître des soupçons à l'endroit du "cher Mathias" n'était pas une bonne technique. Elle pourrait même produire un effet contraire à celui désiré.

"Je... non."

"Cette femme qui vous fait prendre votre médication, est-elle infirmière ?"

"Je ne crois pas, non."

L'angoisse qui se lisait dans le regard de Marianne était telle qu' Alexandre se sentit presque odieux de continuer. *Mais il le fallait ...*

20

"Voyez-vous, Marianne, ces antidépresseurs sont potentiellement très dangereux. Les effets secondaires sont multiples. Hallucinations, vomissements, lassitude, lourdeurs dans les muscles, gonflements des extrémités : mains, pieds. Ils peuvent même provoquer des arrêts cardiaques."

"Mais alors, pourquoi Mathias m'oblige-t-il à les prendre ? "

"(...)"

"Je... Vous ne voulez pas répondre, lieutenant ?"

Marianne paraissait mal à l'aise. Elle n'était pas encore tout à fait prête à entendre la seule réponse qui s'imposait. Toutefois, Alexandre avait noté une chose. Elle avait dit "m'oblige à les prendre" plutôt que "me les prescrit".

Une nuance, bien sûr, mais qui lui parut significative. C'était peut-être encore inconscient chez elle, mais il lui sembla que Marianne cheminait : "Depuis quand prenez-vous des antidépresseurs, Marianne ?"

"Depuis le début... Dès le moment où Mathias a commencé à me voir comme patiente."

"Avant votre mariage ?"

"Avant notre mariage, oui."

"Toujours la même sorte d'antidépresseurs ?"

"Euh... oui... mais Mathias m'a dit que mon système s'y était accoutumé et qu'il fallait en augmenter la force et la dose."

"Et cela fait combien de... ?"

Le lieutenant laissa la phrase en suspens. Il avait une très bonne idée de la réponse mais voulait l'entendre de la bouche de la principale intéressée.

"Depuis environ cinq mois ou peut-être un peu moins... Oui c'est bien ça... À peu près au même moment où il commençait à me faire prendre des vitamines."

"Votre mari a-t-il demandé une seconde opinion ?"

"Pas vraiment, non... En fait, oui. Une seule fois, il m'a fait voir un généraliste et... "

"Un généraliste ?"

"Oui ... un généraliste."

"Vous accompagnait-il pour cette consultation ?"

" Oui, bien sûr. Le médecin était quelqu'un qu'il connaissait bien. Ils ont même fait quelques blagues en se rappelant leurs frasques d'étudiants."

Quelques blagues. Eh ben dis-donc ! "Prises de sang, tests d'urine, radiographies ? "

"Heu... non. Simplement le pouls, les battements du cœur, la pression sanguine, je crois."

"Cet examen ne vous a pas paru... incomplet, Marianne ? "

"Je ne me suis pas posée la question... Mathias avait apporté mon dossier... Son confrère en a pris connaissance... et a eu l'air d'être tout à fait d'accord avec le diagnostic : anémie et dépression chronique."

"Marianne, votre mari vous aide-t-il encore avec des séances d'hypnose ? "

"Plus maintenant, lieutenant. Mathias dit que ce n'est plus nécessaire."

Et pour cause, il se contente de l'abrutir avec des antidépresseurs.

Cette fois le lieutenant avait pris la peine de se renseigner sur le dangers d'un sevrage trop rapide : "Marianne, on m'assure qu'il est possible de réduire davantage le nombre de cachets, sans pour autant, compromettre votre santé. Alors qu'en dites-vous ?"

"Heu... je crois que je peux le faire... oui..."

Elle hésitait...

"Vous **croyez** que vous pouvez, ou bien vous **allez le faire**, Marianne, insista Alexandre.

"Je vais le faire, lieutenant. D'autant que Mathias ignore que j'en prends déjà moins... Jeanne ne lui a rien dit. D'ailleurs, ça m'a étonnée et... "

"Et...?"

"Bien... je ne sais plus que penser de Jeanne. Je croyais que... Parce que si Mathias l'avait appris... il n'aurait pas été content... j'en suis certaine. "

"Marianne, craignez-vous votre mari ?"

"Oh ! Non. Il ne me bat pas, ni rien. Mais... quand je le déçois... il me... le signale d'une manière ou d'une autre."

"D'une manière ou d'une autre ?"

"Par exemple... il m'interdit de toucher à mon piano... ou encore... Je ne sais pas si je dois le dire, lieutenant, mais... "

"Mais... ?"

"... il m'enferme dans notre chambre pendant toute une journée... Avec juste assez d'eau pour prendre mes médicaments... Mais c'est pour mon bien, lieutenant !"

Le lieutenant était stupéfait, outré et terriblement inquiet pour Marianne. Il avait devant lui une femme-enfant que son mari maintenait dans un état de dépendance affective tout en s'acharnant à ruiner sa santé physique et mentale. *Que faire ?*

Il ne pouvait tout de même pas procéder à l'arrestation du psychiatre sur la foi des recoupements qu'il faisait. Ou encore en s'appuyant sur le témoignage d'une jeune femme manifestement ébranlée et un peu à côté de ses pompes. *Que faire pour la protéger de son mari et... d'elle-même ?*

Lui conseiller de boucler sa valise et de fuir le plus loin possible. Elle ne le ferait pas. De toute manière, s'il évaluait bien le genre de zigoto auquel elle était mariée, le type l'en empêcherait.

Peut-être même qu'il déciderait d'en finir au plus vite avec elle.

Le lieutenant en était maintenant certain.

Mathias Lahaie voulait la mort de sa femme et il procédait lentement, cruellement mais sûrement. Et en plus, il couvrait ses arrières. Pourquoi, Lahaie avait-il cherché l'avis d'un médecin généraliste et non celui d'un autre psychiatre ? Ce qui aurait normalement dû être la procédure. Comment s'appelait-il ce généraliste complaisant ?

Alexandre n'eut pas trop de peine à obtenir de Marianne Lahaie, le nom du médecin en question. Il le prit en note en se promettant de se renseigner sur la crédibilité de l'ami du "cher Mathias", le bon docteur qui s'était montré si obligeamment aveugle en examinant la jeune femme.

Tout, dans cette histoire, donnait la chair de poule.

Et si Marianne n'avait pas été dans un état de fragilité extrême, il lui aurait crié que son mari était un dangereux psychopathe. Qu'il était, possiblement, le meurtrier de ses parents. Que depuis le début, tout ce qu'il voulait d'elle c'était sa fortune. Et que, pour arriver à ses fins, il utilisait des moyens d'une cruauté inouïe.

"Voyez-vous des amis, Marianne ?" Sous-entendu : *Votre mari vous permet-il d'en voir ?*

"Oui, de temps en temps. Quand je me sens assez bien pour sortir. Ce qui ne m'arrive pas très souvent... je dois le dire."

Le mari permet. Tout en s'arrangeant pour que cela ne se produise pas trop souvent : "J'ai cru comprendre que vous êtes amie avec la fille du commandant Brière ?"

"Oui, Léa. Je l'aime beaucoup. Même que c'est elle qui m'a conseillé d'appeler son père."

"Donc, vous lui avez tout raconté ?"

"Pour l'histoire des vitamines et de Jeanne, oui. Mais pas pour le reste... je... n'ose pas, fit Marianne rougissante. La jeune femme sentait-elle que le comportement de son mari était pour le moins étrange ? Alexandre n'aurait su le dire.

"Léa, je la verrais plus souvent mais elle termine des études de droit et elle travaille très fort, si bien que... "

"C'est Léa qui vous a dit qu'elle n'avait pas le temps de vous voir ?"

"Heu... non...mais..."

Ouais... Le lieutenant ne connaissait pas Léa mais il supposait qu'avec un père de la trempe de Brière, Léa devait être bien armée "pour affronter les intempéries". Conséquemment, elle devait être tout à fait capable de consacrer un peu de temps à ses amies malgré ses études : "Marianne, essayez quand même de la voir un tout petit peu plus souvent, recommanda-t-il.

"Vous avez raison, lieutenant... Je dois faire un effort pour sortir de la maison... J'ai tendance à me replier sur moi-même. Je..."

Pauvre petite Marianne ! Dans une enquête, un policier se doit de maintenir une distance émotive pour rester lucide. Mais là, ce fut tout juste, si Alexandre ne décida pas d'adopter Marianne sur le champ. Il allait démasquer Mathias Lahaie, coûte que coûte.

Encore qu'il lui faudrait faire vite. Les jours de Marianne étaient peut-être comptés .

"Soyez très prudente, conseilla-t-il à la jeune femme en la regardant intensément, comme pour lui insuffler ses propres soupçons. Était-ce un effet de son imagination ? Il crut percevoir une étincelle de compréhension dans le regard de la jeune femme.

L'ombre d'un doute ? Peut-être ... Le lieutenant fit un vœu pour que cette ombre se mue rapidement en une véritable prise de conscience.

21

L'affaire Lahaie.

Plus de doute, c'en était bien une.

Et il était temps pour Alexandre Denis de parler à Brière. De lui faire entendre raison. Il ne pouvait plus traiter l'affaire en solo et en catimini. La situation était suffisamment alarmante pour mobiliser plus de monde. Mais ce ne fut pas ce qui se produisit.

Du moins, pas dans l'immédiat.

Quand le lieutenant appela pour prendre rendez-vous, la secrétaire du commandant lui annonça que ce dernier était absent pour la semaine. Il assistait à une réunion inter-provinciale à l'intention des cadres policiers intermédiaires.

Le thème de la rencontre : *Le bon management, une affaire de tact.*

Le lieutenant faillit éclater de rire. Qui sait, Brière en tirerait peut-être des "leçons pratiques". En attendant le retour d'un chef "assagi" et comme il ne pouvait toujours pas rejoindre Louis Santerre de la SQ, Alexandre n'avait d'autre choix que de continuer sa "course en solitaire".

Ce qu'il fit.

Et il trouva quelques réponses aux questions qu'il s'était posées au sujet du "cher Mathias". Entre autres, son besoin impératif d'argent.

Comme il l'avait supposé, le doc avait des habitudes de vie très coûteuses. Viveur et joueur invétéré, Lahaie avait constamment besoin de renflouer ses goussets. Si bien que quelques héritages survenus à point nommé avaient dû le combler d'aise. Et ce n'était pas tout.

... au décès de ses parents, en plus d'hériter d'une somme de trois millions de dollars, Lahaie avait touché la prime d'assurance pour l'incendie de la demeure familiale : 800,000 \$. Un bon départ pour un jeune homme ambitieux et frivole, *n'est-ce pas ?*

... à la mort de sa première épouse, décédée d'un cancer généralisé (*l'avait-il aidée?*) il mettait cinq autres millions dans sa tirelire.

... puis, comme par hasard, deux patientes du bon doc Lahaie s'étaient suicidées, non sans avoir eu la délicatesse de lui laisser quelques sous. Aimable de leur part, non ? *Bof*, à peine quelques centaines de milliers de dollars. De la monnaie pour les extra ! *Très prévoyant, le doc Lahaie...*

... surviennent les meurtre des parents de Marianne. Elle hérite. Il l'épouse.

Le lieutenant n'avait rien trouvé confirmant l' hypothèse à l'effet que Mathias Lahaie était celui qui avait chanter le père de Marianne. Mais il savait maintenant à combien s'élevait la fortune de la jeune femme. À plus de dix millions de dollars.

Une coquette somme que Lahaie gérait pour elle. *Pas mal quand même !* Et ne voilà-il pas que Marianne tombe malade. Un hasard, sûrement !

Sigmund Freud et Carl Jung auraient -ils applaudi tous ces "hasards" très rémunérateurs survenus dans la vie de leur disciple ?

Alexandre Denis en doutait.

Et qu'en était-il du confrère complaisant chez qui le doc Lahaie avait emmené son épouse pour un examen, soi-disant complet ?

Et bien, le confrère en question avait été radié du Collège des médecins pour abus de confiance et erreurs médicales. Présentement, il était sous enquête pour fraude fiscale. Voilà le genre d'homme auquel Mathias Lahaie s'était adressé pour "examiner" son épouse.

Y avait-il là matière à porter des accusations ?

Malheureusement, non. Ce n'était pas avec de simples recoupements qu'un juge émettrait un mandat de perquisition. Des faits, cela prenait des faits. Le lieutenant s'était trop souvent heurté aux exigences des cours de justice pour l'ignorer.

Il lui fallait donc procéder par ordre.

Exemple : il ne savait toujours rien sur la " dame de compagnie".

S'il se fiait aux dires de Marianne, quand celle-ci avait décidé de diminuer sa prise de médicaments, Jeanne Potvin n'aurait pas vendu la mèche. Qui était donc cette mystérieuse Jeanne dont le nom n'apparaissait nulle part. *Alliée ou ennemie ?*

Le lieutenant eut sa réponse le samedi suivant.

22

Louis Santerre était devenu un ami intime des Lemelin-Denis.

Et tout récemment, l'amoureux d'Élise, la sœur aînée d'Alexandre. Un amoureux discret puisque la question du divorce d'Élise n'était pas encore tout à fait réglée.

Et oui, comme tout le monde et même un peu plus, Élise avait succombé au charme un peu gauche de cet homme au visage en lame de couteau, au regard énigmatique qui vous perçait à jour. Bien entendu, le côté sinistre de l'inspecteur de la SQ (celui qu'il gardait en réserve pour interroger les malfrats) ne se manifestait jamais avec ses amis.

Seul Alexandre était au courant. Et même s'il n'endossait pas complètement les méthodes de son collègue de la SQ, il se serait fait couper la langue plutôt que de le trahir. C'était une affaire entre flics et dans la confrérie, on se serrait les coudes.

Toujours est-il qu'on était samedi et Louis Santerre, revenu de Bromont, s'amena pour dîner chez les Lemelin -Denis avec Élise et les deux ados de celle-ci.

Avant le repas, Alexandre et Louis s'isolèrent dans le bureau pour tenir le conciliabule qui s'imposait depuis une bonne dizaine de jours.

Dès qu'ils furent installés, Alexandre déballa ce qu'il avait appris sur les Lahaie en y incluant ses hypothèses et ses soupçons. Louis Santerre l'écoula sans intervenir, ne serait-ce que par un "hum" ou un "mais là".

Quand Alexandre eut terminé, l'inspecteur de la SQ émit un sifflement admiratif : "Chapeau ! Pour un gars qui a fait cavalier seul, tu n'as pas chômé, mon vieux."

Les bravos font toujours plaisir mais franchement, Alexandre s'attendait à plus.

Il voulait une opinion.

Louis Santerre ne tarda pas à la lui donner avec, en prime, une surprise de taille : "Tu ne te trompes pas sur la véritable nature du sieur Lahaie. Alexandre. À la SQ, nous l'avons dans la mire, nous aussi. Mais pour autre chose."

"Ah... bon !?!"

"Ce sont les gens de la GRC qui nous ont mis la puce à l'oreille, tout récemment d'ailleurs. Eux travaillaient là-dessus depuis pas mal de temps. En fait, il s'agit d'une série de meurtres de jeunes homosexuels perpétrés à travers le Canada. Ottawa, Toronto, Winnipeg, Edmonton, Vancouver. Et c'est en compilant les données des corps de police de toutes les provinces, qu' ils ont compris."

"Un tueur en série qui opère à travers le Canada, eh ben !"

"La GRC avait plusieurs personnes d'intérêt dans cette affaire, mais en procédant par élimination, ils ont conclu que le meurtrier résidait ici au Québec et que... "

"... c'était le dénommé Mathias Lahaie. Donc, tout ce que je viens de te raconter, vous le saviez, c'est bien ça ? L'incendie, le décès de sa première épouse, les meurtres des parents de Marianne et..."

"Nous le savions, en effet. Mais comme rien n'a jamais été prouvé, tout ça pouvait n'être que coïncidences. Il nous fallait obtenir quelque chose de solide pour lui mettre la main au collet."

"Nous aurions dû être être mis au courant au SPVM. Après tout, Mathias Lahaie habite Montréal, sur notre territoire."

"Ah ! ça mon vieux, je n'y suis pour rien. Peut-être, que chez-vous, la haute direction a été mise est au courant et que..."

"Que... Brière ne m'en aurait rien dit ?"

"Ce sera à toi d'en discuter avec lui, Alexandre."

"Mouais... Mais revenons-en à la GRC et à ce que vous savez à la SQ."

"À la GRC, ils avaient noté que, quasiment à chaque fois que le psychiatre donnait une conférence dans l'une ou l'autre des villes que j'ai mentionnées, un homosexuel était assassiné. Encore-là, que des liens indirects. Alors, comment arriver à le faire trébucher ?"

Louis Santerre ménageait ses effets, et la plupart du temps, ce trait de caractère ne dérangeait pas Alexandre. Sauf que, cette fois, il n'avait pas envie de se prêter au jeu :

"J'ai compris. La dénommée Jeanne Potvin."

"Eh oui, Jeanne Potvin est une agente de la SQ. "

"Et... ?"

"Dis-donc, Alexandre, t'aurais pas un peu de vermouth qui traîne en quelque part. Il me semble que ça nous manque. Tu trouves, pas toi ?"

Le lieutenant alla préparer deux drinks. S'il le fallait absolument, vogue la galère !

23

Oui, vogue la galère ...

Santerre prit une gorgée de vermouth et enchaîna : "Nous avons remarqué que le doc fréquentait les bars chics et courait les filles, si bien que..."

"Vous lui avez fait rencontrer Jeann... Au fait, quel est son vrai nom ?"

"Vicki Bérard. Le nom te rappelle-t-il quelqu'un, Alexandre."

"Pas vraiment, non."

"Vicki est la fille de la ministre du patrimoine, Josiane Bérard."

"Ah, oui ! Belle femme, mais comme ministre du patrimoine, on repassera."

"Tu as raison, elle est pourrie. Mais si tu trouves que la mère est belle, attends de voir la fille."

"Tant que ça ?"

"Oui, tant que ça ! Alors le doc Lahaie n'a pas résisté bien longtemps. Il est tombé à pieds joints dans le panneau. Et notre amie Vicki est dans la place depuis un peu plus de deux semaines."

"Tu lui fait confiance ?"

"Absolument. Elle a tout ce qu'il faut pour ce genre de mission. Intelligente, des nerfs d'acier, experte en arts martiaux, très ambitieuse et..."

"Ça te semble suffisant ? persista Alexandre."

"Et... elle un autre atout ... Enfin si on peut appeler ça un atout. Hem ... disons que sur le plan sexuel, elle ne craint pas une certaine promiscuité. L'an passé, elle a contribué à démanteler un réseau clandestin de pornographie, alors, c'est te dire que..."

"Mouais... je vois. Mais Mathias Lahaie possède une arme redoutable, l' hypnose. Es-tu certain qu'il ne l'utilise pas sur Vicki Bérard ?"

"Ça m'étonnerait que la technique fonctionne sur elle."

"J'insiste, Louis. Es-tu vraiment sûr qu'elle ne joue pas double jeu ?"

Louis Santerre se mit à rire: "Le seul jeu qu'elle joue, c'est à la SQ qu'elle le joue. Et crois- moi elle le joue très bien. Au rythme où elle va, elle sera directrice de la SQ dans dix ans."

"Incidemment quel âge a-t-elle ?"

"Vingt-six ans."

"Et à vingt-six ans, tu penses sérieusement que cette fille a la maturité voulue pour remplir une mission de cette envergure. Même avec toutes ses... hem... qualifications ?"

"Je comprends tes réticences, Alexandre. Mais, t'inquiète pas. Elle est rompue à toutes les techniques de manipulation que le doc pourrait tenter sur elle."

Une pause puis... : "Au fait, Alexandre, ne m'as-tu pas dit, que "Jeanne" ne s'est pas objectée à réduire la dose de médicaments que le doc prescrit à sa femme ? Et qu'elle n'a pas vendu la mèche, alors... ?"

"Du moins c'est ce que prétend Marianne."

"Es-tu en train de me dire que Marianne Lahaie raconte des histoires ?"

Au lieu de répondre directement, Alexandre revint à Vicki Bérard :

"Si je lis entre les lignes, Louis, elle ne t'a pas donné signe de vie depuis qu'elle est en place. Soit, depuis plus de deux semaines. Tu trouves ça normal ?"

"Ça n'a rien d'anormal. Tu le sais comme moi, une infiltration nécessite de la discrétion. Et nous avons convenu qu'à moins d'une urgence, le premier contact aurait lieu ces jours-ci."

"Je te signale que pour Marianne, il y a urgence !"

"C'est justement ce que je m'apprêtais à te dire, Alexandre et c'est en t'écoutant que je l'ai compris. Ouais... pas un instant, nous avons pensé que la femme du doc pouvait être menacée. Notre focus était sur les meurtres d'homosexuels. Je t'en dois une, mon vieux."

"Mais comment avez-vous pu ignorer le lien avec les meurtres des parents de Marianne ?"

"Pour une raison qui n'en pas une, je l'avoue. Le modus operandi n'est pas le même. Les homosexuels sont tabassés avec un poing américain avant d'être étranglés au moyen d'une lanière de cuir, alors que... Bon, ce n'est pas brillant, mais c'est comme ça."

"Et maintenant que tu sais, Louis, que comptes-tu faire ?"

"J'envoie un texto à Vicki pour avancer la date de notre rencontre. D'ailleurs, je t'invite à y participer, Alexandre. Nous pourrions faire équipe, une fois de plus."

"Mouais... Mais... je ne suis pas encore officiellement chargé d'enquêter."

"Quand pourras-tu parler à Brière ?"

"À son retour, évidemment."

"Pendant l'affaire des gaz de schiste, je t'ai connu plus audacieux, Alexandre."

"C'est vrai que... mais Brière n'est pas là, que veux-tu que j'y fasse ?"

"(...)"

Louis Santerre restait coi mais son regard en disait long : *faux prétexte, mon ami.*

Alexandre était percé à jour et il en était conscient. En fait, son problème était ailleurs. Avoir à se dissimuler, comme il le faisait depuis quelques jours, le déstabilisait. Il avait l'impression de marcher dans les plates-bandes de Morisset.

Lequel, n'en déplaise à Brière, avait fait du bon travail dans l'affaire des meurtres des parents de Marianne. Le dossier aurait dû lui revenir. *Un imposteur* voilà comment il se sentait : "OK, Louis, j'y serai à la rencontre avec Vicki Bérard, soupira-t-il.

"Top-là ! jeune homme, fit Louis Santerre avec un demi-sourire. Il avait bien saisi le malaise de son ami. Il était déjà passé par là. Une situation à porte-à-faux sape le moral d'un enquêteur. Alexandre avait besoin d'une petite poussée dans le dos et il la lui avait donnée : "Je commence à avoir faim, Alexandre. On va rejoindre les autres ?"

"Allons-y. De toute manière, je n'ai rien d'autre à ajouter pour ma défense, fit le lieutenant, avec lui aussi, un demi-sourire.

.....

Les autres c'étaient ...

Kim, Élise, Nicolas et Noémie, sa copine, Didier et Thomas, les fils cadets d'Élise, Zoè et Chloé les jumelles, les grands-parents Saintonge, Louise et Arthur. Et bien entendu, la seule, l'unique Armande, nounou en résidence et cuisinière émérite.

Ce soir-là , Armande avait concocté ce qu'elle avait intitulé " un dîner rétro".

Le menu... En entrée, un feuilleté de salsifis sautés et enrobés de sauce blanche fortement assaisonnée. Le plat principal : une oie servie avec pois verts, patates sucrées, céleri braisé, navets en purée et oignons farcis. Pour le dessert : un gâteau avec glaçage au "fudge" et garniture de petits fruits.

On pourrait penser que les ados et les jumelles rechigneraient devant certaines fantaisies culinaires d'Armande. Et bien pas du tout. Ils avaient le palais aguéri.

On ouvrit des bouteilles de vin pour les adultes. Les ados eurent droit à du vin sans alcool. Quant aux jumelles, elles se déclarèrent satisfaites de leur verre d'eau additionnée de jus de raisin. Eh ! oui, il y avait comme ça, des moments privilégiés.

En fait, quand les Lemelin-Denis recevaient parents et amis et ils le faisaient souvent, cela se passait toujours très bien. Leur demeure vaste, confortable sans être luxueuse, était un endroit où tout le monde convergeait et l'on s'y sentait à l'aise.

Un lieu béni des dieux ? Restons calme.

Oui, c'était une maison agréable mais c'était aussi un lieu où le ton montait parfois.

Les disputes avec l'ado. Les cris perçants des jumelles quand elles se chamaillaient. Les "wouaf" et les "miaou" du chien et du chat. Il y avait même des moments où Kim et Alexandre "discutaient" ferme.

C'était un foyer normal, où les gens vivaient pleinement.

Alors que l'on portait les premiers toasts, Alexandre eut une pensée pour Marianne Lahaie.

Que faisait-elle en ce moment ?

Quand il enquêtait, il n'arrivait pas complètement à faire le vide. D'autres prétendaient y arriver... Lui en était incapable.

24

La rencontre avec Vicki Bérard eu lieu dans un café peu fréquenté du bas de la ville.

Le plus loin possible des lieux où ils seraient susceptibles d'être repérés et reconnus. Il importait de préserver l'identité de la policière. Un flic qui fait de l'infiltration a intérêt à ne pas être vu en grande discussion avec des collègues.

C'était même à proscrire.

Alexandre Denis et Louis Santerre l'attendaient depuis cinq minutes quand Vicki Bérard, alias Jeanne Potvin, fit son entrée. Poignée de main ferme, regard direct. Et quand elle eut retiré son manteau, son bonnet de laine et ses verres fumés, apparut une femme d'une grande beauté.

Une tête de madone sur un corps de pin-up.

Bien qu'elle portât un chemisier très strict et une jupe à mi-mollet, le lieutenant put admirer, en connaisseur, l'harmonie des formes. En même temps, il se demandait si elle était plus pin-up que madone. Et oui, malgré les assurances que lui avait données Louis Santerre, il n'était pas convaincu du professionnalisme de la policière.

Il apparut très vite que Vicki Bérard n'était pas là pour résoudre l'énigme, non plus que pour rigoler. Les présentations faites, sans plus tarder, elle s'adressa à l'inspecteur Santerre qui était son chef, après tout : "Nous avons un problème, Louis. Le type commence à se méfier."

Le "type" étant le doc Mathias Lahaie avec lequel elle entretenait des rapports intimes. Du moins c'est ce que supposaient ses deux collègues, celui de la SQ et celui du SPVM. Mais les "méthodes d'approche" de la policière n'étant pas à l'ordre du jour, Santerre lui répondit ce qui suit :

"Vicki, avant que tu nous racontes ce qui se passe de ton côté, j'aimerais que tu écoutes ce que le lieutenant Denis a pour nous."

Vicki Bérard fronça les sourcils.

Louis Santerre s'était borné à lui dire que quelqu'un du SPVM assisterait à la rencontre. Sans plus de détails. Et ce à la demande d'Alexandre qui misait sur l'effet de surprise pour se faire une idée exacte de la position de la policière. Il voulait voir sa réaction quand il lui parlerait des doutes que Marianne Lahaie entretenait à son sujet ?

C'était de bonne guerre et Louis Santerre l'avait compris.

Le lieutenant fit donc son exposé, sans rien oublier de ce qu'il subodorait.

Vicki Bérard l'écouta attentivement. À deux ou trois reprises, elle parut sur le point d'intervenir, mais se ravisa. Quand il eut terminé, elle lui dit en le regardant droit dans les yeux : "Lieutenant Denis, savez-vous pourquoi vous n'avez rien trouvé dans les vitamines ?"

"J'imagine que vous allez me l'apprendre, rétorqua sèchement Alexandre.

Vicki Bérard ignora l'aridité du ton : "Eh bien, tout simplement parce que je remplace le flacon de capsules contenant de l'arsenic par un flacon de vitamines ordinaires."

"De l'arsenic ?"

"Oui, lieutenant. De l'arsenic. Vous connaissez, j'imagine, l'élément du numéro atomique 33, noté par le symbole As, expliqua la policière avec un soupçon d'ironie.

Ensuite, elle décrivit comment Mathias Lahaie procédait et ce qu'il attendait d'elle : "Il injecte de faibles quantités d'arsenic dans les capsules et se propose de terminer avec une overdose du poison. Et je pense qu'il m'a engagée pour me faire porter le chapeau."

Vicki Bérard venait de tailler une sérieuse brèche dans la méfiance et, disons- le, le vieux fond macho d'Alexandre. *De l'arsenic... porter le chapeau... Ouais...*

Comme si elle lisait dans ses pensées, la policière lui dit : "Quand je suis entrée en fonction, il avait déjà commencé à lui en donner. Les signes étaient évidents. Épuisement, vomissements, engourdissement des pieds et des mains et..."

"L'arsenic combiné aux antidépresseurs, cela fait un dangereux cocktail."

"En effet, lieutenant. Malheureusement pour les antidépresseurs, j'ai cru que Marianne en avait réellement besoin. Elle me paraissait dépressive et je ne me suis pas interrogée à ce sujet-là. J'ai même été étonnée quand elle m'a dit qu'elle désirait en réduire la dose, mais..."

"Mais...?"

"Rassurez-vous lieutenant, fit la détective avec son sourire de Mona Lisa, je me suis bien gardée d'en avertir Lahaie. Voyez-vous, je le sens nerveux, presque fébrile et je ne vous cacherais pas que j'ai très peur pour Marianne." Sa voix frémit légèrement. Un premier signe d'émotion.

Vicki Bérard passait-elle l'examen ?

Disons que ce fut sur un ton considérablement radouci qu'Alexandre Denis posa la question suivante : "Vous qui la voyez quotidiennement, avez-vous l'impression qu'elle commence à ouvrir les yeux, demanda-t-il.

"J'ai l'impression que oui, lieutenant. Sauf que..."

"Comment la sortir de là ?"

"Exactement. Comment ?"

Louis Santerre, qui s'était limité jusque-là à suivre la joute, émit un commentaire :

"Il faudrait qu'elle veuille s'en sortir et d'après ce que vous racontez tous les deux, j'ai l'impression qu'elle n'est pas encore tout à fait prête."

"Et même si elle l'était, il ne la laisserait pas partir, renchérit Vicki Bérard, la mine soucieuse :

"Il ne faut pas le sous-estimer, croyez-moi !"

Les deux hommes hochèrent la tête. La détective était bien placée pour savoir à qui ils s'attaquaient. Même qu'Alexandre commençait à avoir du respect pour elle. Vicki Bérard n'était sans doute pas une "madone" mais il était clair qu'elle ne badinait pas avec l'exercice du métier.

La policière prit une gorgée de café puis s'adressa à son chef :

"En ce qui concerne les meurtres d'homosexuels, dit-elle, je n'avance pas très vite. J'ai beaucoup de difficulté à trouver des indices. Une nuit, alors que tout le monde dormait, je me suis introduite dans le bureau du doc et j'ai fouillé partout. Rien de compromettant.

"Donc, il a une autre cachette."

"Ouais... et je crois savoir où. Il a une chambre où personne n'a le droit d'entrer. Il la tient fermée à clef. Où cache-t-il la clef ? Mystère. Alors, je me suis dit que je pourrais essayer de démonter la serrure. Mais Lahaie a installé un système d'alarme qui ne manquerait pas de se déclencher à la moindre tentative d'infraction."

"Tu ne peux pas le désamorcer ? s'enquit Santerre.

"J'ai l'intention de tenter le coup, mais je ne promets rien. Je le répète, il commence à se méfier. Et ce n'est pas le moment d'alimenter sa paranoïa."

Louis Santerre regarda longuement son équipière : "Mmmm... Ne tente rien qui puisse envenimer la situation avant de m'en parler. "

"Message reçu, Louis. Je te préviendrai." Vicki Bérard tutoyait son chef, lequel avait l'air de trouver la pratique tout à fait correcte. Faut croire qu'à la SQ les règles ne sont pas les mêmes qu'au SPVM, pensa le lieutenant. *À moins qu'elle se croit son égale. Ce qui était une possibilité, non ?*

"En temps normal, dit gravement Louis Santerre, je te retirerais de là, mais au vu du danger que court Marianne, tu dois rester."

"C'est préférable en effet."

"Et s'il le faut, n'hésite pas à te servir de ton Glock."

"Compte sur moi, Louis, si on en arrive là, je n'hésiterai pas un seul instant à tirer sur lui."

"Hem... Vicki, intervint Alexandre, vous nous avez bien dit que Lahaie est nerveux, presque fébrile, pouvez-vous élaborer ?"

"Mon interprétation, la voici... "

Vicki Bérard fut interrompue par l'arrivée du garçon de table venu réchauffer les cafés...

25

... le garçon reparti, la policière reprit où elle avait laissé :

"Lahaie, fit-elle, revient tout juste d'une tournée de conférences à travers le pays. Or aucun meurtre d'homosexuel n'a été signalé pendant cette période et je crois savoir pourquoi. Il n'est pas resté dans la même ville assez longtemps pour agir. À son retour, j'ai vu qu'il était frustré et..."

Vicki Bérard but une gorgée de café : "... si l'on se fie à ce que l'on sait sur le comportement des tueurs en série, poursuivit-elle, arrive un moment où ils perdent le contrôle. Je pense que Mathias Lahaie en est presque rendu-là. Et comme il n'a aucun déplacement prévu dans les prochains mois, selon moi, il va frapper à Montréal."

Plus il l'écoutait, plus Alexandre Denis tendait à être de l'avis de Louis Santerre. Vicki Bérard serait directrice de la SQ dans dix ans. Et peut-être même avant. Elle était brillante, sûre d'elle, son calme n'était pas feint. Et son évaluation de la situation était juste. *Très juste, même...*

Alors qu'il faisait ce constat, la policière abattit une autre carte : "Incidemment, j'ai un renseignement pour vous, lieutenant. Mathias Lahaie croque des bonbons à la réglisse."

Boum ! KO technique. Place aux femmes de tête !

"Vous l'avez vu en croquer, Vicki ? demanda Alexandre, un peu piteux, mais très intéressé à entendre la réponse.

"Bien sûr et il m'en a même offert. Il en a toute une provision dans son bureau."

"Marianne sait-elle qu'il en consomme ?"

"Il n'en croque que dans son bureau et Marianne n'y met jamais les pieds, fit la policière.

Autre gorgée de café, puis : "Lahaie m'a dit qu'il ne veut pas l'avoir dans les jambes quand il travaille." S'il y avait un double sens dans cette déclaration, Vicki Bérard n'en laissa rien paraître.

Louis Santerre toussota : "Alors, selon toi, Vicki, il serait sur le point de frapper à Montréal ?"

"S'il est notre homme, c'est une déduction logique. Bien entendu, il ne va pas m'avouer qu'il tue des gay. Et ce n'est pas faute d'avoir tout tenté pour lui tirer les vers du nez."

Louis Santerre toussota à nouveau : "On pourrait toujours l'accuser de tentative de meurtre à l'endroit de Marianne, mais ça bousillera toutes nos chances de le pincer pour le reste."

"Oui. Et de toute manière, il trouverait une explication valable. N'oublions pas qu'il a une excellente réputation de médecin- psychiatre..." Vicki Bérard laissa sa phrase en suspens, comme pour rappeler aux deux hommes qu'une arrestation prématurée leur attirerait probablement beaucoup plus d'ennuis que de bienfaits.

"Mouais... grimaça Santerre.

"Louis, fit la détective en fouillant dans son sac à main, je t'ai apporté ça."

Elle lui tendit un sachet de plastic. Dans le sachet : une fiole pleine de capsules.

"Ce sont les capsules de vitamines qui contiennent l'arsenic. Sur la fiole, il y a ses empreintes. Et pour son A.D.N, voici ce que j'ai."

Vicki Bérard sortit un deuxième sachet : "C'est un condom usagé, fit-elle sans sourciller. Cette fois, Louis Santerre ne toussota pas. Pas plus qu'il ne demanda à sa collègue où et comment le condom était venu en sa possession. Il se limita à un "hem" discret. Pour sa part, le lieutenant détourna le regard et préféra se concentrer sur l'arsenic. Désignant la fiole, il proposa de se charger des tests de labo :

"Nous allons aussi devoir faire des tests sur les cheveux de Marianne. Je m'en occupe."

"Mais oui, bien sûr, Alexandre, tu as raison. La racine de son cheveu doit en contenir... Pauvre petite Marianne... fit Louis Santerre, la voix cassée.

Marianne Lahaie avait exactement l'âge qu'aurait eu sa fille si elle vivait encore. L'inspecteur de la SQ avait perdu sa femme et sa fille unique dans un accident de la route quelques années auparavant. Il y a des pertes qui ne s'oublient pas. Santerre se racla la gorge. Il était un homme de peu de mots quand l'émotion l'étreignait.

Il y eut un silence que personne ne brisa.

"Hum... où en étions-nous ?" fit Santerre, redevenu impassible.

"Heu..." Vicki Bérard était soudain à court de réponses.

"Bon, toi Vicki, tu restes en place pour protéger Marianne et tenter, hem... si possible, de faire parler le doc." Une pause : "C'est quand même ironique, je t'ai confié cette infiltration sans me douter que ce n'était que la pointe de l'iceberg. Je n'avais pas calculé que la vie de Marianne puisse être menacée, déplora l'inspecteur de la SQ en secouant la tête.

Louis Santerre avait des défauts comme tout le monde mais n'hésitait pas à prendre à son compte une erreur d'interprétation faite par l'ensemble de son équipe. Vicki Bérard buvait les paroles de son chef comme du petit lait. Il était évident qu'elle l'avait en très haute estime.

Et il le méritait. Santerre était un homme d'honneur. Le lieutenant n'en doutait pas, lui non plus. Mais il n'était pas là pour encenser son ami. Une autre fois, peut-être... Présentement, il avait une question à poser : "Hem... Vicki, dites-moi, avez-vous remarqué un changement dans les habitudes de Mathias Lahaie depuis son retour. Sort-il seul le soir, par exemple ?"

Aux oreilles d'un profane, la question pourrait paraître oiseuse, mais elle ne l'était pas pour Vicki Bérard : "Ça lui arrive en effet, répondit-elle simplement.

"Comment se déplace-t-il ?"

"En métro et en autobus."

"Pour faire "peuple" j'imagine, ironisa Alexandre.

"Vous n'y êtes pas du tout, lieutenant."

Vicki Bérard ne devait pas être sensible à l'humour, même "très léger". Avec elle, pas de surenchère, pas d'hésitation, et surtout pas de blagues idiotes.

Alexandre Denis se le tint pour dit : "Est-ce que le couple possède une auto ?"

"Ils en ont deux. Une Honda qui appartient à Marianne mais elle ne s'en sert pas, pour l'instant. Et une Alfa Roméo que Lahaie n'utilise que quand il sort avec Marianne. Ce qui ne s'est produit qu'une seule fois depuis que je suis en place."

"Donc quand il sort seul, il ne prend aucune des deux voitures. Dommage, nous aurions pu mettre des traceurs GPS sous les pare-chocs."

"J'y ai pensé, lieutenant, répliqua la policière. Mais je vous l'ai dit, il ne faut pas le sous-estimer. Il sait très bien ce qu'est un traceur GPS. Et s'il ne prend pas de véhicule, c'est justement pour être libre de ses mouvements et ne pas se faire repérer facilement."

"En fait, fit pensivement Louis Santerre, il faudrait des agents pour le filer quand il sort. Mais à ce stade, je doute fort que la SQ me donne le OK pour ça. Déjà que ton infiltration, Vicki, n'a pas été facile à faire avaler à l'administration, déplora-t-il.

Les deux autres hochèrent la tête.

Les tracasseries administratives, il y en avait dans tous les milieux. Partout, on demandait aux gens d'en faire plus avec moins. L'excuse : pas de budget. Et cela s'appelait le progrès !

"À moins, reprit Santerre, de trouver quelqu'un qui puisse infiltrer la communauté gay. Mais encore-là, je ne pense pas qu'on me l'accorde... De ton côté, Alexandre, penses-tu que ça puisse être possible ?"

Le lieutenant posa un regard torve sur son ami. Si Louis Santerre, inspecteur principal à la SQ, avait des problèmes de budget, que dire d'un lieutenant au SPVM, tout chef- enquêteur fut-il ?

Surtout qu'il n'avait toujours pas parlé au commandant Brière.

Pouvait-il quand même impliquer les membres de son équipe ? Au fond, qu'est-ce qu'il risquait ? Rien d'autre qu'une séance orageuse émaillée d'épithètes peu flatteurs. Brière jappait mais ne mordait pas vraiment : "Mmmm... j'aurais peut-être un ou deux détectives qui pourraient faire l'affaire, fit-il du bout des lèvres.

"Alexandre, ne me dis pas que tu oserais enfreindre les directives de Brière !"

Là, Santerre allait trop loin. Alexandre estima que la remarque était inutile et à la limite, un peu vache. Vicki Bérard n'avait nullement besoin de connaître les rapports orageux qu'il entretenait avec son patron. Une indiscretion qui méritait au moins une riposte aigre-douce : "Ce n'est pas ce que tu voulais depuis le début, Louis ?"

En guise de réponse Louis Santerre eut un sourire énigmatique. Du Santerre à son meilleur. Celui du chasseur impénitent et un peu cynique, pensa Alexandre. Santerre l'avait lentement amené où il voulait qu'il aille. Il était comme ça, Santerre.

Il pratiquait son métier avec tous les moyens mis à sa disposition et même avec ceux qu'il n'avait pas. Irait-il jusqu'à "planter" de la preuve ? Recevoir de l'argent pour fermer les yeux ? Vendre des informations ? Non. Bien sûr que non. Santerre ne naviguait pas dans ces eaux-là.

Et pour ce qui était de ses méthodes d'interrogatoires, dites musclées, Alexandre ne l'avait jamais vraiment vu les appliquer. Une seule fois, il avait été témoin d'une démonstration de techniques inclassables en Occident. Santerre lui avait alors confié qu'il les avaient apprises d'un maître en "médiation transcendantale".

Méditation transcendantale, mon œil ! Le lieutenant avait essayé d'en savoir plus, mais Santerre n'avait pas élaboré. Et il avait respecté son silence. N'empêche, qu'en quelques mois à peine et malgré ce qui les séparait, les deux hommes avaient développé une rare complicité.

Ils s'acceptaient avec leurs qualités et leurs défauts. Leur but commun : faire triompher la justice. Sur ce plan-là, ils se complétaient.

Sans plus d' hésitation, Alexandre Denis prit la décision de se lancer dans la mêlée. Ce qui importait c'était de mettre le grappin sur le lascar avant qu'il fasse d'autres victimes.

Au diable, Brière et ses cachotteries ! : "On prend un troisième café, proposa-t-il aux deux autres. Les deux autres firent signe que, oui.

Et les trois conspirateurs se mirent en frais d'échafauder un plan d'attaque.

26

"Veux- tu en parler, Alexandre ?"

"Parler de quoi exactement, Kim ?"

Kim et Alexandre prenaient le thé au salon après le repas. Les jumelles étaient déjà au lit et c'était soir de répétition pour le "band" de Nicolas, l'ado de la maisonnée. Du sous-sol montaient les vibrations des basses et l'on entendait, les da... da... da... you...di...dou... di... dou... de Noémie qui solfiait sur la "musique" de ses copains : qui à la batterie, qui à la guitare acoustique, qui au synthétiseur.

"Je vais faire insonoriser le sous-sol. C'est insupportable à la fin, maugréa Alexandre.

Le faux-fuyant était gros comme une montagne. Kim, une spécialiste de l'escalade des "montagnes de mauvaise foi", n'allait pas s'en laisser conter aussi facilement : "Alexandre, je t'en prie, ne fais pas celui qui ne comprend pas. Ça ne prend plus avec moi."

"Mais enfin, où veux-tu en venir, Kim ?"

"S'il faut te mettre les points les i, je vais le faire, une fois de plus. Je te sens préoccupé depuis quelques jours. Tiens, la semaine dernière, quand Élise, Louis et toute la bande étaient là, je t'ai senti absent. Pourquoi ? Je sais que tu viens de passer ton examen médical annuel. As-tu des problèmes de santé ? Que me caches-tu, Alexandre?"

"Je me porte à merveille, ma chérie. Et je... OK, je pense que je peux t'en parler. Je sais que ça n'ira pas plus loin. "

"Et tu viens tout juste de constater que je sais tenir ma langue ? Non mais...! "

Kim pourfendit son mari du regard : "C'est un peu fort de café, Alexandre."

"Mais non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire."

"Alors, je te repose la question. Qu'est-ce qui se passe ?"

Kim avait raison. Il avait besoin de parler : "As-tu deux heures à me consacrer, ma chérie ?"

"As-tu absolument besoin de me le demander, mon amour ?"

"Allons-y, concéda le lieutenant.

Ce fut au rythme des vibrations venant du sous-sol qu'il raconta toute l'histoire de A à Z : "Et quand j'en ai parlé à l'équipe, ça n'a pas été du tout cuit. Ils m'en veulent de ne pas les avoir mis au courant avant. Ils se sentent trahis."

"Ben voyons ! Ça n'a aucun sens. Des grands bébés ! J'ose espérer qu'ils vont en revenir, non ?"

"Oh ! c'est à peu près fait. N'empêche qu'ils ne ratent pas une occasion de me le faire sentir par des "on sait ben", des "vous ne nous faites pas confiance", des... Et puis les deux détectives que j'ai affectés à la filature de Lahaie, ne sont pas très heureux. "

" Je les connais ?"

" Mais oui, tu les connais. Nguyen et Sans-Souci. À mon avis, ce sont les deux seuls qui peuvent, à peu près, se fondre dans le décor. Le problème, vois-tu, c'est que ça les ennuie de passer pour un couple homosexuel et..."

"Tu ne leur demandes tout de même pas de faire du racolage, alors je ne vois pas pourquoi ils réagissent de cette manière, fit Kim. Elle ne comprenait pas comment des hommes censément rompus à faire face à toutes les situations se comportent d'une façon aussi puérile et le dit carrément.

Alexandre tenta de les défendre : "Je dois dire que les autres membres de l'équipe ne leur rendent pas la partie facile. Les blagues à double sens et tout ce que tu voudras. Remarques... j'y serais bien allé moi-même avec Louis Santerre mais, il n'a pas voulu, fit-il, narquois.

Venant de quelqu'un qui prétendait être très évolué, c'était une blague d'assez mauvais goût. Mais elle fit rire Kim qui en rajouta à sa manière : "Dommage ! Vous auriez été mignons en culottes de cuir dans les bars gay !"

Et Alexandre de rigoler : "Oui bon, ça va ! Et le pire dans tout ça, c'est que Brière ne sait toujours rien. Et je dois le rencontrer demain."

"Au moins, tu seras de bonne humeur quand tu le verras, fit Kim un brin moqueuse.

N'empêche qu'elle était heureuse de voir que son mari se détendait. Ça lui avait fait du bien d'ouvrir les vannes. De prendre une saine distance. Et même si les blagues qu'ils faisaient tous les deux frisaient l'imbécillité, pourquoi pas ? *Une fois n'est pas coutume.*

Kim redevint sérieuse : "J'ai déjà fait un court reportage sur Marianne Chénier, dit-elle. Elle avait à peine treize ans à l'époque et..."

"Ah, oui ! Ça devait être avant ton arrivée à Montréal. Je me trompe ou... ?"

"C'était au moment où, jeune reporter, je travaillais à Trois-Rivières pour la télévision communautaire. Elle était venue en Mauricie donner un concert..."

Courte pause, puis : "Oui, je crois pouvoir récupérer ce reportage. Et ensuite, compléter avec une entrevue pour **Télescope**. Peut-être qu'elle accepterait ? Ce serait une façon pour elle de... Et puis j'imagine que ça lui redonnerait confiance en elle. Non ?"

"Mais le mandat de ton émission en est un d'affaires publiques, non ?"

"Pourquoi penses-tu qu'on nous a accordé une demi-heure de temps d'antenne supplémentaire ?"

"Pour un volet culturel. D'accord, j'ai compris, Kim."

"Et cela pourrait la protéger contre les agissements de son mari. Continuer à la torturer, mettrait cet horrible type dans une drôle de position. Non ?"

Ce n'était pas la première fois que Kim collaborait à une enquête du lieutenant.

Et quand elle l'avait fait, principalement dans l'affaire des gaz de schiste, cela avait été une réussite. Mais cette fois, Alexandre se demandait si l'initiative ne ferait pas plus de mal que de bien :

"L'idée n'est pas mauvaise, mais je ne suis pas certain que Marianne soit prête. Et contrairement à ce que tu sembles croire, Lahaie pourrait tout aussi bien décider d'en finir au plus vite avec elle. On ne peut pas prévoir la réaction d'un psychopathe."

Kim ne se laissa pas démonter : "Mais tu le dis-toi même, Alexandre, vous ne savez pas comment vous y prendre pour la tirer de là. Tu en as discuté avec Louis Santerre et sa collègue, Vicki Bérard. Et votre stratégie... permets-moi de te le dire, est assez simpliste."

"Qu'est que tu entends par simpliste ?"

"Et bien, elle consiste à organiser une filature dans **l'hypothèse** où le type **déciderait** de partir à la chasse aux homosexuels dans les bars gay et les saunas pour hommes de Montréal. C'est un projet louable mais qui risque de ne pas aboutir avant plusieurs semaines, sinon des mois. Et pendant ce temps, l'individu continuera à **torturer** son épouse, et peut-être même **arriver à la tuer.**"

Kim avait scandé son propos à la manière dont elle le faisait quand elle voulait faire passer une idée. Alexandre lui objecta mollement que Vicki Bérard était là pour assurer la protection de Marianne.

"Mais oui, et je suis persuadée qu'elle est excellente. Mais comme elle ne peut pas dévoiler son identité, que peut-elle faire exactement pour convaincre Marianne qu'elle doit quitter son mari, le plus rapidement possible ?"

"Je reconnais que tes arguments ont du bon, Kim, laisses-moi y réfléchir, veux-tu ?"

"Je peux quand même commencer à faire les démarches pour obtenir une copie du reportage et voir comment on pourrait en insérer de courts extraits pour illustrer une entrevue éventuelle. Qu'en penses-tu ?"

"J'en pense que ton idée est déjà bien arrêtée. Pas vrai, ma chérie ?"

Une pique qui valut à Alexandre une réplique suave mais tout aussi piquante .

"Tu ne te trompes pas, mon chéri. Et en dépit de ton sourire narquois, je veux bien attendre ta "permission" pour aller plus loin, mon amour !"

Ils rirent tous les deux.

Kim était exactement la femme qui convenait à Alexandre.

Elle réussissait presque toujours à vaincre les résistances de son flic de mari. Elle lui apportait ce brin de fantaisie qui lui manquait parfois. Elle le forçait à sortir de son monde fait de logique et de schémas préétablis. Elle était son soleil, sa douce moitié.

Enfin pas toujours douce mais... pour rien au monde il n'en changerait.

Et bien qu'il s'en défende, le lieutenant ne crachait pas sur les clichés pour célébrer la beauté de son épouse. *Son corps de déesse, ses boucles blondes et rebelles, son beau visage classique, ses yeux bleus aux reflets mauves, des couleurs de mer du sud... Ses...*

"Alexandre, quand les parents de Marianne ont été tués, pourquoi Brière ne vous a-t-il pas confié l'enquête à toi et à ton équipe."

"Kim, nous ne sommes pas la seule équipe d'enquête aux Crimes majeurs, répondit patiemment Alexandre. Il le lui avait répété à maintes reprises mais Kim revenait toujours à la charge. Ce qui prouvait qu' elle n'écoutait pas toujours ce que l'autre disait... *Tout comme lui, d'ailleurs...*

Il lui sourit : "Allez Kim, si on allait mettre fin à la répétition des jeunes. Il se fait tard et j'irais bien au lit après. Et de préférence, pas seul... Qu'en dis-tu, mon petit lapin en sucre d'orge ?

"Ah ma foi, formulée de cette manière, l'invitation est assez tentante !"

27

"Merci d'accepter de me rencontrer demain dans l'après-midi, lieutenant."

Marianne Lahaie raccrocha. Elle avait appelé le lieutenant Denis chez-lui. De toute manière, il lui avait dit qu'elle pouvait le rejoindre à toute heure du jour et de la nuit, si elle en éprouvait le besoin. Et ce soir, elle en avait un urgent besoin. Quand il avait répondu, il l'avait assurée qu'elle ne le dérangeait pas et qu'il s'apprêtait justement l'appeler.

Peut-être qu'il avait dit ça pour être poli ?

Mais il fallait qu'elle le voit au plus tôt. Elle avait beaucoup de choses à lui dire. Ça se bousculait dans sa tête. Et heureusement, Mathias était absent pour la soirée. Il sortait de plus en plus souvent seul, le soir. Et c'était aussi bien... car elle avait du mal à supporter sa présence.

Mathias n'était plus le même. Plus du tout. Il était presque devenu un étranger.

Dangereux ?!

Ou peut-être avait-il toujours été comme ça ? Et qu'elle n'avait pas voulu voir... C'est fou mais, désormais, la présence de Jeanne la rassurait. *Et pourtant...*

Elle avait cru que c'était elle qui... Mais, non ce n'était pas elle.

C'était lui...

Marianne avait été surprise quand le lieutenant lui avait donné le résultat des tests de labo. Les vitamines ne contenait pas de poison... Avant l'arrivée de Jeanne, les vitamines en contenaient, elle en était certaine. Jeanne aurait remplacé les capsules pour la protéger ? Devrait-elle lui parler de ses soupçons ? *Non, pas tout de suite.* Elle attendrait encore un peu.

Comment ai-je pu être si bête ? Comment ai-je pu me tromper à ce point ?

Et puis il y avait les bruits dans la maison. Marianne avait constaté qu'elle ne les entendait que quand elle était seule dans la chambre et qu'elle se préparait pour le dîner.

Dans la chambre et jamais ailleurs. Et uniquement quand Mathias est là...

Pendant ses tournées de conférences, elle n'entendait rien du tout. Aucun bruit de pas, aucun chuchotement, rien. Étrange, ce silence quand *il* s'absentait. Si bien qu'elle avait décidé de ne plus prendre d'antidépresseurs du tout. Et maintenant, elle sentait, voyait les choses autrement.

Du plus loin qu'elle se souvienne, *il* l'avait constamment empêchée de s'épanouir. *Ça* le contrariait quand elle donnait des concerts. *Il* ne voulait pas qu'elle s'en sorte. Et *il* avait augmenté la dose de médicaments. Elle avait même dû abandonner sa carrière.

Pourquoi, s'acharnait-*il* à la détruire ?

Parce que je suis une femme riche, très riche. C'est l'argent qu'il veut. Mon argent... Mais je commence à voir clair dans son jeu.

Marianne avait hâte au lendemain. Elle allait tout raconter au lieutenant Denis. Lui n'avait jamais été dupe, elle l'avait bien senti. Il saurait lui dire comment faire pour... se sortir du guêpier. Parce qu'elle en était sûre, Mathias ne la laisserait pas partir vivante de la maison.

Au secours, j'ai besoin d'aide !

28

Ça l'ennuyait de faire la tournée des bars gay et des saunas pour hommes.

Mais le moyen de faire autrement ?

Il cherchait des jeunes et beaux de préférence. Pas les vieux chnoques, poilus et pathétiques. Ceux qu'il voyait se déhancher dans des pantalons trop serrés, tendus sur leurs grosses fesses tombantes. *Pouah !*

Quant à se taper des homos autant le faire avec des minets.

Faciles d'approche, sensibles à l'hypnose. Et pas trop costauds. Parce qu'avec les trop costauds, ça risquerait de devenir un cas "d'arroseur arrosé".

Vous saisissez, bande d'imbéciles heureux ? Ha,ha !

Depuis plus de quatre ans, qu'il exerçait ses "talents", il comprenait mieux son confrère Chénier, cet hypocrite, qu'il avait expédié *ad patres* de si brillante façon.

Eh, oui qui l'eut cru ! Lui aussi avait pris goût aux fellations viriles. Avec les femmes, c'était différent. Elles avaient moins d'énergie dans les rapports intimes. Et puis, il préférait tuer des hommes. *Pour le challenge, ha, ha !*

Les femmes ... Oui, il en avait aidées quelques-unes à partir pour un monde meilleur. Mais c'était pour l'argent. Autrement, il n'avait rien contre elles. Pas même contre Marianne qui allait partir bientôt, elle aussi. La petite chérie... Une faveur qu'il lui ferait, moyennant un héritage de dix millions de dollars. *Ça valait le coût, ha, ha !*

Après, il réglerait le cas de Jeanne et *bye, bye*.

La belle vie, la liberté totale, le plaisir illimité... *Hip, hip, hip... hourra !*

Bien entendu, il avait dû revoir son *modus operandi*. Avec les gay, pas de marteau, pas de couteau de cuisine. Et surtout pas de scalpel... Mais rien ne l'empêchait de se pointer dans un bar gay, avec dans les poches de son blouson : des gants chirurgicaux, une lanière de cuir et son arme de "destruction massive", un poing américain.

Yo, yo, yo ! Sans oublier les condoms, évidemment.

Pour l'usage qu'il faisait de tout ce barda, c'était plus que convenable. *Hé, hé !*

Parfois, ça ne marchait pas du premier coup. Il fallait leur faire la cour, leur payer des dîners, aller danser, leur dire qu'il les aimait follement. Mais tôt ou tard, les mignons finissaient par passer à la casserole. Et quand ça se produisait, quelle jouissance de voir leurs têtes incrédules qui finiraient en "bouillie pour les chats". *Ha, ha !*

Pour "travailler" à Montréal, il avait dû se trouver une "base de lancement", comme dirait l'autre. Sortir de chez-lui accoutré comme il le fallait pour écumer "ce milieu-là", eut été du plus mauvais effet. *Préserver les apparences, ça compte aussi. Pas vrai ?*

Donc il avait cherché et trouvé une chambre dans un hôtel de passe. Il y laissait quelques vêtements de rechanges et autres colifichets. On appelait ça, un hôtel borgne. *Ha, ha !*

Il pouvait y entrer et en ressortir, déguisé en n'importe qui et même en n'importe quoi, si ça lui chantait. Tout le monde s'en fichait royalement. D'ailleurs le reste de la clientèle était à l'avenant. Des queers, des drag queens, des putés sur le retour, des macs *et j'en passe ...*

Tout en sirotant un Pernod sur glace, il circulait dans le bar.

Tiens, en voilà qui n'est pas mal du tout ...

"Salut, je m'appelle Mathias et toi ?"

29

Ce jour-là, le programme du lieutenant était tout tracé.

Il devait d'abord rencontrer le commandant Brière au quartier général du SPVM, coin Saint Laurent et Sainte-Catherine. Une rencontre qui serait orageuse, il n'en doutait pas. Après, il reviendrait au Centre d'enquêtes où aurait lieu le meeting d'équipe qui ne serait probablement pas de tout repos, non plus. La grogne régnait dans le troupeau.

Et pour terminer, il avait rendez-vous avec Marianne Lahaie.

Cette fois, pas de salon de thé. Étant donné que les membres de l'équipe étaient maintenant dans le secret, plus besoin de se cacher. Il la recevrait dans son bureau.

.....

Il arriva au bureau de Brière avec la ferme intention de lui faire mordre la poussière. La meilleure technique étant l'attaque, il attaqua : "Vous et vos manigances, commandant. Vous m'avez mis dans une situation impossible et je ne suis pas prêt de l'oublier."

"J'ai cru bien faire, Alexandre. Je n'aurais pas dû te demander le secret. Je me suis trompé et je m'en excuse. "

Quoi ! Et ben dis-donc !?! La semaine de ressourcement aurait porté fruit ? Sa rancune en veilleuse, le lieutenant continuait quand même à se méfier. Il avait apporté avec lui un rapport détaillé des démarches déjà entreprises et il le lui mit sous le nez : "Je n'ai pas attendu votre permission pour avancer, commandant, fit-il aigrement.

"Mais tu as très bien fait, Alexandre. Je n'en attendais pas moins de toi."

Brière se moquait-il ou... ? *Nan, pas son genre.* L'escogriffe n'avait pas une once d'humour. Il devait probablement mijoter un autre de ses coups bas.

Quelqu'un qui n'aurait pas, comme le lieutenant, une longue pratique du commandant Brière, serait porté à penser qu'Alexandre souffrait d'une légère paranoïa. Mais ce même quelqu'un aurait intérêt à attendre la suite, pour se faire une idée plus juste de la situation.

"Donc, fit Brière après avoir parcouru le rapport, si j'ai bien compris, Nguyen et Sans-Souci sont infiltrés dans la communauté gay."

"Infiltrés est un grand mot. Mais oui, ils sillonnent le quartier gay."

"Et où en sont-ils?"

"Ils viennent tout juste de commencer. Il ne faut pas espérer un résultat immédiat, commandant. Parce que des bars gay et des saunas pour hommes, il y en a toute une flopée."

"Oui, bien entendu. Et tu dis que la SQ est sur le coup ! Ces maudits-là vont nous damer le pion encore une fois. Ils nous font faire le gros du travail et après ils prennent tout le bénéfice pour eux, les hosties !"

"Vous êtes complètement dans le champ, commandant."

Alexandre n'avait pas l'intention de jeter du lest à Brière. *Pas cette fois...* : "Quand vous avez téléphoné chez- moi un dimanche soir pour me parler de Marianne, saviez-vous à ce moment-là, que son mari était sous enquête pour une série de meurtres d'homosexuels ?"

Brière se taisait. De deux choses l'une : ou bien, il ne voulait pas répondre ou bien ne le pouvait pas. Alexandre interpréta ce silence inhabituel comme une forme d'aveu. Il l'attaqua par un autre biais :

"Si vous n'aviez pas fermé le dossier d'enquête sur la mort des parents de Marianne, nous n'en serions pas là. Morisset avait flairé la piste homosexuelle. Je lui ai parlé et..."

"Dis-moi pas, mon grand fatigant, que tu l'as appelé."

"Morisset a communiqué avec moi, commandant."

"Comment ça ?"

"Il a vu que j'avais consulté son rapport et se demandait pourquoi."

"Tu t'es dépêché d'ouvrir ta grande trappe, je suppose."

"Qu'auriez-vous fait à ma place, commandant ?"

"Je ne veux pas voir Morisset sur ce coup-là. **Compris**, Alexandre ?"

"Non, je ne comprends pas. Morisset a fait du bon travail. Que lui reprochez-vous au juste ?"

"Tu as vu son rapport. Il se prend pour un poète, un penseur, un artissssss... Pas professionnel du tout. C'est bien simple, il me fait suer !" Et Brière de continuer sur le même tempo. Tout juste, s'il ne traita pas Morisset de maudit crotté.

Brière était tellement de mauvaise foi qu'Alexandre ne put résister à lui en balancer une autre:

"Je constate avec plaisir que votre semaine de "réflexion" a porté fruit, commandant ! Ce que vous dites est une musique pour les oreilles, fit-il faussement poli.

"Bon là, ça suffit ! Je n'ai pas à me justifier devant toi. Occupe-toi de tes oignons et je veux des résultats **au plus sacrant.**"

Enfin du Brière grand cru !

"Maintenant fiches le camp, je t'ai assez entendu pour aujourd'hui."

Le bon management, une affaire de tact. C'était bien le thème de la semaine de ressourcement, non ? *Wow !* Sans dire un mot de plus, Alexandre sortit, la tête haute.

En riant sous cape.

30

En sortant de chez Brière, le lieutenant avala un sandwich en vitesse et fila au Centre d'enquêtes pour son meeting d'équipe. Ils étaient tous là et l'attendaient de pied ferme.

Sans-Souci en tête du peloton .

"On n'a pas encore réussi à le repérer, lieutenant, fit-il, agressif. Savez-vous seulement combien il y a de saunas pour hommes et de bars gay dans la ville de Montréal ? "

"Non Dave, mais je sens que tu vas me l'apprendre."

Sans percevoir l'ironie du ton, le sergent-déetective rétorqua : "Et ben, il y en au moins deux cents, si ce n'est pas plus."

Gonflait-il les chiffres ? Le lieutenant se le demanda. Sans-Souci avait tendance à faire de la surenchère quand il était mal luné.

"Et jusqu'à maintenant, on n'en a même pas vu le quart, continua Sans-Souci, de plus en plus acrimonieux. Voyant que son collègue pompait un peu trop l'air, Léo Nguyen plus conciliant, prit la parole : "Évidemment, quand on questionne les gens, la plupart ne veulent rien dire, si bien que..."

"Quelle est exactement votre méthode d'approche ? questionna innocemment Alexandre.

"On montre la photo du type et on dit qu'on le cherche pour..."

"Pour faire un trip à trois, les petites filles ! railla Régimbald, le facétieux.

Chassez le naturel il revient au galop dit-on ? Oui et ben, cette blague-là était de trop. Sans-Souci serra les poings. Déjà que le sergent-déetective, récemment fiancé, n'était pas heureux de devoir passer ses nuits à faire la tournée des saunas et des bars gay :

"Ta gueule, Régimbald, sinon je te la pète !"

"Du calme, vous deux, intervint le lieutenant, légèrement ennuyé. Se tournant vers Nguyen :
"Continues Léo, sinon on n'en sortira pas."

Pas plus ravi de la "mission" mais moins sanguin que son collègue, Léo Nguyen s'exprima posément : "Dans les saunas, rien à faire. Les gérants invoquent la loyauté envers leurs clients. Une réaction prévisible quoiqu'assez ironique, à mon avis. Dans les bars, ce n'est guère mieux et... "

Probablement honteux d'avoir pris la mouche un peu trop vite, Sans-Souci demanda poliment à son collègue s'il pouvait poursuivre l'exposé : "Tu permets, Léo ? "

Bon prince, Nguyen fit signe que oui. Le sergent-détective Nguyen était quelqu'un de très bien. Théologien et psychologue de formation, il se démarquait nettement dans l'équipe. Certes, il avait eu une mauvaise passe après le mariage de sa collègue Judith Chomsky dont il était amoureux.

Il s'était alors transformé en coureur de jupons et en type qui disait des inepties. Mais il avait vaincu ses démons et en était ressorti grandi, comme on dit. Il cherchait toujours l'âme sœur mais ça ne l'empêchait pas d'être redevenu un élément rassembleur, toujours prêt à épauler le lieutenant dans les situations conflictuelles. Et une fois de plus la "magie Nguyen" avait opéré.

"Dans les bars, on se disait qu'on aurait un peu plus de chance, fit Sans-Souci, considérablement radouci : "Sauf qu'à une couple d'endroits, on n'a même pas franchi la porte. Les bouncers ont tout de suite vu qu'on était de la police et ont refusé de nous laisser entrer. Et comme ils étaient bâtis comme des armoires à glace, on n'a pas trop insisté. On ne voulait pas ameuter tout le quartier."

Sans-Souci et Nguyen étaient des types en forme, rompus à toutes les techniques d'arts martiaux. Nul doute, ils auraient pu avoir le dessus sur des bouncers aux pectoraux gonflés à l'hélium.

Le lieutenant soupira :

"Que leur avez-vous raconté pour qu'ils vous repèrent aussi facilement ?"

"On a prétexté que Lahaie était un ami à nous et qu'on ne l'avait pas vu depuis longtemps, et que..." La méthode d'approche était lamentable. Cette fois, Régimbald se tint coi et c'était préférable.

Il y aurait pourtant eu matière à faire des blagues à s'en éclater la rate.

Les deux sergents-détectives auraient-ils pu agir différemment ? Probablement pas, pensa le lieutenant. Le plan qu'il avait concocté avec Santerre et Bérard était foireux au possible. *Kim avait bien raison de le trouver simpliste.*

"Finalement, reprit Sans-Souci, nous avons trouvé un bouncer qui a cru reconnaître Lahaie sur la photo. La veille, il avait vu un type qui lui ressemblait entrer dans le bar. Quand on lui a demandé s'il en était ressorti avec quelqu'un, il ne savait pas."

"Évidemment, intervint Nguyen, le gars est payé pour vérifier qui entre dans le bar, mais pas forcément pour voir qui en sort et avec qui... Cependant, il nous a fourni un détail intéressant. Il était presque certain que le type en question portait une perruque."

"Qu'a-t-il dit d'autre ? questionna le lieutenant plus ou moins satisfait.

"Il a parlé d'un bar plus branché si l'on veut, le **Tikiss, Tikiss**, où, paraît-il, beaucoup de... hem... fêtards vont terminer la soirée. Nous nous y sommes rendus mais il était passé trois heures du matin et le bar venait de fermer ses portes, conclut Nguyen.

"Bon travail les gars ! approuva le lieutenant faisant un noble effort pour paraître optimiste. Il fallait bien les encourager un peu : "Continuez comme ça. Nous finirons bien par le pincer."

Il n'ajouta pas le commentaire qui lui vint à l'esprit : "les culottes à terre et la main dans le sac". Ç'aurait été s'abaisser au niveau de Régimbald et c'était hors de question, *pas vrai ?*

31

Marianne Lahaie arriva à l'heure dite.

Elle marchait d'un pas assuré et avait le regard et le teint plus clairs. Ses cheveux roux brillaient de tous leurs feux. Tout un changement, quand on savait ce qu'elle avait ingurgité en médicaments, sans oublier l'arsenic à petites doses. Quasiment un miracle !

Si l'on croyait aux miracles, évidemment.

Mais le lieutenant ne croyait pas aux miracles. Il estima plutôt que le jeune âge de Marianne et un système immunitaire à toute épreuve avaient probablement joué en sa faveur. Quand ils passèrent dans la salle des enquêteurs, il lui présenta tout le monde.

Léo Nguyen, qui s'apprêtait à prendre son "quart de nuit", s'arrêta au beau milieu de ses préparatifs et la regarda, bouche bée. Était-ce dû à l'aura de fragilité qu'elle dégageait ? Nguyen était sensible à ce genre de nuances et disons-le... grand amateur de femmes.

Difficile de se prononcer. N'empêche que quand ils se serrèrent la main, un courant passa et Marianne devint toute rose. À tout hasard, risquons une explication. Pour elle, du moins.

Nguyen, un eurasien, ressemblait légèrement à un maestro très connu dans le monde de la musique contemporaine. Était-ce là, la "clef" du mystère ? Mauvais jeu de mot...

Faute de mieux, appelons cela des "atomes crochus" des deux côtés.

Mais comme le lieutenant n'avait pas le temps de se pencher sur le cas, il invita la jeune femme à passer dans son bureau, où il lui offrit un café que, cette fois, elle accepta avec empressement. Décidément, il y avait un monde entre la Marianne du début et celle qui était devant lui.

La veille, quand il lui avait parlé au téléphone, Alexandre avait cru percevoir un léger changement. Mais la connaissant peu, il n'en était pas certain.

Il allait lui poser une question, style (comment vous sentez-vous ?) quand Marianne prit les devants : "Lieutenant, je pense avoir compris, fit-elle sur un ton de quelqu'un fermement décidé à se lancer à l'eau, et... vous allez sans doute me dire que j' y ai mis du temps, mais je sais maintenant que Mathias n'est pas l'homme que je croyais."

Marianne eut un petit rire triste : "Depuis que je ne prends plus de médicaments, j'ai... "

"Attendez ! Vous ne prenez plus du tout d'antidépresseurs. Est-ce bien prudent, Marianne ?"

"Peut-être pas, mais je me sens mieux depuis que j'ai cessé de les prendre."

"Est-ce votre mari qui vous a dit de cesser la médication ?"

Alexandre se demandait, s'il n'y avait pas là une nouvelle tactique de Mathias Lahaie. Aurait-il décidé de frapper le coup final ? L'overdose d'arsenic dont avait parlé Vicki Bérard ?... Cette affaire prenait une tournure surréaliste. D'un côté, une virtuose légèrement névrosée et de l'autre, un psychiatre connu et probablement fou à lier.

"Non, Mathias ne le sait pas. J'ai décidé de ne plus en prendre quand j'ai compris à quel point, je me suis laissée bernier. Je ne voulais pas voir ce qui crevait les yeux. C'est de ma faute si..."

Alexandre eut alors un cri du cœur : "Marianne, il a abusé de vous, fit-il véhément. Vous étiez très jeune quand vous l'avez rencontré. Et les circonstances dramatiques de la mort de vos parents, vous ont rendue vulnérable. Il a tout mis en œuvre pour vous démolir. L'hypnose, les médicaments..."

Le lieutenant venait de faire une sérieuse entorse à son devoir de réserve.

Devait-il poursuivre dans la même veine ? Parler de l'arsenic dans les vitamines et des soupçons de meurtres en série qui pesaient sur le mari ? Le faire, l'obligerait à vendre la mèche sur la véritable identité de Jeanne Potvin.

Un dilemme, puisque, avec Santerre et Bérard, il avait été convenu de maintenir le quiproquo, pour l'instant. *Ouais...*

Encore une fois, Marianne Lahaie le prit de court : "Il s'absente de plus en plus souvent. Parfois il ne rentre pas de la nuit. Cela m'a permis de réfléchir, de prendre une distance. J'ai constaté que quand il s'absente je n'entends pas les bruits et les chuchotements. Les fantômes semblent prendre congé. Bizarre ! Ne trouvez- vous pas lieutenant ?"

"Étrange, en effet." Jugeant qu'il s'était suffisamment compromis, Alexandre se garda bien d'émettre tout autre commentaire.

"Et il... hem... ne me touche plus... c'est-à- dire qu'il..." Visiblement, la jeune femme éprouvait de la gêne à parler de son intimité.

"Ça va, Marianne, je comprends, répondit Alexandre, paternel. En fait, c'était un peu le rôle qu'il jouait depuis le début avec Marianne. Le rôle du père qu'elle avait perdu ... En même temps, ce que la jeune femme venait de lui confier l'intriguait.

Quand son mari n'était pas là, plus de bruits suspects. Les bruits n'existaient-ils que dans la tête de Marianne ou... *Sinon, comment procédait-il pour l'effrayer ?*

"Lieutenant, il faut aussi que je vous parle de Jeanne. Je me suis trompée sur son compte. Ce n'est pas elle qui veut ma mort. Je... j' hésite encore à penser que ça puisse être..."

Le lieutenant attendit la suite. *Cette fois, pas de cri du cœur intempestif, S.V.P.*

"Avant que Jeanne arrive, je suis certaine que Mathias mettait quelque chose dans les vitamines. Quoi ? Je ne sais pas exactement, mais ce que je sais, c'est que ça me rendait très malade. Et je... c'est lui qui veut ma mort. Pas Jeanne, lieutenant."

Tel un papillon, Marianne sortait de sa chrysalide. *Prendrait-elle son essor ?* : "Et comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion, Marianne ?"

"Oh ! ce sont des détails mais... importants, je crois, fit la jeune femme. Quand j'ai arrêté complètement les antidépresseurs, Jeanne a parue soulagée et je suis sûre qu'elle n'a toujours rien dit à Mathias."

"D'autres détails ?"

"Un exemple qui peut paraître insignifiant, bien sûr, mais... Voyez-vous, lieutenant, elle sait que j'ai un faible pour la crème glacée molle. On en a jamais à la maison, Mathias n'aime pas ça. Un soir où il était absent, elle est allée en acheter un litre chez Miam-Miam et nous avons vidé le contenant toutes les deux en riant aux éclats. C'était comme si nous étions devenues complices. "

"Sympathique !" Alexandre imaginait assez bien la nouvelle Marianne se gavant de crème glacée molle en riant aux éclats. La petite reprenait le temps perdu. Mais Vicki Bérard ? *Wow !*

"Et puis, elle me demande très souvent de jouer du piano pour elle. Elle prétend que ça lui fait du bien de m'écouter. Moi, je pense qu'elle le fait surtout pour me redonner confiance."

"Vous êtes une grande pianiste, Marianne ! Et personne n'en doute."

"Vous croyez, lieutenant ?"

La question était posée sans coquetterie. Marianne Lahaie n'était encore qu'incertitude. Une seconde touche de renforcement positif s'imposait :

"Vous n'avez jamais cessé de l'être, Marianne. Vous avez pris une pause, c'est tout. Continuez à vous faire confiance et croyez Jeanne quand elle vous dit qu'elle aime vous entendre jouer." De paternel qu'il avait été jusqu'alors, le lieutenant glissait lentement vers le paternalisme et s'en rendit compte.

Mais qu'à cela ne tienne, Marianne souriait.

Était-ce le moment propice pour lui parler du projet de Kim ? *Pourquoi pas ?* " Marianne, que diriez-vous d'accorder une entrevue à la télévision ?"

"Mais... je ne..."

"Mon épouse anime une émission à la télévision d'état. Elle a déjà fait un court reportage sur vous à vos début. Peut-être vous en rappelez-vous, c'était en Mauricie ?"

"Oui... je crois me souvenir... Une grande blonde, très gentille, qui... Ça fait si longtemps... J'ai l'impression que c'était dans une autre vie !"

Venant de quelqu'un d' aussi jeune, la remarque pourrait surprendre. Mais dans le cas de Marianne, à vingt-trois ans, elle était tout à fait justifiée de parler "d'une autre vie".

"Ma femme a retracé le reportage en question, Marianne."

"Vraiment ! Oh ! j'aimerais bien le revoir."

"Et bien justement, Kim se propose de vous appeler pour vous le montrer. Et par la suite, elle aimerait réaliser une entrevue avec vous. Qu'en pensez-vous, Marianne ?"

"Kim, dites-vous, lieutenant ?"

"Oui, Kim Lemelin. Vous savez, pour l'émission..."

"Kim Lemelin, mais oui, c'était bien son nom ! Je regarde régulièrement **Télescope** mais je n'ai jamais fait le lien avec... le... Oh ! ce n'est pas qu'elle a tellement changé, c'est moi qui..."

Et Marianne de se confondre en excuses.

"Vous n'avez pas à vous excuser, Marianne. Vous avez vécu beaucoup de choses atroces depuis cette interview." Alexandre songeait que Marianne mettrait du temps à abandonner ce mélange d'infériorité et de culpabilité si fréquent chez les victimes d'abus répétés. Délicatement mais fermement, il insista : "Accepteriez-vous une seconde entrevue avec Kim Lemelin ?"

"Mais oui, je ne sais pas comment je ferai... Mais oui... d'accord."

"Excellente décision, Marianne. Je le lui ferai savoir." Et quant à prêcher aux autres la "bonne façon d'agir", le lieutenant se dit que lui-même avait un choix à faire. C'est-à-dire, continuer à taire certains détails ou éclairer la jeune femme sur les récents développements dans l'enquête.

Marianne était en droit de savoir .

S'il avait mené l'affaire tout seul, Alexandre Denis aurait déjà pris la décision de lui en révéler une bonne partie. Mais que ça lui plaise ou non, il travaillait avec la SQ et devait en tenir compte.

"Laissez-moi passer un coup de fil et je vous reviens tout de suite, Marianne." Après s'être poliment excusé, il prit son iphone et sortit du bureau.

32

L'inspecteur Louis Santerre de la SQ prit immédiatement l'appel : "Santerre, à l'appareil, "

"Salut Louis, c'est moi. J'ai Marianne Lahaie dans mon bureau et..."

Le lieutenant résuma sa conversation avec la jeune femme : "Je la crois mûre pour qu'on puisse lui révéler une bonne partie de ce que l'on sait. De plus, je pense qu'il est temps qu'on lui apprenne qui est réellement Jeanne."

"Tu as tout fait raison, Alexandre... Incidemment, Vicki vient de m'envoyer un texto que je m'apprêtais à te faire parvenir. Je pense que y trouveras des détails intéressants. Je ne t'en dis pas plus, tu jugeras par toi-même."

"OK, alors ! Et... Louis, n'oublie pas que tu viens manger à la maison, demain soir. "

"Comment pourrais-je oublier ?"

"À demain, donc."

Le lieutenant raccrocha. La conversation avait été brève, mais c'était voulu. Quand Santerre et lui étaient au travail, ils n'étaient pas leur amitié. Vous connaissez l'expression "les murs ont des oreilles ?" Eh bien, dans la police c'était encore plus vrai qu'ailleurs. Et en principe du moins, le boulot était une chose et la vie privée en était une autre.

Dans les minutes qui suivirent, Alexandre Denis recevait le texto sur son cellulaire. Il le parcourut rapidement. Vicki Bérard était du même avis que lui. Pour elle aussi, il était temps de dévoiler à Marianne la véritable identité de "Jeanne" et le rôle qu'elle serait appelée à jouer auprès d'elle. Ensuite la policière mentionnait que Mathias Lahaie était en "perte de contrôle".

Rendez-vous avec des patients annulés, plusieurs nuits passées à l'extérieur. Prétendant qu'il s'était mis à faire de l'exercice, le doc partait avec un sac de gym, écrivait-elle, points d'interrogations à l'appui. Elle terminait son message-texte en mentionnant que : "le suspect l'invitait beaucoup moins souvent à déguster des bonbons à la réglisse."

Un commentaire bref, mais explicite . *Eh ben, dis donc*, Vicki Bérard possède tout de même un certain sens de l'humour, pensa le lieutenant.

.....

Comment allait-il s'y prendre pour parler à Marianne, sans divulguer le genre de relations qu'entretenait Vicki Bérard, alias Jeanne, avec son mari. Sans faire allusion aux goûts particuliers de son père Gilles Chénier. Et comment allait-il, sans la blesser plus qu'elle ne l'était, lui confirmer que celui qu'elle avait épousé voulait sa mort, était un psychopathe et probablement un tueur en série.

Une tâche délicate s'il en fut. Impossible ? Non, mais délicate, oui. Même pour un flic qui était, comme tout bon flic qui se respecte, dressé à en dire toujours moins que plus.

Bien sûr, il lui tairait les activités homosexuelles de son père, Gilles Chénier. Marianne en avait fait un super héros. Et il se sentait incapable de détruire cette image-là.

Et pour les meurtres de ses parents, de même que pour l'incendie de la maison des parents de Lahaie, il s'exprimerait au conditionnel. Les preuves n'avaient jamais été faites et ne le seraient peut-être jamais. Quant aux meurtres d'homosexuels, Alexandre lui laisserait entendre que : de forts soupçons pesaient contre son mari.

Sa stratégie bien établie, il retourna auprès de la jeune femme qui l'attendait sagement dans le bureau. Sans plus attendre, il fit son laïus sur un ton qu'il jugea approprié. C'est-à-dire, neutre.

Marianne ne jeta pas de hauts cris : "Je pense qu' inconsciemment, je m'attendais à quelque chose du genre, lieutenant, fit-elle d'une voix blanche.

"Marianne, n'oubliez pas que vous avez une alliée dans la place, Vicki Bérard, alias Jeanne."

"Ça, lieutenant, c'est une surprise pour moi !" La jeune femme ne demanda pas comment Vicki avait réussi à être engagée comme dame de compagnie.

Et avant qu'elle songe à lui poser la question, le lieutenant se hâta d'ajouter : "Nous sommes tous là pour vous aider, Marianne. Vicki Bérard, Louis Santerre, mes enquêteurs et moi-même."

"Et peut-être aussi Kim, votre femme, lieutenant ? s'enquit Marianne en le regardant avec de grands yeux suppliants, comme si elle craignait que quelqu'un lui fasse défaut au dernier moment.

"Ce n'est pas, peut-être, Marianne. Je vous assure que Kim sera de la partie. Et bientôt, vous pourrez donner des concerts et enregistrer comme le faisiez, fit Alexandre avec un enthousiasme un peu démesuré. Pourquoi? Et bien, il était soulagé de ne pas avoir à raconter n'importe quoi au sujet de Vicki Bérard. Certes, il savait "maquiller" la vérité au besoin, mais ... mentir à Marianne, non.

Ensuite, il parla longuement et d'abondance du cœur. Il était convaincu et convaincant et peu à peu la jeune femme se détendit. Avant de partir, elle lui remit un sac contenant ce qu'il lui avait demandé d'apporter. La brosse à cheveux pour les tests.

"Parfait, approuva-t-il. Nous avons déjà le flacon de vitamines et avec cet échantillon de vos cheveux nous pourrions compléter les tests."

Il lui expliqua alors pour les résidus d'arsenic dans la racine des cheveux.

"C'est monstrueux et j'ai encore peine à y croire ! s'écria Marianne, avec dans les yeux, une lueur d'incompréhension mêlée de colère. La pilule, si l'on peut s'exprimer ainsi, passait mal.

Constater la trahison de l'être que l'on a aimé n'est jamais chose agréable. Mais pour Marianne, c'était pire. Du même coup, elle découvrait que l'homme qu'elle avait aimé, non seulement voulait sa mort, mais était probablement le meurtrier de ses parents .

L'ultime trahison...

"Lieutenant, dit-elle la voix vibrante de ressentiment, les tests prouveront simplement une tentative de meurtre à mon endroit. Comment ferez-vous pour le pincer pour le reste ?"

La question était d'une surprenante lucidité et formulée de telle manière que le lieutenant crût qu'elle s'était documentée sur les méthodes utilisées par la police.

"Il m'arrive de regarder des séries policières à la télé, reconnut la jeune femme, certaine qu'à l'instar des héros télévisuels, le lieutenant et son équipe allaient démasquer le coupable en deux coups de cuillère à pot.

Malheureusement, la réalité était tout autre.

"Pour le pincer Marianne, voici ce que nous faisons..."

Alexandre lui dépeignit ce qu'était une surveillance et blablabla... en glissant rapidement sur les "techniques" utilisées par Sans-Souci et Nguyen et sur certains détails "du plan foireux". Inutile de détruire complètement les illusions de la jeune femme sur les capacités des vrais flics dans la vraie vie .

"Lieutenant, fit Marianne frémissante, dites-moi qu'il va payer pour ce qu'il a fait subir à mes parents."

"Nous l'attraperons, Marianne. Je vous le promets."

Et cette promesse, le lieutenant la tiendrait coûte que coûte.

33

Les jumelles étaient au lit, Nicolas était dans sa chambre (censément pour étudier), Armande s'était retirée dans ses quartiers et le chat et le chien dormaient sur leurs coussins respectifs. Bref, tout paraissait sous contrôle et les deux couples passèrent au salon.

Élise Denis et Louis Santerre s'assirent côte à côte sur le divan, le plus près possible l'un de l'autre. Ces deux-là ne se quittaient pratiquement plus. Leur bonheur faisait plaisir à voir. Ils ne l'avaient pas volé ni l'un ni l'autre et Kim et Alexandre ne pouvaient que s'en réjouir.

"Une larme de cognac dans vos cafés, proposa Kim à la ronde.

"Bonne idée, répondirent les autres à l'unisson.

Pourquoi du cognac un soir de semaine, au beau milieu d'une enquête policière complexe ?

Pour une raison très simple: le divorce d' Élise (la femme délaissée par un mari en goguette après vingt-cinq ans de mariage) venait d'être prononcé. Conséquemment, les amoureux pouvaient s'afficher au grand jour. Et à voir leurs mines épanouies, ils ne s'en priveraient pas.

C'était en quelque sorte un soir de fiançailles et Louis Santerre ne tarda pas à le démontrer.

Après avoir bu quelques gorgées de café-cognac, il sortit un écrin de la poche de son veston. Et avant de passer la bague au doigt de sa dulcinée, il demanda officiellement sa main au lieutenant, son frère. C'était bien là, le style de Louis. Chevaleresque et rococo.

Alexandre se prêta au jeu de bonne grâce. Prenant un air de circonstance, ce fut avec le plus grand sérieux qu'il accorda la précieuse main à son ami et futur beau-frère. Les fiancés s'embrassèrent sous l'oeil attendri du couple Lemelin-Denis.

Cette "cérémonie" dûment accomplie, la conversation roula pendant un moment sur le projet de vie des fiancés. Il fait toujours bon entendre des gens heureux parler de leur félicité, pas vrai ?

Louis annonça qu'il allait résilier son bail et déménager ses pénates dans la grande maison du Plateau où Élise s'était installée avec ses deux ados. Apparemment, les ados ne voyaient aucun problème à ce remariage. Possible qu'à l'usage, ils finiraient par créer des problèmes, mais ce soir-là, Louis Santerre ne pensait pas à d'éventuelles crises d'adolescents.

Et puis ... et puis... et puis...

Heureux et disert, l'inspecteur de la SQ se mit en frais de raconter quelques épisodes cocasses de sa carrière dans la police. Louis pouvait être hilarant quand il s'en donnait la peine.

Dans la foulée, on passa du café-cognac au champagne. Trop de caféine nuirait au sommeil et :
"... le champagne est moins dur pour le foie, déclara Élise.

Où avait-elle pêché ça ? Peu importe. De toute manière, l'idée était excellente.

.....

Le quatuor en vint à parler de l'enquête qui réunissait pour une deuxième fois, Alexandre et Louis. Élise paraissait être au courant de toute l'histoire : "Louis m'a fait une promesse solennelle, fit-elle, il ne me cachera rien de ses enquêtes."

Oups ! Alexandre fronça les sourcils.

"L'une des principales causes de divorce chez les policiers, déclara sentencieusement Louis Santerre, c'est la loi du silence à laquelle nous sommes contraints dans la police. Je trouve que la règle ne s'applique pas aux conjoints, point à la ligne."

Santerre comptait-il parler à Élise de ses méthodes d'interrogatoires et des soi-disant "cours de médiation transcendante". Pendant qu'Alexandre songeait à la personnalité complexe de son futur beau-frère, Kim, elle, le félicitait pour : "... son ouverture aux autres" .

L'allusion aux réticences du lieutenant à parler de ses enquêtes était trop évidente pour être ignorée. Si bien que devant les regards appuyés des trois autres, Alexandre n'eut d'autre choix que de plonger à la suite de son collègue de la SQ. Du bout des lèvres, il résuma sa journée de travail pour terminer en disant qu'il avait rencontré Marianne Lahaie : "... et je lui ai parlé de ton projet d'interview, Kim."

"Quel projet d'interview ? s'enquit Louis Santerre qui n'était pas au courant.

Et Kim d'expliquer toute l'histoire.

Au début, l'inspecteur de la SQ se montra perplexe : "Est-ce bien pertinent ? Je me le demande, fit-il pensif. En fait, l'inspecteur de la SQ réagissait comme tous les flics, même les moins orthodoxes. Il craignait, et ne s'en cacha pas, qu'une initiative privée, si bien intentionnée soit-elle, fasse dérapier l'enquête. Mais, comme Élise trouvait l'idée d'interview excellente, il finit par se ranger du bon côté. C'est-à-dire du côté des deux femmes. *Douces moitiés ?!*"

Son serment d'allégeance dûment ratifié par un autre baiser à sa dulcinée, Louis Santerre fit état d'un nouveau texto que Vicki Bérard lui avait fait parvenir : "Elle veut tenter de pénétrer dans la chambre où, selon elle, Lahaie conserve ses secrets. J'hésite à lui donner le OK."

Les deux femmes échangèrent un regard et Kim monta à l'assaut : "Louis, es-tu en train de nous dire que tu ne fais pas confiance à une femme ?"

"Mais non, j'ai confiance, protesta l'inspecteur de la SQ. Sauf que je trouve que c'est prendre un bien grand risque pour un résultat aléatoire. Si Vicki se fait prendre la main dans le sac, nous ne serons pas plus avancés et je..."

Kim revint à la charge : "Tu m'étonnes, Louis ! Tergiverser ne te ressemble pas."

De volubile qu'il était, Santerre devint muet et parut s'absorber dans ses pensées. Un paradoxe ambulant, ce Louis !

Il y eut un silence puis, Élise vint à la rescousse de son homme : "Si c'est bien ce Mathias Lahaie qui tue des gay, ne devriez-vous pas chercher ce qui le fait agir. Il a peut-être des tendances homosexuelles, longtemps refoulées et qu'il ne peut plus contrôler. Non ?"

Transmission de pensée? Peut-être ... Alexandre en était justement à se dire que, jusque-là, il ne s'était penché que sur la quête d'indices matériels. Et c'était loin de donner d'excellents résultats : "Tu as raison Élise, nous n'avons pas vraiment cherché à tracer un profil psychologique ."

"Alexandre, toi, un ancien profileur, détenteur d'un doctorat en criminologie, tu n'as pas cherché plus loin ?" Comme à l'accoutumée, Kim ne faisait pas de quartier.

Comptez sur vos épouses pour vous appuyer ! Alexandre fit mine de se protéger la tête. Mais comme les meilleures blagues sont les plus courtes, il redevint sérieux : "L'argent est certainement l'un des motifs qui le font agir, mais... "

"Avec toi, il y a toujours un "mais", un "cependant" ou un "quoique" quelque part, l'interrompit sa sœur en riant.

Et fiez-vous sur vos sœurs pour vous faire la leçon ! Alexandre sourit : "J'allais dire que ce type défie la norme. Il est retors et très intelligent. S'il s'en prend aux gay, ce n'est peut-être qu'une affaire de circonstances ou encore... Les motifs peuvent être nombreux. Mais serions-nous plus avancés si nous apprenions qu'il a des tendances homosexuelles, je n'en suis pas certain."

Il venait de dire une énormité. *Oui*, c'était important de savoir. Et la lueur d'incompréhension qu'il lisait dans les yeux des deux femmes en témoignait. Il se sentit tout bête.

Louis Santerre, lui, continuait à se taire. Le profilage n'était pas son fort. Ses forces étaient ailleurs. Principalement, dans les aveux "à l'arrachée et à l'asiatique", pensa Alexandre qui se fit quand même discret à ce sujet-là. Louis Santerre le remercia du regard. Le lieutenant en conclut qu'il n'avait rien dit de ses méthodes à sa soeur.

"Alexandre, fit Élise, peut-être que tes coéquipiers, ceux qui circulent dans le quartier gay auraient des suggestions pour..."

"Ils en ont déjà plein les bras. Je ne vois pas quand et comment ils auraient le temps d'étudier la psyché de Mathias Lahaie, lui rétorqua le lieutenant, quelque peu sur la défensive.

Allait-on assister à une prise de bec entre frère et sœur ? Et bien non. Le temps des disputes était révolu depuis des lustres : "Mais, reprit calmement Alexandre, si Sans-Souci et Nguyen sont occupés ailleurs, le reste de l'équipe et moi-même pouvons creuser un peu plus. Et nous le ferons. Satisfaite, ma chère soeur ?"

En guise de réponse, la chère sœur lui tira la langue, comme elle le faisait quand ils étaient jeunes. Quand le gamin en culottes courtes qu'était alors Alexandre, venait déranger sa grande soeur qui parlait avec ses copines au téléphone.

Tout le monde rit de bon cœur.

Alexandre proposa un nouveau toast à la santé des fiancés. On trinqua.

Louis Santerre sortit de son mutisme passager et revint à la charge auprès de son collègue du SPVM et néanmoins ami : "Incidemment, Alexandre, tes deux gars, où en sont-ils rendus dans leurs démarches ?"

"Pas très avancés, je le crains, reconnut le lieutenant.

Peut-être était-ce l'effet du champagne, toujours est-il que Kim décida de parler franc : "Voyons les choses en face, messieurs. Votre plan ne fonctionne pas très bien et le temps presse... " Elle s'arrêta l'espace de quelques secondes, histoire vérifier si les "messieurs" la suivaient. Ils la suivaient.

"Bon alors, reprit-elle, Marianne sait maintenant à quoi s'en tenir et elle est sur ses gardes. Vicki Bérard veille au grain et elle est armée. Donc, ce sont deux femmes fort capables de prendre les choses en mains, n'est-ce pas ?" Autre pause.

Les deux hommes attendaient la suite avec une certaine appréhension, disons-le.

"Si bien, continua Kim, que je te suggère mon cher Louis, de cesser de faire le macho. Donne le feu vert à Vicki Bérard. Il me semble que c'est simple, non ?"

"Touché, madame la féministe, reconnut Santerre en s'inclinant galamment.

"Louis mon chéri, tu peux m'inscrire sur ta liste de féministes, le gronda tendrement Élise.

"Bon, si vous vous mettez à deux ! fit Santerre mimant une gêne qu'il n'éprouvait pas.

N'empêche qu'il prit son iphone et tapa un message-texte à Vicki Bérard l'autorisant à procéder à la fouille de la chambre secrète.

"Là, c'est fait. Heures mesdames ? plaisanta-t-il. Prenant ensuite un air de martyr, il se tourna vers Alexandre : "Qu'est-ce qu'on peut faire contre ces deux-là ?"

Connaissant bien les caractères de sa femme et de sa sœur, le lieutenant se garda bien de réagir. Pas question de se mettre les pieds dans les plats en prenant parti.

D'ailleurs il n'eut pas à le faire.

Kim reprit la parole : "Et de mon côté, dès demain, j'entreprends les démarches auprès de Marianne pour l'interview."

"Un dernier verre pour la route, offrit aimablement Alexandre.

"In vino veritas, conclut Louis Santerre avec un clin d'oeil.

34

Vingt-deux heures trente, clinique du docteur Mathias Lahaie.

Cette fois, Vicki Bérard était déterminée à découvrir ce qui se cachait dans la chambre au bout du couloir. Celle dont elle n'avait toujours pas trouvé la clef. Le doc était sorti tôt dans la soirée et si elle se fiait à ses récentes habitudes, elle calculait qu'il ne rentrerait probablement pas de la nuit.

Plus tôt dans la soirée, elle avait eu une excellente conversation avec Marianne. Celle-ci venait de rencontrer le lieutenant Denis, lequel l'avait mise au parfum de ce qui se tramait chez-elle :

"Je sais qui est Jeanne maintenant, et s'il n'y a plus d'arsenic dans les vitamines, c'est grâce à toi et à ta vigilance, Vicki. Merci, merci beaucoup, avait dit Marianne les yeux pleins d'eau. Et d'ajouter qu'elle avait cru que c'était elle qui voulait la tuer : "Je suis désolée d'avoir pensé une telle chose, Vicki." Peu habituée à autant de candeur et de spontanéité, l'agente de la SQ n'avait su que répondre.

... *quand* Mathias Lahaie lui avait dévoilé son projet de tuer Marianne, elle avait été épouvantée. Sa mission venait de prendre un tout autre aspect. Que faire ? La seule alternative était de jouer le jeu. Un jeu très dangereux.

... *elle* avait frémi quand, une fois introduite dans l'intimité du couple, elle avait constaté l'état lamentable auquel le doc avait réduit son épouse. C'était d'une cruauté sans bornes. Et pour la première fois, elle avait vraiment compris ce qui faisait la grandeur de son métier de policière. Servir et protéger.

... *dans la foulée*, elle avait peu à peu oublié la distance professionnelle qu'elle aurait dû maintenir. Et elle s'était prise d'amitié pour cette jeune femme malheureuse et pourtant si douée. À plusieurs reprises, elle avait failli lui dévoiler son identité. La prévenir des visées de son mari.

... *mais* ne sachant pas comment Marianne réagirait, elle n'avait rien dit. D'autant qu'une telle démarche aurait pu mettre la jeune femme encore plus en danger qu'elle ne l'était déjà. Et c'était la dernière chose qu'elle souhaitait pour celle qu'elle considérait comme sa protégée.

... *et maintenant* que les choses étaient un peu plus claires entre elles, avec Marianne, elles allaient faire front commun contre l'ennemi. *Mathias Lahaie, ce croqueur de bonbons à la réglisse machiavélique et prétentieux ...*

Vicki Bérard le haïssait.

Une chose était restée non dite avec Marianne. Le côté "moins glorieux" de sa mission d'agente infiltrée. Vicki en rendait mentalement grâce au lieutenant Denis. Il avait su se montrer discret à ce sujet-là. Marianne n'aurait pas compris les séances de jambes en l'air sur le divan du psy et ce n'était pas nécessaire qu'elle l'apprenne. *La pauvre en avait assez bavé comme ça.*

Quand elle lui avait fait part de son projet d'aller explorer la chambre secrète, Marianne s'était étonnée : comment savait-elle pour la chambre ? Vicki lui avait alors dit qu'elle faisait à l'occasion de la tenue de livres à la clinique du doc. Un mensonge "très peu pieux" mais nécessaire.

Marianne avait voulu participer à l'aventure. La policière l'en avait dissuadée. Lui avait expliqué, qu'advenant une arrivée inopinée de son mari, il était préférable qu'il la trouve sur place à l'attendre : "Il ne faut rien changer à ta routine. Installe-toi confortablement avec un roman. Fais comme si de rien n'était, parce que ton mari est tout, sauf un imbécile."

Marianne n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Elle savait maintenant qui était Mathias Lahaie : "Ne t'inquiète pas, Vicki. Je suis capable de jouer mon rôle."

"Et puis, tu pourras faire le guet. S'il arrive, envoie-moi un texto, d'accord ?"

"D'accord Vicki, et... bonne chance !"

.....

De la chance, elles en auraient besoin toutes les deux, songeait la policière en s'attaquant à la porte blindée avec ce qu'elle appelait "son kit de cambrioleuse".

Dans un sac de gym, elle avait les outils qu'elle s'était procurés la veille dans un magasin spécialisé. Avec ce fourbi, elle comptait désamorcer l'alarme, démonter la serrure et ouvrir la porte sans avoir besoin d'une torche à acétylène. Ce qui, bien entendu, n'aurait pas été souhaitable. Elle avait également pris son Glock et était prête à le dégainer à la moindre alerte.

Vicki Bérard se mit au travail et au bout d'une demi-heure environ, elle pénétrait dans *l'antre de la Bête*. À l'intérieur : des murs blancs, un plancher de bois bien ciré, quelques carpettes, un fauteuil inclinable en cuir souple. Dans un coin : un ordinateur dernier cri, un système de son sophistiqué, des écouteurs qui devaient coûter l'équivalent d'un mois de son salaire de flic.

Sur un guéridon : un coffret de sécurité avec la clef dans la serrure. *Ironique...* Mathias Lahaie était tellement certain que son antre était impénétrable qu'il ne se donnait pas la peine de fermer le coffret à clef. Vicki Bérard l'ouvrit. Sur le dessus, elle compta une somme de 940.00\$ en coupures de vingt dollars. De l'argent de poche, pour les imprévus ? *Probablement...*

Sous les liasses de billets, une photo jaunie. Un homme et une femme tenant un très jeune enfant par la main. *Lui avec ses parents, sans doute*. Et puis, une coupure de journal avec la photo de leur maison incendiée. Rien d'autre. Vicki Bérard se dit que le doc devait garder le reste dans un coffret de sûreté à la banque : polices d'assurances, copies de testaments et autres... *Sûrement*.

Au fond de la pièce, un bar bien garni et une penderie dont elle ouvrit la porte. Par terre, un aspirateur, un balai, un plumeau pour épousseter, des produits de nettoyage. Sur la tablette du haut, une variété de perruques, des gants chirurgicaux, des lanières de cuir et une boîte contenant des verres de contacts de couleurs variées. Ces derniers items indiquant que le doc Lahaie avait là, tout ce qu'il fallait pour se déguiser. *Hum ...*

Et puis des fioles marquées **Poison**. Vicki Bérard devina facilement ce qu'elles contenaient. De l'arsenic en quantité suffisante pour tuer une armée.

Elle prit le tout en photo avec son iPhone.

Ensuite, elle alla ouvrir l'ordinateur et n'eut pas à chercher très longtemps pour trouver le mot de passe : "**Réglisse**". *Tellement prévisible...* Aucun dossier n'était encrypté. Ignorance ou je-m'en-foutisme et/ou les deux ? *Probablement les deux...* Plusieurs documents retinrent son attention. Après en avoir pris rapidement connaissance, Vicki les téléchargea sur son cell.

Elle venait tout juste de terminer quand celui-ci vibra. Marianne lui envoyait un message-texte. Le suspect venait de rentrer à l'improviste et se dirigeait vers la clinique.

Heureusement, avant de commencer ses recherches, Vicki avait pris le temps de remettre la serrure en place et de réactiver le système d'alarme. Si bien que de l'extérieur, il n'y avait aucun signe d'intrusion. Le cœur battant la chamade, elle entendit la porte de la clinique qui s'ouvrait.

Des pas...

S'il venait vers la chambre, elle se réfugierait dans le placard à balai. Et au cas où ça se gêterait sérieusement, Vicki Bérard dégagerait le cran de sûreté de son Glock. Une solution de dernier recours, évidemment. Non pas qu'elle n'ait pas envie d'en finir avec Mathias Lahaie, mais elle savait que le cas échéant, elle y perdrait au change.

On ne la remercierait pas d'avoir débarrassé le monde d'un être malfaisant. *Non. Bien sûr que non.* Soit, elle serait suspendue pour faute professionnelle ou encore, elle perdrait son badge et, dans le pire du pire des cas, on l'accuserait de meurtre involontaire.

Silencieuse et immobile, Vicki Bérard attendait.

Les pas se rapprochaient. Ils s'arrêtèrent de l'autre côté de la porte. Allait-il entrer ? Au bout d'un moment, Lahaie parut se raviser et repartit vers son bureau. Il n'y resta que quelques minutes.

Tout juste le temps de croquer quelques bonbons à la réglisse, pensa cyniquement la policière.

Elle entendit la porte de la clinique se refermer. Mais prudente, elle attendit longtemps avant de sortir de sa retraite. Ensuite, avant de quitter la clinique, Vicki Bérard alla jeter un coup d'oeil dans le cabinet du doc. Y aurait-il déposé un objet ou... ? *Et ben, non...*

Tout était bien rangé comme à l'habitude. Bistouri, scalpel, stéthoscope, thermomètres, seringues, gants de chirurgien etc... Et ses diplômes étaient toujours au mur dans leurs cadres argentés. Bien en vue. *Et oui*, en plus du reste, Mathias Lahaie était vaniteux. Il aimait bien que ses patients voient à quel type brillant ils confiaient leurs misères.

Sur le bureau du doc, Vicki aperçut quelques emballages vides. Elle ricana. Comme elle l'avait supposé, le type si brillant, diplômé de l'Université de Montréal et de la Sorbonne, était simplement venu croquer sa ration quotidienne de bonbons à la réglisse.

Après avoir vérifié que tout était en ordre, Vicki Bérard quitta la clinique et retourna à la résidence. Dans le salon, elle vit le livre que Marianne avait posé sur un guéridon. Elle le feuilleta. Marianne y avait glissé un message à son intention : "***Tout va bien Vicki, ne t'inquiètes pas.***"

Ses souliers à la main, Vicki Bérard monta à l'étage des chambres. Quand elle passa près de la chambre des maîtres, elle colla son œil à la serrure. Un voyeurisme de bon aloi, se dit-elle. Elle voulait simplement s'assurer que Marianne n'avait pas été molestée ou pis encore, égorgée.

Sur le grand lit, la jeune femme dormait paisiblement, le plus loin possible du corps de son mari qui ronflait. Soulagée de savoir sa protégée indemne, Vicki regagna sa chambre et en fit le tour. Rien n'avait été déplacé. Mathias Lahaie n'y venait jamais, mais il valait mieux être trop prudente que pas assez. Avec ce type, il ne fallait jamais baisser la garde.

Avant de se mettre au lit, Vicki Bérard envoya ce qu'elle avait photographié et téléchargé à Louis Santerre, en y joignant un message-texte...

35

Sans doute grâce à ses relations au laboratoire de la police scientifique, le lieutenant obtint rapidement les résultats des tests sur les vitamines et la racine des cheveux de Marianne.

Positifs pour l'arsenic.

Résultats qu'il s'empressa de communiquer à Louis Santerre et à Marianne Lahaie.

Santerre ne fut pas surpris, bien entendu. Mais il fit valoir, fort justement d'ailleurs, que la présence d'arsenic ne constituait pas une preuve hors de tout doute : "Le poison aurait très bien pu être introduit lors de la fabrication du produit, dit-il en rappelant un cas analogue : "Souviens-toi, Alexandre, des Tylénol empoisonnées. À l'époque il y avait eu deux morts, je crois."

Le lieutenant s'en souvenait : "Quand même, c'est pour nous un pas en avant, plaïda-t-il.

Et il avait raison, c'en était un.

Marianne, elle, apprit la nouvelle calmement. Sa réaction aussi constituait un pas en avant, songea Alexandre. Puis, il donna un coup de fil au commandant Brière, lequel en profita pour lui rappeler, très peu subtilement, son aventure d'antan avec la directrice du laboratoire :

"Ah ! oui, j'oubliais tes contacts privilégiés au labo, ricana-t-il. On dirait que Lucie Gignac en pince encore pour toi. Sacré Don Juan, va !" C'était tellement gros et maladroit, que le lieutenant ne se donna même pas la peine de répliquer. Si la remarque avait été faite par un ami, peut-être aurait-il souri pour la forme. Mais Brière n'était pas un intime et ne le serait jamais.

Tout cela pour dire, qu'avec les résultats, on avait désormais un peu plus de corde pour pendre Mathias Lahaie... Mais pas assez pour lui imputer ce qu'on découvrirait la nuit suivante.

.....

Le lieutenant dormait auprès de sa douce moitié quand... son téléphone portable sonna.

C'était Sans-Souci qui appelait pour lui apprendre qu' un meurtre avait été commis dans le quartier gay. Le sergent-déetective était sur place en compagnie de Nguyen : "Le cadavre gît près d'une benne à ordures, expliqua-t-il, en lui indiquant le chemin à suivre.

"J'arrive, soupira le lieutenant.

Pendant qu'il enfilait son pantalon en essayant de faire le moins de bruit possible, Kim, qu'un rien réveillait, lui demanda s'il voulait un café avant de partir.

"En vitesse, oui, s'il-te-plaît."

Kim regarda l'heure. Deux heures vingt...

Il y avait belle lurette qu'elle ne s'étonnait plus de voir partir son mari en catastrophe, la nuit. Cela ne signifiait pas qu'elle trouvait la chose amusante pour autant. Néanmoins, elle se leva et sans faire de commentaire, alla mettre la cafetière en marche.

En avalant son café, Alexandre lui résuma brièvement la situation. Kim l'écoutait tout en l'examinant. *Une force de la nature !* Mais pendant combien d'années encore pourrait-il soutenir ce rythme sans en payer le prix ? Quand elle l'embrassa avant qu'il parte, elle l'étreignit très fort : "Fais attention à toi, mon amour, murmura-t-elle, le cœur serré.

"Comme toujours, ma chérie... Je t'aime !"

"Moi aussi, je t'aime, Alexandre. Moi aussi..."

Le dernier "moi aussi", il ne l'entendit pas. Il avait déjà passé la porte.

36

C'était une nuit sans lune et un épais brouillard couvrait la ville.

Dans la ruelle, seule la scène de crime était éclairée. Sous les spots puissants de la police, un corps gisait. Celui d'un jeune homme, Sean Dupré. Une carte d'identité trouvée dans son portefeuille avait permis de l'identifier.

Sean Dupré, vingt- deux ans, avait été sauvagement battu puis étranglé avec une lanière de cuir. La force utilisée était telle, que le lacet avait pénétré profondément dans la peau du cou.

La mort étant récente, le sang était encore tiède.

"Pour le reste, il faudra attendre le résultat de l'autopsie, dit froidement le médecin-légiste. Un nouveau qu'Alexandre Denis connaissait peu et ne trouvait pas sympathique. Leurs rapports tendus lui faisaient regretter le temps où son ami Réjean Bourque était le pathologiste de service, la nuit.

Réjean, devenu le grand patron du laboratoire de médecine légale, ne venait plus sur le terrain. Ni le jour, ni la nuit. *Oui*, le lieutenant s'ennuyait de Bourque, de son ton grognon, de ses blagues de mauvais goût. Il y avait quelque chose de réconfortant dans leur complicité.

Ça aidait à supporter l'insupportable.

De l'autre côté du périmètre de sécurité, quelques noctambules alertés par le bruit, essayaient de voir ce qui se passait. Pour l'instant du moins, il n'y avait aucun reporter sur place. Mais ça n'allait pas tarder. Si bien qu'Alexandre ne fut pas fâché quand le corps fut mis dans le fourgon : direction, la morgue. Quand il pouvait éviter de parler aux journalistes, il préférait. Ça n'était pas toujours possible, bien entendu. Mais là, tout de suite, il s'en passait très bien...

.....

Dans le branle-bas des procédures, le lieutenant n'avait pas encore eu le temps de s'entretenir avec ses collègues, Nguyen et Sans-Souci. Et ça s'imposait. S'approchant d'eux, il leur demanda s'il y avait près de là : "... un endroit où nous pourrions prendre un café et discuter ?"

"Au coin de la rue, il y a un petit resto encore ouvert, répondit Nguyen.

"Allons-y, fit Alexandre, non sans avoir auparavant donné des instructions précises aux techniciens de l'Identification judiciaire qui restaient sur place. Ensuite, il emboîta le pas à ses deux collègues. Le petit resto en question était un *diner* vieillot mais bien tenu.

Au comptoir, quelques insomniaques sirotaient du café. Les trois hommes choisirent de s'installer sur une des banquettes qui longeait la devanture. Pour ce qu'ils avaient à se raconter, ils n'avaient pas besoin d'oreilles indiscretes.

Ce fut la patronne, une femme dans la cinquantaine, qui vint prendre la commande :

"La cuisine est fermée, dit-elle, mais si vous avez un p'tit creux j'ai des beignes-maison encore tièdes et ils sont très bons." En dépit de l'heure, Bélinda Leroux (c'était son nom) était cordiale, souriante. Une vraie bénédiction pour les flics après ce qu'ils venaient de voir.

Quelques minutes plus tard, elle revenait avec un pot de café fumant et une platée de beignes abondamment saupoudrés de sucre. Les flics la remercièrent et elle se retira discrètement.

De toute évidence, Bélinda Leroux savait à qui elle avait affaire. Et ce, en dépit des "déguisements" de Nguyen et Sans-Souci. Si le lieutenant avait encore des illusions sur les capacités de ses collègues à se fondre dans le décor, il venait de les perdre.

Et quand Sans-Souci lui dit nerveusement : "On est venus ici une couple de fois, c'est pour ça qu'elle nous reconnaît".

Alexandre Denis préféra ne pas commenter. Il se limita à leur demander leur version des faits.

Léo Nguyen, qui paraissait moins fébrile que son collègue, raconta : "C'est nous qui l'avons trouvé, lieutenant... Nous sortions d'un bar, situé à deux coins de rue d'ici, quand nous avons entendu des cris et..." Les deux flics avaient couru dans la direction générale d'où les cris partaient : "... quand nous sommes arrivés sur place, tout était fini."

Nguyen s'était exprimé sans fla-fla, mais il était clair qu'il s'en voulait terriblement d'être arrivé trop tard. Le même regret se lisait sur le visage chiffonné de Sans-Souci. Cependant, aucun des deux détectives n'invoqua le brouillard en guise d'excuse. Et pourtant ils auraient pu. Alexandre Denis apprécia leur réserve.

"Avant de vous appeler lieutenant, dit Sans-Souci, on a fait le 911 et demandé des renforts."

"Vous avez fait ce qu'il fallait, les gars, les rassura le lieutenant, tout en sachant fort bien, pour l'avoir vécu lui-même, qu'ils n'étaient pas près d'oublier cette nuit-là.

Ensuite, il leur posa des questions en rafale.

Avaient-ils vu quelqu'un s'enfuir ?

Non.

Dans les bars qu'ils avaient visités cette nuit-là, les gens avaient-ils ou elles, remarqué quelque chose d'insolite ?

Rien du tout.

Idem pour les autres questions.

Zilt, nada, rien de rien.

Pas le moindre indice de la présence de Mathias Lahaie dans le secteur. Pour en savoir davantage, il faudrait attendre le rapport des techniciens en scènes de crimes et celui du pathologiste. Si tant est qu'il y ait quelque chose à apprendre.

Mais c'était un gros "si".

Ils avaient bu tout le café et dévoré les beignes qui étaient en effet très bons. Et tout ce qu'ils avaient à se raconter avait été dit. Il était temps (si possible) d'aller dormir un peu.

En sortant son portefeuille pour payer, le lieutenant, plus par réflexe que par conviction, montra la photo de Mathias Lahaie à Bélinda Leroux : "Mmmm..., fit celle-ci, je pense que c'est lui que j'ai vu. Plus vieux, les cheveux différents mais... oui... c'est bien lui. "

"Madame Leroux, quand l'avez-vous vu ?"

"Vous pouvez m'appeler Bélinda, fit aimablement la restauratrice.

"D'accord, Bélinda, rétorqua Alexandre en souriant. Il ne s'était pas encore présenté officiellement. Avant, il voulait s'assurer de la qualité du témoignage. Souvent les gens prétendaient avoir vu quelqu'un ou quelque chose simplement pour se rendre intéressants. Cela ne semblait pas être le cas de Bélinda Leroux. Mais pour en être certain, le seul moyen était de la faire parler : "Dites-moi, Bélinda, où et quand pensez-vous l'avoir aperçu ?"

"C'était la nuit dernière, à peu près à cette heure-ci. Je venais de fermer et je me dirigeais vers mon auto. Il est passé tout près de moi."

Le lieutenant vit qu'ils étaient maintenant seuls dans le resto. Bélinda devait être sur le point de fermer boutique. Il en conclut qu'elle n'avait certainement aucune envie de perdre son temps à raconter des bobards : "Y avait-il quelqu'un avec lui ?"

"Non, personne ne l'accompagnait."

"Avez-vous noté autre chose, Bélinda ?"

"Mmmm... je ne sais pas... peut-être... il avait l'air pressé ou..."

"Pressé ?"

"Non. Pas pressé mais... nerveux, je crois. Oui c'est ça, nerveux ! Même que je me suis hâtée vers ma voiture. À ces heures-là, on ne sait jamais à qui on peut avoir affaire, vous comprenez."

"Bien sûr, Bélinda, je comprends, fit Alexandre en produisant enfin son badge : "Lieutenant Alexandre Denis, et voici mes collègues, les sergents-détectives Dave Sans-Souci et Léo Nguyen." Les présentations dûment faites, il lui proposa de la raccompagner à sa voiture.

"Merci, lieutenant, c'est gentil à vous, fit la restauratrice. Puis, se tournant vers Sans-Souci et Nguyen, elle leur dit avec un sourire dans la voix : "Vous savez messieurs, j'avais deviné que vous étiez de la police."

Certes, Nguyen et Sans-Souci ne gagneraient jamais de prix d'interprétation. Ils étaient pourris et ils l'avaient compris. Mais se l'entendre dire avec une pointe d'ironie ne flattait pas leur ego, lequel aurait certainement eu besoin d'une petite poussée vers le haut.

Bons joueurs malgré tout, les deux sergents- détectives serrèrent la main de Bélinda Leroux... et la reconduisirent à sa voiture en compagnie du lieutenant.

37

"Des incapables ! Des maudits pas bons, tabarnak !"

Ce fut avec cet élégant commentaire que le commandant Brière accueillit le lieutenant venu lui faire rapport, le surlendemain de la nuit fatidique.

Doit-on le spécifier, Alexandre Denis ne fut pas étonné. Primo, il connaissait assez bien merci le "style Brière". Secundo, malgré tous les efforts pour taire la nouvelle du meurtre, elle s'était répandue comme une traînée de poudre.

En effet, il y avait toujours un reporter, plus malin ou mieux renseigné que ses condisciples, pour flairer le scoop. D'autant que cette fois, le scoop était des plus alléchants pour des journalistes en quête de détails croustillants.

Sean Dupré était le fils d'un conseiller municipal et ami personnel du maire. De plus, le jeune homme avait été ce qu'on appelle, une escorte pour hommes. Si bien que le spin médiatique était reparti comme en quarante...

... et le commandant Brière, aussi.

Tout en gesticulant, celui-ci continuait à hurler des imprécations contre tout un chacun. Surtout contre Nguyen et Sans-Souci. C'était tout juste s'il ne les accusait pas d'avoir tué Sean Dupré.

C'en était trop.

Le lieutenant n'allait pas laisser son chef se répandre impunément en invectives contre ses deux collègues : "Ça fait combien d'années que vous ne faites plus de terrain, commandant ? demanda-t-il sèchement.

"Ça n'a rien à voir. Te rends-tu compte dans quel pétrin, tes deux enfoirés m'ont mis ? Ils se sont laissés passer un meurtre sous le nez. Et qui doit se fendre en explications devant les tabaslak de maudits journalistes, hein ! Es-tu capable de me le dire ?"

Brière adorait le feu des projecteurs mais, seulement quand ça le mettait en valeur. Or dans le cas présent, malheureusement, il ne pouvait pas se pavaner. Et ça le foutait en rogne .

"Je ne nie pas vos difficultés, commandant. Mais de votre côté, peut-être pourriez-vous comprendre que Sans-Souci et Nguyen ont fait de leur mieux dans les circonstances, rétorqua le lieutenant, faisant un effort pour rester poli.

"Fait de leur mieux, tu dis ? Ben voyons, donc. Les maudits épais ont les deux pieds dans la même bottine !"

"Hem... commandant, et si on en revenait au motif de ma présence ici..."

"Et... quel est, s'il-te-plaît, le maudit motif ?"

Quand Brière était en rogne et même quand il ne l'était pas, il faisait souvent preuve d'une mauvaise foi à hurler. Même s'il en mourait d'envie, le lieutenant ne hurla pas :

"Bien sûr, commença-t-il, nous n'avons pas encore les résultats de l'autopsie non plus que le rapport des techniciens en scène de crimes, mais..."

Brière le coupa sans ménagement : "Et la SQ, qu'est-ce qu'ils fichent, ces hosties-là ?"

Le lieutenant soupira. Plus ça changeait, plus c'était pareil avec Brière. Pour l'instant, la seule arme valable était la patience : "Vicki Bérard a réussi à s'introduire de nuit, dans la clinique du doc, fit-il d'un ton modéré. Elle a pris des photos, téléchargé des données et Louis Santerre les analyse présentement. J'attends de ses nouvelles."

La patience du lieutenant paya un peu.

"Du côté de Marianne, comment ça va ? s'enquit Brière, un tantinet désamorcé.

"Pas trop mal, semble-t-il. Le doc croit toujours que Marianne continue à en prendre ses médicaments."

"Et comment a-t-elle pris la nouvelle pour l'arsenic ? " Cette fois, Brière ne fit aucune allusion à la rapidité avec laquelle Alexandre avait eu les résultats des tests de labo. Peut-être s'était-il aperçu que ça ne donnait rien de toute manière.

"Elle a pris ça comme elle devait le prendre. À savoir que cela confirme les visées de Mathias Lahaie à son endroit. Ce qui, évidemment, n'est pas agréable à entendre. Mais Marianne est étonnante. Résiliente, et courageuse."

" Moui... Incidemment, ma fille Léa vient de prendre un appartement. Elle m'a dit qu'elle comptait proposer à Marianne de le partager avec elle. Ce serait bien si elle acceptait, non ?" Visiblement, le commandant Brière s'inquiétait pour Marianne Lahaie.

Le lieutenant songea, qu'après tout, le boss n'était peut-être pas complètement irrécupérable : "Ce serait une excellente solution, commandant, fit-il. Mais il semble que, pour l'instant, Marianne n'ait pas l'intention de quitter sa demeure."

"Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle cherche ?"

"J'ai le sentiment qu'elle veut aller jusqu'au bout de cette affaire. De plus, elle se sent en sécurité avec Vicki Bérard et franchement, je crois qu'elle a raison de l'être."

"Mouais... c'est quand même un jeu dangereux !"

"Je vous l'accorde, commandant. Mais c'est son choix. On ne peut pas la forcer à partir de chez-elle si elle n'en a pas envie."

"Raison de plus pour mettre le grappin sur Lahaie le plus vite possible... Et justement, je ne veux plus voir tes deux bozos dans le quartier gay. C' est clair ?" Le ton de Brière était redevenu cinglant. La trêve était terminée et c'était à nouveau, le combat de coqs.

"Non, commandant, ce n'est pas clair du tout, déclara froidement le lieutenant.

Brière vociféra : "Trouve quelqu'un d'autre pour faire la job. Là, c'est plus clair ?"

"Dans mon équipe, je ne vois personne d'autre qui puisse faire le travail, commandant."

"Ben dans ce cas-là, que la SQ se débrouille !"

"Parlez-vous sérieusement, commandant ?"

Devant le calme imperturbable de son subordonné, Brière parut se rendre compte qu'il dépassait la mesure : "Bon OK, on continue comme ça pour un bout de temps. Mais, bon Dieu, fais leur prendre des cours de théâtre ou bien des vitamines... En tout cas, je veux des meilleurs résultats que ça."

Chez Brière, une reddition s'accompagnait toujours d'une menace plus ou moins voilée. Le lieutenant chercha une réponse sarcastique à lui servir. Mais, lui aussi était à court de munitions : "On va faire ce qu'on peut, commandant, fit-il sobrement.

Des meilleurs résultats, il était loin d'être certain d'en avoir sous peu. Quant aux cours de théâtre et aux vitamines, ce n'était pas sérieux... Il souhaitait simplement que la "semaine de ressourcement" de Brière porte un tout petit peu fruit. Pas beaucoup mais juste un peu.

Le bon management, une affaire de tact... ouais !

38

La semaine de ressourcement du commandant, aurait-elle porté fruit ? Probable... Parce que, les jours suivants, des renforts arrivèrent et le lieutenant put assigner des agents à la surveillance de la demeure des Lahaie.

Ce qui ne changeait rien pour Sans-Souci et Nguyen qui continuaient à sillonner le quartier gay. En fait, ils y étaient pratiquement douze heures sur vingt-quatre. Et pendant ce temps, pour le reste de l'équipe d'enquêtes, c'était la routine. Appels à témoins, visite de l'appartement de Sean Dupré, rencontres avec les parents et les voisins et ainsi de suite.

Que savait-on au sujet du jeune homme, maintenant ?

Et bien, Sean Dupré avait monté son petit business tout seul. Il était, comme qui dirait, un travailleur autonome et recrutait sa clientèle sur des sites spécialisés. Et comme de son vivant, Sean Dupré était un véritable Adonis, autant dire qu'il ne chôma pas.

C'était de cela et de bien d'autres choses dont l'équipe discutait, ce matin-là, dans la salle de conférences. Inutile de dire que le meeting de onze heures promettait d'être long.

Le dossier "Sean Dupré" relevant principalement des sergents-détectives Marie Garneau et Lambert, ce fut ce dernier qui ouvrit le bal : "Son appartement est du dernier chic, il devait se faire pas mal d'argent. Il n'avait pas de coloc et ne semblait pas avoir d'ami de cœur non plus."

Marie Garneau, elle, s'était d'abord concentrée sur l'analyse du contenu de l'ordinateur : "Je n'ai rien vu indiquant qu'il ait eu un amant en titre, dit-elle. En revanche, ses courriels en disait long sur ses clients. Il voyait régulièrement une bonne quinzaine d'hommes et..."

"Wow ! s'exclama Régimbald, guoguenard.

Visiblement, le sergent-détective s'apprêtait à lancer une autre de ses farces à double sens. Marie Garneau ne lui en donna pas la chance : " ... grâce à leurs adresses Internet, continua-t-elle, nous avons réussi à les repérer sans trop de difficulté. Pas vrai, Lambert ?"

"Oui et inutile de dire qu'ils n'étaient pas spécialement heureux de nous voir arriver."

"En effet, renchérit sa collègue. Tous étaient des hommes en vue. Mariés, riches et désireux de ne pas faire de vagues avec leurs activités extra-conjugales."

"Leurs alibis ? s'enquit le lieutenant.

"Trois étaient en voyage d'affaires, alibis confirmés. Pour ceux qui étaient chez-eux, la confirmation venait de leurs épouses. Ce qui est toujours sujet à caution, évidemment. Mais c'est peut-être une question de feeling, nous les avons crues, commenta Marie.

Le jugement des deux enquêteurs étant pratiquement infaillible, le lieutenant n'avait aucune raison de douter de leurs capacités à évaluer les gens : "Ce que j'en comprends, c'est que personne, parmi ces hommes-là, ne ressemble à Mathias Lahaie, fit-il avec un brin d'humour.

Était-ce bien indiqué ? Probablement pas, mais c'était dit.

"Malheureusement non, lieutenant."

"S'il avait des clients réguliers, que faisait-il à une heure du matin dans le quartier gay, la nuit du meurtre ?"

"Bonne question, lieutenant, fit Lambert. Mais la réponse on ne l'a pas. À mon avis, il devait fréquenter les bars du quartier, peut-être pour lever des nouveau clients ou simplement pour se distraire."

"Ou encore pour trouver l'âme sœur. Tout le monde cherche l'amour avec grand A, murmura rêveusement Judith Chomsky.

Tous ses collègues se tournèrent vers elle. *Hein ? L'âme sœur... l'amour avec un grand A, dans un bar !* Quelle mouche la piquait, celle-là ? Judith blaguait-elle ?... Apparemment, non.

Bizarre comment les gens réfléchissent peu ou pas, avant de parler. Ou bien peut-être était-ce parce qu'elle filait le parfait bonheur avec Tristan Delanoix, son mari, qu'elle en perdait le sens commun ? Un silence...

Régimbald le rompit avec une délicatesse qui ne lui était pas coutumière : "Toi, Judith, fit-il, tu l'as trouvée ton âme sœur et c'est parfait comme ça. Mais ton mari tu l'as rencontré ici, au SPVM, non pas dans un bar. Alors..."

Ce que le sergent-détective n'ajouta pas : c'était qu'à ce jour, personne dans l'équipe n'avait élucidé le mystère de leur union pas plus d'ailleurs que les raisons qui avaient amené l'ex-inspecteur de la Sûreté de Paris à s'expatrier. Si l'on voulait rester dans les bonnes grâces de Judith Chomsky, c'était préférable de ne pas poser ce genre de questions.

Dans l'équipe, la "paix sociale" avait un prix.

"Tu as raison Régimbald, un bar n'est pas le meilleur endroit pour rencontrer quelqu'un, convint Judith Chomsky, mettant ainsi fin à un épisode pour le moins inutile.

Et ce n'est pas trop tôt, pensa le lieutenant qui s'empessa de revenir au sujet principal :

"Hum..., fit-il, présumons donc que, la nuit du meurtre, Sean Dupré sortait d'un bar où il venait de faire la connaissance de Mathias Lahaie. Ou peut-être se connaissaient-ils déjà et s'y étaient rendez-vous... Une nuit sans lune... Du brouillard... L'occasion est trop belle ... Lahaie attire Sean Dupré dans la ruelle sous un prétexte quelconque, et frappe."

Personne ne songea à faire remarquer à Alexandre Denis qu'il avait l'imagination fertile. Mathias Lahaie était le meurtrier de Sean Dupré, ils en étaient tous persuadés. Et fort possible que le meurtre se soit déroulé exactement comme il l'avait décrit.

Appelez-ça comme bon vous semble : l'instinct, le pif, le flair, mais c'était comme ça, voilà tout.

Et quand on en était rendu-là, le véritable problème était d'éviter les "à-peu-près".

Sinon, on risquait de se ramasser en cour avec un verdict de non culpabilité. Un fiasco qui se produisait beaucoup plus souvent qu'on serait porté à le croire. *Ouais*, quand on voulait qu'un procès avorte, la "loi" était pleine de subtilités. Preuves insuffisantes, vices de procédures... nommez-les.

Réussir à monter un dossier pour mettre quelqu'un en tôle, et qu'il ou elle y reste, était un travail de longue haleine. Et pour y arriver, ça prenait des coureurs de fond. Coureurs de fond, ils l'étaient tous. Mais présentement, certains dans l'équipe : Sans-Souci et Nguyen (pour ne pas les nommer) étaient légèrement essoufflés et ça paraissait.

"Nous sommes sur la bonne voie, les gars, les encouragea Alexandre.

"Sur la bonne voie ? Façon de parler, railla Judith Chomsky.

Décidément, ce matin-là, elle n'en ratait pas une : "Tant et aussi longtemps qu'on ne pourra pas prouver que Mathias Lahaie fréquente les bars gay... heu..." Voyant que ses paroles ne plaisaient pas à tout le monde, la policière tenta de rectifier le tir : "Je ne veux pas dire que vous ne faites pas votre possible, les gars... c'est que..."

"Ça va Judith, on ne le prend pas personnel comme dirait l'autre, fit Nguyen, conciliant. Sans-Souci, lui, restait muet. De toute évidence, *il* le "prenait très personnel".

Malaise...

"Bon, reprit le lieutenant en soupirant, que savons-nous sur Sean Dupré, mis à part le fait qu'il était escorte, travaillait beaucoup, avait un bel appartement, n'avait ni coloc ni ami de cœur. Avait-il une vie sociale ?"

"Ses voisins de palier nous l'ont dépeint comme quelqu'un de distant et qui ne recevait personne chez-lui, assura Marie Garneau.

"Avec des voisins qui surveillent vos moindres allées et venues, peut-être avait-il raison de les tenir à distance, remarqua Liliane Thomas.

"Probablement, sourit Marie Garneau. En fait, sa seule amie était sa sœur. Quand je l'ai rencontrée elle m'a dit que Sean et elle se voyaient régulièrement. Elle savait qu'il était escorte et que, pour l'instant, ce métier lui convenait. Mais elle m'a aussi dit qu'il ne comptait pas faire ça très longtemps encore. Il se proposait de retourner aux études. En médecine, plus précisément."

"Lui avait-elle parlé récemment ?"

"La veille de sa mort, lieutenant, elle a lynché avec lui."

"La veille de sa mort. Et... de quoi ont-ils parlé ?"

"Oh, semble-t-il que ce jour-là, c'est surtout elle qui avait des choses à raconter. Elle doit se marier bientôt et croit que son fiancé la trompe déjà. Alors vous voyez le genre."

"Ouais... donc il n'a pas parlé de lui. Mentionné une nouvelle rencontre ou ... "

"C'est une question que le lui ai posée, lieutenant. Mais elle m'a assuré que s'il avait rencontré quelqu'un de spécial, il le lui aurait dit."

"Se droguait-il ?"

"Sa sœur m'a juré que, non. Il ne buvait pas, ne fumait pas. Bref, à l'en croire, il était presque parfait."

"Mouais... Une sœur aimante ! Les parents, eux ?"

Ce fut Lambert qui répondit : "Ils savaient qu'il était gay mais ignoraient ce qu'il faisait comme métier. Sean a quitté la maison à dix-huit ans. Il leur avait raconté qu'il s'était trouvé du travail comme serveur dans un restaurant, qu'il étudiait à temps partiel et qu'il partageait un appartement avec un ami. Ils n'ont rien vu venir et ils se sentent terriblement coupables... Je les comprends, croyez-moi !"

Lambert ne parlait pas à travers son chapeau.

Il avait eu une expérience semblable avec sa fille de dix-huit ans. Dans son cas, ça s'était bien terminé. Sa fille était sortie de ce qu'il est convenu d'appeler l'enfer de la drogue et de la prostitution. Mais Lambert n'avait pas oublié cet épisode terrible où il avait été rongé d'inquiétude et miné par la culpabilité.

Compatissants, ses camarades hochèrent la tête.

"Bilan de nos recherches, pas grand-chose, déplora Marie Garneau, déçue d'avoir si peu à présenter. Sous des dehors calmes, Marie était très exigeante pour elle-même, et à l'occasion... pour les autres aussi.

"Au contraire, Marie. Selon ce que vous me dites toi et Lambert, Sean Dupré avait un profil tout à fait susceptible d'attirer l'attention d'un type comme Mathias Lahaie."

"Vous croyez, lieutenant ?"

"Je peux me tromper, mais j'ai l'impression qu'un des motifs qui fait agir le doc Lahaie, c'est un puissant besoin de détruire la beauté chez les autres. Bon, vous me direz qu'un tueur en série éprouve toujours ce besoin-là. Oui. Mais le doc, lui, le transforme en art du macabre. Un peu comme s'il brossait une toile à la Jérôme Bosch. Pensez à ce qu'il fait à sa femme Marianne et..."

Il aurait pu citer Edvard Munch, le peintre expressionniste norvégien et sa toile "Le Cri", mais il n'était pas certain que tous la connaissent. En revanche l'allusion aux toiles de Bosch, le primitif flamand, ne surprit personne. Tout le monde avait vu, à un moment ou l'autre, une reproduction ou même dans un musée, une toile du célèbre peintre.

Et oui, ça pouvait ressembler.

Il eut un silence...

... approbateur, certes. Mais quand le lieutenant avait une "attaque de références artistiques" (ce qui lui arrivait rarement, heureusement) on espérait qu'elle soit brève. *S.V. P.*

"Hem..., reprit Alexandre, sur un ton beaucoup moins "planant", j'ai reçu le rapport d'autopsie. Il confirme ce que l'on supposait. Avant d'être étranglé, Sean Dupré a été tabassé à l'aide d'un poing américain. Mâchoire fracassée, dents brisées, nez éclaté, rate perforée."

Ayoye... Tous se tournèrent vers les photos de la scène de crime affichées au mur. Des clichés qui prenaient soudain toute leur signification. Certes, ils en avaient vu d'autres et des pires, mais à chaque fois, ça venait les chercher.

"Notons, que nous avons-là le même *modus operandi* que pour les autres meurtres signalés lors des déplacements de Mathias Lahaie."

Eh ben oui, même modus operandi mais à part ça ?

... le médecin légiste n'avait trouvé aucune trace d'alcool ou de drogue dans le corps. Rien non plus, indiquant que Sean Dupré aurait eu, dans les heures précédant la mort, une activité sexuelle quelconque. Pas de sperme, pas de poils pubiens étrangers. Uniquement son A.D.N. La conclusion : le meurtrier devait porter une tenue de protection.

Ben oui, tiens donc !

Les enquêteurs n'avaient certainement pas besoin de la confirmation du médecin légiste pour savoir qu'on ne tabasse pas quelqu'un avec un coup- de- poing- américain sans être éclaboussé. Mais si, comme on le supposait, Mathias Lahaie sortait d'un bar avec Sean Dupré, où, quand et comment aurait-il revêtu une tenue de protection ? Ce n'était pourtant pas le Mardi gras, ce soir-là.

Alors, s'il était vêtu normalement, où s'était-il débarrassé de ses vêtements maculés de sang ?

Oui, où ?

Dans l'équipe, personne n'avait la réponse. Et dans l'immédiat, personne ne semblait être en mesure d'en trouver une. Qu'elle fût brillante ou le moins brillamment brillante.

L'heure avançait et l'on n'avait pas couvert la moitié des sujets.

Autour de la table, des gargouillis significatifs se firent entendre.

Le lieutenant y alla d'une suggestion. Celle d'aller à la cafétéria chercher de la bouffe et de revenir manger dans la salle de conférences en continuant la discussion.

Dans la mesure du possible, c'était le genre de compromis qu' il évitait. Mais au fil du temps, il avait constaté qu'un estomac vide ne prédisposait à "l'enthousiasme et à la pensée positive". Et pour tout dire, présentement, le vide n'était pas que dans les estomacs.

Conclusion : même si la bouffe de la cafétéria était toujours aussi exécrationnelle, c'était une solution rapide et peu coûteuse à un problème complexe.

Personne ne s'objecta.

39

"En ce qui nous concerne, lieutenant, dit Nguyen en finissant de mâchouiller son sandwich, jambon-fromage :... nous rencontrons de plus en plus de gens qui prétendent avoir aperçu Mathias Lahaie dans le quartier gay."

"Mais c'est toujours la même rengaine, se plaignit Sans-Souci qui grignotait des chips : "... ils pensent l'avoir vu quelque part. Où exactement ? Ils ne peuvent pas le préciser. Et les descriptions varient d'une fois à l'autre. Ou bien les cheveux sont différents ou bien c'est la couleur des yeux qui n'est pas la même. Alors, si c'est bien Mathias Lahaie qu'ils voient, le type se déguise."

Sans-Souci ne croyait si bien dire.

Le lieutenant allait en fournir la preuve en montrant à ses collègues les photos que Louis Santerre venait de lui faire parvenir. Celles que Vicki Bérard avait prises dans le placard à balais de Mathias Lahaie. Des lanières de cuir, des perruques et des verres de contact de toutes les couleurs possibles et imaginables.

"Ça veut dire qu'on n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs, commenta Sans-Souci, sans même se rendre compte qu' il venait de faire le jeu de mots le plus insignifiant qui soit. De toute évidence, le sergent-détective était très fatigué.

Même Régimbald n'eut pas le cœur de le railler. Ou peut-être que Régimbald n'en avait plus la force ? Monique, sa femme, avait accouché de leur deuxième enfant et il passait une partie de ses nuits à bercer le petit qui avait des coliques.

"Heureusement, reprit Sans-Souci, qu'on s'est fait une amie dans le coin."

"Ah ! il me semblait aussi. Vous êtes d'incorrigibles séducteurs, les gars, plaisanta Judith.

La blague, ni très drôle ni très subtile, tomba à plat.

"Béline Leroux, continua Sans-Souci, nous mitonne toujours des bons petits plats pour le souper. Et j'aime autant dire que c'est pas mal mieux que ce qu'on bouffe en ce moment !"

Ça, personne ne dirait le contraire.

Donc, la patronne du *diner* **Chez Béline** avait pris les deux flics sous son aile. Une bonne chose pour ces "deux orphelins" égarés dans un milieu qui n'était manifestement pas le leur. Léo Nguen y alla d'un commentaire amusant : "Béline nous a surnommés ses deux beaux anges du SPVM, et j'avoue que ça ne me déplaît pas du tout."

Autour de la table, il y eut quelques sourires.

C'était bon signe et le lieutenant en profita pour s'exprimer sur l'autre rapport. Celui du laboratoire de la police scientifique confirmant la présence d'arsenic dans les vitamines et la racine des cheveux de Marianne Lahaie : "À ce stade, qu'est-ce qu'on peut faire avec ça, je l'ignore. Le problème avec ce suspect, c'est qu'il nous faut l'attaquer sur plusieurs fronts."

"Ouais et jusqu'à présent, on n'a que des preuves circonstanciées. Prenez, les photos que vous nous avez montrées, lieutenant : des perruques, des verres de contact, des lanières de cuir, et des fioles marquées **Poison**. Bon d'accord, tout le monde n'a pas ça dans son armoire à balais, mais franchement, c'est plutôt mince comme preuve, remarqua Judith Chomsky avec justesse.

Oui mais, toute remarque, si juste soit-elle, doit-elle être formulée ?

Alexandre Denis pensait que, *non* : "Louis Santerre m'a aussi fait parvenir le matériel que Vicki Bérard a copié dans l'un des ordinateurs de Lahaie. Là encore, rien qui prouve qu'il fréquente le quartier gay. Cependant, il va sur des sites porno et..."

"Oui ben, il n'est pas le seul à faire ça, lieutenant."

"J'en conviens Judith, fit Alexandre, sa patience fondant à vue d'oeil : "Mais à ma connaissance, il est l'un des rares hommes à puiser dans la fortune d' une épouse multimillionnaire pour éponger ses dettes de paris en ligne."

"Ah ! c'est ce qu'il fait ?"

"Eh oui. Le type est un joueur compulsif et comme c'est lui qui gère le portefeuille, il apparaît clairement qu'il ne se gêne pas pour se servir dans le plat de bonbon."

"Des bonbons à la réglisse, lieutenant ?"

"Désopilant, Judith... mais peux-tu, s'il-te- plaît, me laisser terminer mon exposé." Le ton n'était pas aimable et Judith se tut. Pour le moment.

Prévoyant que le répit serait bref, le lieutenant se hâta d'expliquer que le doc avait également un document intitulé : **Arsenic et veilles dentelles**, dans lequel il avait noté comment administrer le poison à petites doses sans se faire pincer : "De plus... il s'est équipé d'un... bidule électronique quelconque qui lui permet, à partir de son ordinateur, de produire à distance des cris, chuchotements et bruits de pas. Ce sont les bruits que Marianne m' a décrits."

Bidule électronique quelconque ?!? Tous connaissaient les limites du lieutenant en matière de technologies de pointe et personne n'insista pour obtenir des précisions qui n'auraient probablement pas été éclairantes du tout.

"Lahaie est un maudit malade ! s'écria Sans-Souci, éprouvant soudain un regain d'énergie.

"Mais un malade au quotient intellectuel au-dessus de la moyenne. Il est inscrit à MENSA, ne vous en déplaise !"

"Whoa ! pas cette gang de supers bols, un peu bizarroïdes ! s'exclama Réginbald.

C'était, comme qui dirait, une conception un peu simpliste de l'organisation internationale, (quoique pas complètement fausse dans le cas de Mathias Lahaie).

Pour la gouverne de ses collègues, Alexandre Denis se crut obligé de donner la définition de Wikipédia. Il le fit sur ton volontairement monocorde :

"Le but de MENSA, récita-t-il, est de promouvoir la paix dans le monde et faire bénéficier l'humanité des bienfaits de l'intelligence. Le seul critère pour en faire partie : obtenir des résultats supérieurs à ceux de 98% de la population aux tests d'intelligence. Les membres de MENSA se font appeler Mensan's ou M's. Voilà. "

Wouah...

Il y avait là de quoi donner des complexes à pas mal de monde ! Dans la salle, personne ne faisait partie de MENSA. Il y eut des murmures peu flatteurs à l'endroit des Mensan' s, ou si vous préférez, des 'M's".

"Sans avoir un QI de 240, railla Judith Chomsky, ne peut-on pas imaginer qu'un Mensan, qui se déguise pour fréquenter les bars gay, a certainement une planque dans le coin pour se changer. Non ?"

Quand la sergent-détective ne perdait son temps à interrompre les autres avec des remarques oiseuses, elle était parfaite.

Le lieutenant l'applaudit à sa manière : "En plein dans le mille, Judith. Une planque, oui. Mais on ne sait pas où. Les agents qui surveillent sa demeure rapportent l'avoir vu sortir en tenue de jogging avec un sac à dos. Ils l'ont suivi. Malheureusement, ils ont perdu sa trace dans le métro."

Repérer quelqu'un qui ne veut pas l'être, n'est pas si facile que cela en a l'air. Nguyen et Sans-Souci étaient prêts à en témoigner sous serment. Et à un moment ou l' autre, la même chose pouvait arriver à tout un chacun. *Pas vrai ?* Si bien que personne dans la salle ne fit de remarque désobligeante sur le cafouillage des collègues.

"Au vu de la situation, fit le lieutenant, je compte inviter le sieur Lahaie pour une causette. Et ajouta-t-il avec un demi- sourire, pourquoi ne pas lui offrir un thé en y ajoutant un nuage d'arsenic ?"

Tout le monde pouffa de rire. Alexandre Denis avait obtenu l'effet escompté. En tout cas, une réaction qui ressemblait à une forme de détente. Est-ce que ça durerait ? Probablement pas.

N'empêche que, sous l'apparente légèreté du propos, il venait de prendre la décision de mettre un peu de pression sur le doc Lahaie : "Il est temps de lui montrer que nous l'avons à l'oeil et que..."

"Êtes-vous sérieux, lieutenant ? s'inquiéta Judith, avec ce qu'on vient de dire sur son QI, pensez-vous qu'il ne fera pas de lien avec l'infiltration de Vicki Bérard ?"

Alexandre Denis toisa sa collègue :

"Je peux fort bien éviter ce piège, Judith, fit-il avec un brin de hauteur. Les "sujets de conversation" avec le sieur Lahaie ne manquent pas. Les paris en ligne, l'incendie de la maison de ses parents, les meurtres des parents de Marianne, le décès de sa première épouse, deux patientes qui se suicident et j'en passe."

"Allez-vous lui dire qu'il aurait été aperçu à plusieurs reprises dans le village gay ? s'inquiéta Nguyen. Pour poser une telle question, Léo devait être très fatigué, lui aussi. Le lieutenant y répondit quand même : "Si ça peut te rassurer, Léo, ce ne sera pas mon entrée en matière."

Nguyen revint à la charge, démontrant que, malgré son épuisement, il n'avait pas complètement perdu sa pertinence : "Étant donné qu'on est censés travailler avec la SQ, vous allez devoir inviter Louis Santerre à la rencontre, non ?"

Le lieutenant hésita : "Bien entendu, je vais lui en parler, fit-il sans extrapoler. Souhaitait-il la présence de Louis Santerre à une rencontre qu'il voulait exploratoire ? *Pas vraiment.* À tort ou à raison, il lui semblait prématuré d'avoir à ses côtés l'inspecteur de la SQ. Il imaginait déjà la scène ...

... dans un coin du ring, un spécialiste des interrogatoires musclés ou à l'asiatique. Dans l'autre, un membre de MENSA, psychiatre pratiquant l'hypnose et meurtrier en série. Un combat de titans !
Nul doute, ça pourrait être intéressant mais pas tout de suite...

Régimbald ajouta son fion : "Si ça se trouve, ce type défie la justice depuis des décennies, comment allez-vous vous y prendre pour le faire avouer ?"

"Oh ! je ne m'attends pas à des aveux, fit posément Alexandre, je veux simplement ébranler un tout petit peu sa confiance en lui. Voir comment il réagit."

"Ça peut aussi l'inciter à accélérer sa cadence."

"C'est un risque à courir en effet, Régimbald." Le lieutenant commençait à trouver que les objections, ça allait bien faire. Il demanda à la ronde si quelqu'un avait une autre solution.

Personne n'avait d'autre solution.

"Avant de rencontrer Lahaie, reprit-il en s'adressant plus spécifiquement à Liliane Thomas, j'ai besoin de détails supplémentaires sur le personnage. Peux-tu chercher dans le passé du doc, quelque chose comme un séjour en institution psychiatrique ?"

"Ah ! c'est pas bête ça, approuva la détective. Mais cela veut dire que je vais devoir hacker des dossiers médicaux."

"C'est précisément ce que je te demande, très chère Liliane."

"Incitation à poser des gestes illégaux, lieutenant, fit Liliane Thomas avec un clin d'oeil.

"Personne ne s'en vante, mais tout le monde engage des hackers, rétorqua Alexandre en souriant. Les grandes entreprises, les services de renseignements, le SCRS, la CIA, le FBI et..." Une pause : "... si j'avais ton talent, Liliane, je me recyclerais dans cette carrière plus que prometteuse."

"En ce qui vous concerne, ça ne risque certainement pas d'arriver, lieutenant, répliqua la sergent-détective en riant. Cet échange amusant entre Liliane Thomas et le lieutenant eut pour effet de relâcher la tension qui, comme prévu, n'avait pas manqué de refaire surface

"Je peux te donner un coup de main, si tu veux Liliane, proposa Marie Garneau : "Depuis l'enquête sur les gaz de schiste, je m'y entends plutôt bien dans le domaine."

"Si c'est comme ça, moi aussi je peux t'aider, Liliane, fit Judith qui ne voulait pas être en reste.

Finalement, tout le monde s'en mêla.

Et une session qui avait débuté dans la déprime allait se poursuivre, sinon dans l'allégresse, du moins dans un climat de franche camaraderie.

Le lieutenant proposa de faire une pause, histoire de se dégourdir les jambes et d'aller chercher du café. Proposition acceptée à l'unanimité.

40

Un meeting qui s'étire pendant des heures avec pause et lunch ! Si le commandant Brière y avait assisté, il aurait probablement hurlé. Demandé "plus d'action". Mais il n'y était pas et c'était beaucoup mieux comme ça.

Certes, aux Homicides, de l'action, il y en avait : opérations d'envergure, poursuites effrénées, fusillades (meurtrières ou pas), captures spectaculaires. Mais au quotidien, c'était autre chose : vérifications, contre-vérifications, palabres, hypothèses et planifications.

Fastidieux ce rituel, direz-vous ? Eh bien, prenez votre mal en patience, parce que ce fut exactement ce qui se passa après la pause. Les enquêteurs discutèrent et planifièrent.

"Bon, nous avons examiné la victime, déclara le lieutenant. Maintenant, la scène de crime. De toute évidence, les techniciens de l'Identité judiciaire n'ont pas trouvé grand-chose, sauf... "

"Non, c'est pas vrai ! Pas un emballage de bonbon à la réglisse, lieutenant ?"

"Et oui, Judith. Deux emballages. Pas sur les lieux du crime mais dans une rue transversale. Notre croqueur de bonbons à la réglisse n'a pu résister. Est-ce avant ou après avoir perpétré son crime ? Personnellement, je pense que c'est avant. Après, il aura tout juste eu le temps de détalier avant l'arrivée de Nguyen et Sans-Souci. Donc... "

"Mathias Lahaie n'est certainement le seul type en ville qui aime les bonbons à la réglisse, objecta Judith. Décidément ce jour-là, la sergent-détective se surpassait.

Parfois avec bonheur. Mais pas à tous les coups. Cette fois, elle eut droit à plusieurs regards torves et pas seulement ceux du lieutenant.

Oui, ils étaient tous prêts à palabrer mais pas au point de passer toute une journée, le cul sur les chaises inconfortables de la salle de conférences. On avait autre chose à faire !

"À la différence près, ma chère Judith, répliqua le lieutenant sans perdre son sang-froid, que notre homme en croque, soit avant ou après les meurtres qu'il commet. Une nuance qui m'apparaît non négligeable. Mais je suis d'accord avec toi, ce n'est pas une preuve hors de tout doute."

Judith ne trouvant rien à répliquer, le lieutenant put développer sa pensée en toute quiétude. *Un luxe* : "J'ai vérifié auprès de la GRC et apparemment, des emballages de bonbons à la réglisse ont été retrouvés à proximité d'au moins deux scènes de crimes dans les autres autres provinces."

"Et personne ne s'est interrogé à ce sujet-là ?"

"Et bien... il semblerait que non."

"C'est quand même un peu fort de café ! s'exclama Régimbald.

"Je te l'accorde. La GRC n'a même pas jugé bon en informer Louis Santerre."

"Ce n'est pas la première fois que la GRC en échappe une. À preuve, les terroristes leur filent entre les doigts et..."

"Ça, Régimbald, c'est une autre histoire. Et franchement, je n'ai pas envie de m'engager sur ce terrain-là. Les médias d'information radotent suffisamment à ce sujet."

"Bon, si vous le prenez comme ça, lieutenant, c'est bien correct, concéda Régimbald, beaucoup moins combatif qu'à l'accoutumée.

La question du terrorisme reléguée à l'arrière-plan, le lieutenant y alla d'un plan d'attaque :

"Lambert, Marie et Régimbald, voyez ce que vous pouvez trouver chez les gens qui ont côtoyé Mathias Lahaie pendant ses études à Stanislas et à McGill. Aussi, quand il a travaillé au Montreal General. Peut-être qu'en colligeant ces témoignages, nous trouverons quelque chose qui nous aide... ou peut-être pas. Mais nous devons au moins tenter le coup."

"À ce compte-là, on devrait chercher du côté de sa parenté aussi, proposa Marie Garneau.

"Très juste, sauf qu'il n'en a pas sur le continent... J'ai retracé un des flics qui l'avaient interrogé lors de l'incendie de la maison de ses parents. Saint-Gelais est maintenant à la retraite mais se souvenait du cas. Il m'a dit que les parents Lahaie étaient des français, originaires de La Réunion."

"Pourquoi quitter un pareil endroit pour venir s'établir dans un pays où le climat est toujours pourri ? s'exclama Régimbald. Le sergent-détective exagérait mais, à sa décharge, il ne dormait beaucoup. Quand on passe des nuits blanches à bercer un nouveau-né, il y a, comme ça, des noms qui font rêver. Et dans un tel contexte, l'île de la Réunion pouvait effectivement faire figure de paradis.

Mais comme on n'était pas là pour rêver, le lieutenant se chargea de remettre les pendules à l'heure : "Probable que ce sont les cyclones fréquents dans l'océan Indien qui les ont fait fuir, dit-il. De toute manière, notre propos n'est pas de comprendre pourquoi ils sont venus ici. Pas vrai ?"

"Non, lieutenant. Mais je disais ça comme ça."

Régimbald n'était décidément pas à son meilleur.

"Les coliques du bébé vont passer, Régimbald, ça ira mieux dans quelques jours, l'encouragea le lieutenant. Un minimum de solidarité paternelle ne peut nuire, pensa-t-il en reprenant le fil de ses idées, qu'il avait bien du mal à tenir en laisse ce jour-là :

"Saint-Gelais n'a pas paru surpris du motif de mon appel. Lui et ses collègues n'ont jamais cru la version de Mathias Lahaie au sujet de l'incendie. Il m'a dit qu'ils avaient cherché à savoir s'il aurait eu un autre motif que l'argent de l'héritage et des assurances pour souhaiter la mort de ses parents. Manifestement, ils n'ont pas trouvé et Saint-Gelais l'a encore en travers de la gorge."

"Ouais... comme vous nous disiez, lieutenant, il faut vraiment l'attaquer sur plusieurs fronts, remarqua Liliane Thomas. Le cas de Mathias Lahaie me fait penser aux poupées russes, les matriochkas. Vous savez, ces poupées gigognes qui s'emboîtent les unes dans les autres et qui..."

Le lieutenant sourit à l'image : "En effet, on soulève une couche et dessous, on découvre plusieurs strates... Mais ce que les flics n'ont pas trouvé à l'époque, nous le trouverons. Les moyens d'investigation ont changé et..."

Puis, se tournant vers Sans-Souci et N'guyen : " Justement, ce soir, les gars..."

Sans-Souci et Nguyen se tassèrent sur leurs chaises. Leurs visages creusés par la fatigue démontraient assez clairement qu'ils n'avaient pas très envie d'entendre ce qui allait suivre.

"... vous allez retourner dans les bars près de la scène de crime, avec la photo de Sean Dupré, cette fois. S'il les fréquentait régulièrement, avec un peu de chance, peut-être qu'on le reconnaîtra. Et peut-être même qu'on vous dira l'avoir vu la nuit du meurtre en compagnie d'un homme ressemblant à Mathias Lahaie, avec ou sans perruque."

Cela faisait beaucoup de peut-être, *mais bon...*

"OK, répondit mollement, Nguyen.

"Ben oui, fit Sans-Souci, encore moins enthousiaste.

Nul doute, avant qu'ils se transforment en zombies, ces deux-là avaient besoin d'un répit. Après y avoir réfléchi quelques secondes, le lieutenant le leur offrit : "Nous sommes jeudi, dit-il, Lambert et Judith, préparez-vous à prendre la relève, vendredi soir pour tout le week-end."

Hein ? Judith Chomsky et Lambert se regardèrent stupéfaits.

"Devrons-nous y aller déguisés ? s'inquiéta Judith.

"Et bien... "

Compte tenu des piètres performances du duo Sans-Souci et Nguyen dans le domaine : pas de déguisement du tout était probablement la meilleure solution. Le lieutenant allait l'exprimer quand Judith le devança : "À moins que je me déguise en gouine. Lambert, lui, ne serait pas mal du tout en vieux mononc cochon, non ?"

"Chomsky, du calme, l'avertit Alexandre en souriant malgré lui.

"Si ça peut permettre à Léo et Dave de souffler un peu, je suis partant, dit Lambert, généreux.

"OK ! c'est réglé, déclara Judith Chomsky, demain soir, je sors avec mon beau Lambert !"

"Bon, c'est ça. La flatterie après m'avoir traité de vieux mononc cochon, rétorqua Lambert faisant mine d'être insulté.

En guise de calumet de paix, Judith planta une bise sur la joue de Lambert et fit entendre son grand rire sonore, si communicatif. Tout le monde se mit à rire.

Après avoir salué la "foule en délire", Chomsky et Lambert quittèrent la salle de conférence pour aller planifier leur aventure du lendemain.

La "pensée positive" rétablie au sein de l'équipe, le lieutenant leva la réunion :

"Pour les autres dossiers, vous savez ce vous avez à faire, dit-il.

Idéalement, il aurait fallu en parler, mais pour l'instant, l'affaire Lahaie avait priorité sur toutes les autres : "On se revoie demain matin, onze heures."

41

De retour à son bureau, le lieutenant tenta de rejoindre Louis Santerre aux locaux de la SQ. On lui dit que l'inspecteur était sur une affaire et ne reviendrait pas avant le lendemain. Désirait-il laisser un message ? "Non, ça va, merci".

Il aurait pu l'appeler sur son "cell" mais n'en fit rien. Entre Santerre et lui, il était convenu, qu'à moins d'une urgence, on fichait la paix à l'autre quand il était pris ailleurs. De toute manière, il n'était pas pressé de lui annoncer son intention de rencontrer Mathias Lahaie et pour le reste, ça pouvait attendre aussi.

D'une part, il n'avait nullement besoin de la permission de Santerre pour fouiller dans le passé de Lahaie. D'autre part, il voulait lui faire une suggestion qui ne serait peut-être pas bien accueillie. Celle de demander à Vicki Bérard d'enregistrer (si possible) ses "conversations intimes" avec Mathias Lahaie. *Si, bien sûr, elle en avait encore.*

C'était risqué, indiscret. Mais on ne pouvait plus se permettre de faire dans la dentelle, *pas vrai ?* Ce qui comptait, c'était de monter un dossier étoffé. Avoir une preuve béton. Le lieutenant en était là dans ses réflexions, quand il eut appel du commandant Brière.

Qu'est-ce qu'il voulait encore celui-là ?

"Figure-toi, Alexandre que Blondin revient au boulot la semaine prochaine."

Victime d'un AVC, Blondin avait dû subir une grave opération au cerveau et était absent depuis plusieurs mois, le lieutenant ne croyait plus à son retour. Si bien que la nouvelle le réjouit au plus haut point : "Excellent, commandant ! On va..."

"Cependant, je dois t'avertir d'une chose. Blondin ne fera plus de terrain. Il va mieux, c'est sûr. Mais il n'est plus capable de prendre la pression. Les horaires et tout le reste... Tu comprends ?"

Oh ! que le lieutenant comprenait : "Mais alors, qu'est-ce que ...?"

"Travail de bureau, uniquement. De la recherche, rédiger des rapports. Enfin, tu vois le genre ?"

Alexandre voyait le genre et tout bien réfléchi, Blondin serait très bien dans ses nouvelles fonctions. Il était méthodique et avait une belle plume. Et puis... ça permettrait au reste de l'équipe de se concentrer sur ce pourquoi on les payait. C'est-à-dire, enquêter.

Dans la foulée, Brière lui dit qu'il comptait organiser un cocktail de bienvenue pour Blondin : "Dans les locaux du quartier général. Ça va faire du bien à tout le monde."

L'intention était louable mais tombait mal. *Juste au moment où...* Sauf que pour une fois que Brière montrait un peu d'élégance, le lieutenant aurait eu mauvaise grâce de rechigner : "C'est une bonne idée, commandant."

"Hem... j'ai une autre nouvelle pour toi, Alexandre."

Oh ! Oh !

Le lieutenant commençait à se méfier.

Les "autres nouvelles" de Brière n'étaient pas toujours forcément agréables. Au ton du commandant, difficile se prononcer. S'il avait été en sa présence, il aurait pu décoder. Brière était de ceux dont la "gestuelle" mentait rarement. *Mais là, au téléphone...?*

"J'ai obtenu du renfort pour ton équipe. Il s'agit d'un enquêteur du service des Crimes économiques, Jérôme Vandal, tu connais ?"

"Je... non... mais..."

Le lieutenant était content d'avoir du renfort, bien entendu. Mais... un type des Crimes économiques ! Comment se dépatouillerait-il aux Homicides ? *Yo, no sé, sénor...*

"Vandal est détenteur d'un MBA de l'université McGill, enchaîna Brière. Et comme s'il avait deviné la réticence de son interlocuteur, il para vaillamment le coup : "C'est un as de la détection. Tu verras, c'est un plus pour la Division."

"Si vous le dites, commandant." Le ton manquait d'enthousiasme.

"Tu vas quand même pas de te mettre à faire la fine bouche. Depuis le temps que tu chiales pour obtenir des renforts. Là, tu vas en avoir et j'espère que tu vas l'accueillir convenablement."

Brière avait une façon de vous traiter comme si vous étiez un gamin. Parfois, Alexandre s'en fichait complètement. Mais parfois, ça le faisait suer. Et là, après avoir passé des heures à se plier aux manies des membres de son équipe, *ça le faisait suer* : "Bon, c'est tout pour aujourd'hui, commandant, demanda-t-il assez sèchement.

"C'est tout, grogna Brière, se demandant pour la énième fois : pourquoi, il endurait l'arrogance du *maudit grand fendant*. Si Alexandre Denis n'avait pas été l'un des meilleurs éléments aux Crimes majeurs, *ça ferait longtemps qu'il l'aurait remis à sa place*, se consola-t-il en raccrochant.

De son côté, le lieutenant, qui n'était pas sans connaître sa valeur, savait à peu près ce que son chef n'osait pas faire. Et en quelque part, ça ne lui déplaisait pas d'imaginer l'autre rongant son frein.

Bon cela dit, qu'est-qu'il ferait de Vandal ? *Un gars des Crimes économiques qui...*

Mais en y repensant bien, l'équipe était formée d'éléments disparates. Un théologien de formation, une diplômée en Études littéraires, un féru d'Histoire avec un grand H, *s'il-vous-plaît*. Les autres étaient tous diplômés de quelque chose qui n'avait pas forcément de lien direct avec les Homicides. Et cela fonctionnait. Pas toujours sur des roulettes, mais dans l'ensemble, ça allait.

Un économiste ne serait pas plus mal.

On entrait dans l'inconnu mais, tant pis...

42

Le lieutenant revint à la maison un peu plus tôt qu'à l'accoutumée. Et très heureux de pouvoir se le permettre. Kim était arrivée, elle aussi. Et l'attendait au salon en compagnie de...

... Marianne Lahaie.

Alexandre savait que l'enregistrement de l'interview avait lieu ce jour-là, mais il fut quand même très surpris de voir la jeune femme chez-lui.

Introduire un témoin important dans l'intimité d'un enquêteur ne se faisait tout simplement pas. *Et ce, même si ce témoin était éminemment touchant et sympathique.* Des entorses au protocole, Alexandre en avait faites et en ferait encore. Mais, il n'aurait su dire pourquoi, la présence de Marianne chez-lui l'agaçait spécialement. Il se sentait envahi, épié.

Un malaise.

Une impression très forte de perte de contrôle qui ne lui plaisait pas du tout. Il se prit à regretter d'avoir accepté de mêler sa femme à l'affaire.

Kim vit tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond : "Nous nous sommes si bien entendues que j'ai invité Marianne à venir prendre le thé à la maison, expliqua-t-elle avec son aisance coutumière.

Évidemment, Alexandre n'allait pas dire tout haut ce qu'il pensait tout bas. Un gentleman est un gentleman, si bien qu'il fit mine d'être content. Or il était très mauvais acteur.

"J'espère que je ne dérange pas vos projets, lieutenant ?" questionna Marianne Lahaie, inquiète, presque fébrile.

Le lieutenant, qui n'avait d'autre projet que celui de se reposer "en famille", n'eut pas à répondre car, sur les entrefaites, les jumelles surgirent et lui sautèrent dans les bras.

Quelques minutes plus tard, ça sonnait à la porte.

C'était Louis Santerre qui "passait par là."

Le même Santerre qui était censé être sur "une affaire" jusqu'au lendemain.

Eh ! ben, dis donc, une surprise n'attend pas l'autre, pensa Alexandre.

Les présentations faites, tout le monde s'installa pour prendre le thé. Et c'est ainsi que Marianne et Louis Santerre purent enfin faire connaissance.

Une rencontre fortuite... allons donc ! Kim et Louis l'avaient sûrement concoctée. Ce qui en soi n'était pas dramatique. Mais ce que le lieutenant appréciait moins, c'était que ça s'était fait à son insu. Toujours cette impression de perte de contrôle. *Et non, ce n'était pas de la paranoïa, c'était...*

Plus tard, il se promit d'avoir une "petite conversation" avec Kim, histoire de tirer les choses au clair avec elle. *Au moins, avec elle...*

Pour le moment, celle-ci s'extasiait sur le talent de Marianne : "Marianne nous a régales d'un mini-concert dans le studio d'enregistrement. Un moment exquis !"

"C'était un plaisir de jouer sur ce piano, remarqua aimablement Marianne.

Et pour cause, nota silencieusement Alexandre. Un Steinway, ne vous en déplaise. La Société d'état, qui diffusait des concerts à l'occasion, était équipée en conséquence.

"Et une acoustique parfaite, ajouta la pianiste.

"Ah ! mes employeurs ne lésinent pas là-dessus, convint Kim, en s'esclaffant beaucoup plus qu'il ne le fallait, songea son mari. *Toi, ma belle Kim, tu n'as pas la conscience tranquille ...*

Ensuite la conversation roula sur l'interview et sa diffusion prévue pour la fin du mois. Puis, Nicolas revint du collègue.

Quand il fut présenté à Marianne Lahaie, le musicien et auteur-compositeur en herbe fut tout de suite conquis. Tant et si bien, qu' au bout de cinq minutes, il proposa à Marianne en la tutoyant, si ça lui disait d'essayer son synthétiseur.

Marianne accepta d'emblée.

Un synthétiseur n'a rien d'un Steinway mais qu'à cela ne tienne. Tout le monde, y inclus Armande, qui ne voulait pas "manquer ça", descendit au sous-sol pour écouter la virtuose.

Et virtuose, Marianne l'était à coup sûr ! L'auditoire eut vite fait de le constater. Elle usa du synthétiseur comme si elle passait ses journées à piocher sur ce type d'instrument. Une très grande dextérité.

Applaudissements fournis !

Après cette démonstration magistrale, Nicolas proposa à Louis Santerre, musicien à ses heures, de jouer un blues. Santerre au synthétiseur et lui à la guitare acoustique. D'abord réticent à s'exécuter devant une virtuose, Santerre finit par accepter.

Et c'est ainsi que, par une fin d' après-midi d'automne, on assista à un concert impromptu chez les Lemelin -Denis. Sans façons et au milieu des cris de joie des jumelles qui dansaient sur la musique.

Vers dix-sept heures trente, Marianne dit qu'elle devait rentrer chez-elle. Cependant, il était visible qu'elle n'en avait aucune envie : "Vous êtes une famille formidable. Ces deux heures passées en votre compagnie m'ont fait un bien énorme, s'exclama-t-elle.

Puis elle promit à Nicolas de revenir participer à un jam avec les membres de son "band."

"Wow, cool ! fit ce dernier complètement ébloui.

À quatorze ans, Nicolas faisait maintenant plus de six pieds. Grand, large d'épaules, mince de hanches, il avait la beauté de l'éphèbe. Et depuis qu'il faisait partie de l'équipe de basket-ball de son collègue, il s'était épanoui.

Le lieutenant, qui avait joué au basket pendant ses études, constatait avec plaisir le changement qui s'était opéré chez son fiston. Et il l'encourageait du mieux qu'il pouvait. Récemment, il avait même trouvé le temps d' assister à un match inter-collégial.

Fantastique, le fiston. Ses double-pas, ses dunks : impeccables. Il dribblait comme un pro. Son dernier tir aurait dû faire remporter son équipe, mais l'arbitre en avait jugé autrement. Alexandre n'était pas, comme certains parents, du genre à engueuler l' arbitre mais là, il avait failli le faire.

Oui, il était fier du fiston. De l'étudiant, du musicien, de l'athlète. Que ferait-il plus tard de ses multiples talents ? Comme tous les pères, il s'inquiétait pour la suite des choses. Et lui, un policier, peut-être un peu plus que les autres pères.

Pendant qu'il s'abîmait dans des pensées, les jumelles, elles, faisaient tout un tintouin. Pendues aux basques de Marianne, elles refusaient de la laisser partir. Même à trois ans, les petites avaient flairé en elle l' être d'exception.

Marianne Lahaie : un mélange de fragilité, de cran et d'un je- ne- sais- quoi... qui la rendait irrésistible. Tellement irrésistible, que Louis Santerre lui offrit de la raccompagner chez-elle : "Je crois savoir, que vous n'êtes pas en voiture. Si vous le désirez, Marianne, je peux vous ramener chez-vous, fit-il galant comme toujours.

Un peu plus que "comme toujours", pensa le lieutenant. *Les autres étaient-ils tous envoûtés ? Ou bien était-ce lui qui filait un mauvais coton ?*

43

Pendant ces deux heures, lesquelles, dixit Marianne : "lui avaient fait tant de bien", personne n'avait abordé le motif qui les mettait tous en présence.

À savoir les manigances de Mathias Lahaie. Pas question d'en parler devant les enfants et de toute manière, on savait vivre chez les Lemelin-Denis.

Quand Alexandre, en hôte parfait (*lui avait-on donné le choix ?*) alla reconduire Marianne et Louis Santerre à la porte, la virtuose fit allusion aux bruits insolites qu'elle n'entendait plus chez-elle : "Vicki m'a dit que c'était *lui* qui s'amusait à me terroriser."

Lui, étant son mari, vous l'aurez compris.

Et Marianne Lahaie de décrire avec précision le fameux "bidule " que le lieutenant avait eu tant de mal à expliquer aux membres de son équipe, le matin même. *Ouais*, la jeune virtuose était bien de sa génération. Celle de la réalité virtuelle et bientôt de la "réalité augmentée".

Exemples : Avec votre smartphone (ou peu importe comment on le nommera) vous pourrez vous projeter dans un studio radio pendant une émission. Si vous passez devant un restaurant, vous verrez les images des plats s'afficher sur l'écran. Au supermarché, votre téléphone cellulaire vous indiquera exactement où sont les produits. Nul besoin de faire le tour de la grande surface quatre fois avant de trouver. C'est-y pas beau ça !

Ouais... Marianne était de son époque. Les gadgets électroniques n'avaient pas de secrets pour elle. Pendant qu'elle parlait, le lieutenant vit, avec une certaine satisfaction, que Louis Santerre, pas plus que lui, ne saisissait exactement la nature du "bidule".

Les deux flics avaient leurs forces mais pour les technologies de pointe, on repassera.

"Eh oui, il n'y avait rien de paranormal là-dedans, fit le lieutenant, plus pour cacher son ignorance en matière de "bidules électroniques" que par souci de se faire rassurant.

Marianne ne parut pas s'en rendre compte : "Et maintenant, je sais pourquoi j'ai toujours détesté la maison. C'est *lui* et son aura maléfique qui la hante, conclut la virtuose.

Aura maléfique ! Le lieutenant, qui n'avait pas un penchant pour l'ésotérisme, revint sur un aspect plus prosaïque de "l'aura" du mari : "Saviez-vous pour les jeux en ligne, Marianne ?"

"J'ignorais qu'*il* jouait. Mais grâce à Vicki, je le sais maintenant. Et dire que je *lui* faisais confiance ! Alors qu'*il* puisait allègrement dans mon compte en banque pour se renflouer.

Marianne eut un petit rire désabusé : "J'étais tellement naïve !"

"Maintenant que vous êtes prévenue, Marianne, continuez à être sur vos gardes, lui conseilla Alexandre. Une recommandation un peu bête, mais rien d'autre ne lui vint à l'esprit. Si plein de ressources habituellement, il flottait, comme qui dirait, dans un vide sidéral.

"C'est exactement ce que nous faisons, Vicki et moi, lieutenant."

Vicki par ci, Vicki par là, le lieutenant en éprouva une légère irritation. Presque du malaise... Et pourtant, c'était bien lui qui avait souhaité cette connivence, *non ?* Devait-il continuer à prendre régulièrement des nouvelles de Marianne. Il décida que ce n'était probablement plus nécessaire : "Bon... et bien alors, bravo ! fit-il assez platement.

Percevant le changement de ton, Marianne Lahaie rectifia le tir : "Merci lieutenant. Merci pour tout ce que vous faites pour moi, fit-elle, très émue.

Puis se tournant vers Louis Santerre : "Et merci aussi à vous, inspecteur. Avec vous tous, je ne me sens plus seule pour faire face à *ce monstre*."

Qu'y avait-il dans les yeux de Marianne ?

De la haine ou... ? Était-ce là le secret de sa stupéfiante métamorphose physique et mentale ?

Encore une fois, le lieutenant ressentit un inexplicable malaise.

"Je sais que vous souhaiteriez que je quitte la maison mais je ne veux pas. Pas avant de.... "

Marianne Lahaie était bien décidée à demeurer en place pour participer à l'hallali et l'exprima clairement : "Je veux être présente quand vous viendrez lui passer les menottes. Je pense avoir mérité ce droit, fit-elle sur un ton sans réplique.

Les deux flics échangèrent un regard.

Il était désormais inutile d'essayer de la persuader de s'enfuir. Il ne leur restait qu'une chose à faire. Souhaiter que l'odyssée se termine vite et bien. Pour tout le monde.

.....

"Gage-tu, fit Kim en se préparant pour la nuit, que Louis sera resté longtemps devant chez Marianne à se demander s'il ne devrait pas passer immédiatement les menottes à son mari."

Elle était en petites culottes et se démaquillait.

Alexandre était déjà au lit : "Ouais, dit-il en admirant la superbe chute de rein de son épouse : "Évidemment, Marianne lui rappelle sa fille qui aurait le même âge, si..."

"Pauvre Louis ! La perte de son unique enfant, je crois qu'il ne s'en remettra jamais complètement... Même s'il est heureux avec Élise."

"Dis-moi une chose, Kim... qui de toi ou de Louis a improvisé cette rencontre avec Marianne ?"

"Ça t'a déplu, mon chéri ?" Kim lui servait sa propre médecine. Quand elle voulait éviter un sujet, elle répondait à une question par une autre. Comme il le faisait très souvent.

Alexandre en prit note...

... mais fermement décidé à ne pas la laisser passer celle-là, il lui dit : "Tu aurais pu me prévenir, c'est ce que j'appelle un coup en bas de la ceinture, Kim."

"Si tu veux tout savoir, Louis m'a téléphoné à la dernière minute. Il voulait absolument la rencontrer. Je n'ai donc pas eu le temps de communiquer avec toi, se défendit Kim : "Je sais que tu aurais préféré ne pas la voir ici, mais est-ce si terrible que ça, mon chéri ?"

"Non, pas vraiment." Alexandre ne pouvait tout de même pas lui tenir rigueur d'avoir posé un geste généreux. Et visiblement, tout le monde en avait profité. Marianne en tête de liste. Au fond, était-ce si important de suivre le règlement à la lettre ? *Non.*

En tout cas, cela ne méritait pas une chicane de ménage. *Sûrement pas.*

Et que Louis veuille faire la connaissance de Marianne était tout à fait dans sa nature. Il était curieux comme pas un. N'empêche qu' en offrant de la raccompagner, il devait avoir une idée bien précise en tête. Le lieutenant l'avait vu dans le regard que l'inspecteur de la SQ posait sur elle. La manière dont Marianne avait si vite récupéré l' intriguait, lui aussi.

Marianne Lahaie défiait l'entendement. Elle avait été lentement empoisonnée à l'arsenic et aux antidépresseurs, manipulée, terrorisée et traitée de façon innommable *et pourtant...*

Mais que connaissaient-ils, Santerre et lui, de la nature d'une virtuose ? *Rien, absolument rien.* Et n'avaient-ils pas, tous deux, vivement souhaité qu'elle s'en sorte ? *Alors ?*

"Kim, elle t'a fait quoi comme impression, Marianne ?"

Kim mit un temps avant de répondre : "Physiquement , elle m'a paru beaucoup mieux que ce à quoi je m'attendais. Une grande artiste, bien sûr. Émotivement fragile, certainement. Mais tu sais, c'est difficile pour moi de me faire une idée en si peu de temps. Je l'ai surtout interrogée sur son art. J'ai évité tout qui était trop personnel. C'est ce que tu voulais, non ?"

"Oui, mais..."

"À quoi penses-tu, mon chéri, fit Kim en se glissant sous la couette.

"Je pense que j'ai envie de te prendre dans mes bras, mon amour."

"Ah ! s'il n'y a que ça. Permission accordée, mon chéri."

Toi, tu ne dis pas tout, pensa Kim. Mais elle décida de ne pas insister.

Il y avait des moments où il valait mieux ne rien dire et se laisser bercer. Et ce fut ce qu'elle fit.

Elle se lova dans les grands bras de son mari, lequel se fit un plaisir de la bercer.

44

Le lendemain, le lieutenant retrouvait Louis Santerre pour un lunch tardif. Il avait pas mal de choses à lui dire. Tout ce dont il n'avait pu l'entretenir la veille et même un peu plus. *N'est-ce pas !*

Mais avant qu'il ouvre la bouche, Louis Santerre prit la parole :

"En la reconduisant, j'ai jasé avec Marianne et je suis, disons... un peu rassuré. Franchement, quand je l'ai vue chez-toi, si alerte, si vive, si souriante, je me suis demandé si je n'avais pas la berlue. Même si, objectivement, je savais que ce n'était pas le cas, j'ai même pensé que Vicki et toi aviez exagéré la gravité de sa situation. Et forcé un peu sur la description de son état."

Alexandre sourit : "Normal, tu ne la connaissais pas... Je ne te cacherai pas que j'en perds mon latin, moi aussi. Nous devons nous rendre à l'évidence, Louis. Marianne possède une force que nous ne comprendrons peut-être jamais."

"Philosophe, hein ? Es-tu en train de me faire une attaque de mysticisme ?"

Le lieutenant ricana : "Rassure-toi, ça n'arrivera pas. Mais je suis prêt à admettre qu'il y a des êtres, comme Marianne et d'autres, probablement, qui échappent à toute explication rationnelle."

"Mouais... peut-être as-tu raison. Mais alors, explique-moi pourquoi le mari ne se rend pas compte du changement spectaculaire qui s'est opéré chez-elle ? Et s' il est aussi contrôlant qu'elle le dit, pourquoi la laisse-t-il sortir à son gré. Rencontrer qui elle veut ?"

"Bonne question, Louis. Il est en effet peu probable qu'il n'ait rien vu." Courte pause : "Et... hem... en passant, pourquoi ne pas demander à Vicki d'enregistrer ses conversations... heu... intimes avec lui. Cela pourrait nous aider à mieux le cerner... Évidemment, c'est si elle a encore des... "

"... relations intimes. Je ne crois pas qu'elle en ait encore... Mais... si tu y tiens... je peux toujours essayer de lui en toucher un mot, fit mollement Santerre. Il n'avait pas l'air très chaud à l'idée de parler de "ces choses-là" avec sa collègue.

Alexandre Denis n'osa pas insister. L' idée, qui lui avait paru très valable la veille, lui semblait de moins en moins pertinente.

Court silence.

Les deux hommes concentrèrent leur attention sur le contenu de leurs assiettées. Après avoir bien mastiqué sa bouchée de steak, Santerre rompit le silence : "Délicieux ce boeuf, pas vrai ?"

"Oui, délicieux, en effet."

"Bon, on ne va quand même pas passer tout le repas à se dire des banalités, grogna l'inspecteur de la SQ. Apparemment, il avait réussi à surmonter sa gêne passagère :

"Je repose ma question, Alexandre. Comment Mathias Lahaie ne voit-il pas que Marianne... heu... évolue ? Disons-le comme ça."

"Laisse- moi te résumer ce qu'on a appris sur l'homme. Et après, je pense être en mesure de te fournir une explication sur son manque d'intérêt pour ce qui se passe chez-lui."

"Ah, tu as du nouveau ?"

"Assez, oui... Tout d'abord, hier soir, Nguyen et Sans-Souci ont refait la tournée des bars gay avec la photo de Sean Dupré. Selon les témoignages qu'ils ont recueillis, Sean aurait été vu à deux ou trois reprises en compagnie d'un homme qui ressemblerait à Mathias Lahaie. Et semble-t-il que : ça "cliquait" entre ces deux-là."

"Donc, Élise avait raison de penser qu'il aurait peut-être des tendances homosexuelles ... ouais... N'empêche que, selon ce que tu racontes, Lahaie n'a pas été formellement identifié ?"

"Non. Les descriptions varient d'une fois à l'autre en effet."

"Évidemment, avec la panoplie de perruques et de verres de contact qu'il a dans son armoire à balais, il a l'embarras du choix !"

"Sûrement... Mais attends la suite. Ma collègue Liliane Thomas, qui... hem... s'y entend bien en informatique, a fouillé un peu dans le passé médical du doc. Et elle a trouvé. Figure-toi, qu'à l'âge de huit ans, il a été vu par un psy. La raison..."

"Oh ! Oh ! Ça devient intéressant, s'exclama Santerre. Le piratage de dossiers médicaux ne paraissait pas le déranger outre-mesure. Il vrai que, quand on est un spécialiste des interrogatoires musclés ou "à l'asiatique", on ne s'offusque pas pour si peu, pensa Alexandre en enchaînant :

"Alors, grâce à Liliane, nous savons ce que nous n'aurions jamais appris autrement. Du moins, cela n'apparaît pas dans les notes biographiques sur le Web. Mathias Lahaie avait un jeune frère. Selon la version officielle, le bébé âgé de trois semaines est mort de ce que l'on appelle : le syndrome de mort subite du nouveau-né et..."

"... le jeune Mathias aurait été perturbé par la mort de son petit frère ou bien... l'aurait tué ?"

"Ça, l'histoire ne le dit pas. Mais c'est possible qu'il l'ait tué. Jaloux de l'attention que portait ses parents au nouveau-né, il s'empare d'un oreiller, étouffe le bébé et le tour est joué. Il y a eu quelques affaires du genre, si je ne m'abuse."

"En effet, Alexandre. Et dans le cas qui nous occupe, ça fait un décès de plus dans la vie de notre homme... ouais... Des années plus tard, ses parents meurent dans l'incendie de leur demeure. Mathias Lahaie, jeune adulte, s'en sort indemne. Les flics de l'époque l'ont soupçonné mais n'ont rien pu prouver. De plus en plus intéressant ! "

"Et n'oublie pas, Louis, qu' il empoche l'argent de l'héritage et des assurances."

"Oui, pourquoi pas, quant à faire ! ricana l'inspecteur de la SQ.

"Et ce n'est pas tout."

"Ah, non ! Surprends-moi, Alexandre."

"J'ignore si ça va te surprendre, mais ... "

Le lieutenant s'arrêta un instant. Pas pour ménager ses effets, mais plutôt pour prendre une bouchée de pomme de terre cuite au four avant qu'elle ne refroidisse complètement.

Il ne parlait jamais la bouche pleine...

45

"... à treize ans, reprit-il (la bouchée bien mastiquée et avalée), Mathias Lahaie fait un séjour de quelques semaines en institution. Pourquoi ? Une dispute qui aurait mal tourné, parait-il. Il aurait tabassé à mort un camarade d'école."

"Wow !"

"Oui, wow !... Le diagnostic des psys , qui l'ont vu à ce moment-là, est le suivant : troubles de la personnalité narcissique, propension au sadisme, mégalomanie et plus pointu encore, tendances homosexuelles qui se développeraient ou pas."

"À croire que les circonstances s'y prêtent, ironisa Louis Santerre.

"Et oui, ça en a tout l'air... Donc, après ce séjour en institution, aucun suivi psychologique n'a été fait. Que s'est-il passé ? Il semble, que même adolescent, Lahaie ait réussi à persuader pas mal de monde qu'il allait beaucoup mieux. Doit-on s'en étonner ? Sans doute pas. Le type a un QI bien au-dessus de la moyenne. Il est membre de MENSA, alors..."

"Les psys qui l'ont vu à l'époque, peut-on les retracer ?"

"Du groupe, un seul est encore vivant. Sauf qu'il est atteint d'Alzheimer en phase terminale. Autant te dire qu'il n'y pas grand-chose à tirer de cet homme-là."

"Bon, OK ! s'impacienta Santerre, Eros, Thanatos et tout le bataclan, je veux bien. Mais tout ça n'explique toujours pas pourquoi Mathias Lahaie est indifférent à ce qui passe chez-lui."

"J'y arrive, Louis. Vois-tu, il est en pleine décompensation. Ses mécanismes régulateurs fonctionnent de moins en moins bien. Il est en rupture de repères, si bien que... "

"Et ben, dis donc, Alexandre, je ne te savais pas si ferré en psychanalyse... Et je ne me moque pas, crois-moi."

"Oh, je n'en doute pas, Louis... hem..."

"Mais je t'assure, tu m'impressionnes ! Tu le sais, la psychanalyse et moi, on ne fait pas bon ménage. Même que parfois, j'envie ta capacité à faire certains liens qui m'échappent."

À donnant-donnant, le lieutenant fit un effort de modestie : "En fait, Louis, j'ai dû me rafraîchir la mémoire en relisant les notes que j'avais prises pendant mes cours de criminologie."

Louis Santerre sourit. Alexandre Denis sourit aussi . Deux flics, deux approches complètement différentes mais qui se complétaient. Et ils le savaient tous les deux.

"Donc, appelons un chat un chat, sa folie prend le pas sur tout le reste, résuma le lieutenant.

"C'est loin d'être rassurant."

"Ouais... Par ailleurs, trois autres membres de mon équipe tentent présentement de retracer des gens qui l'ont connu pendant ses études. On recherche également ses anciens collègues du Montreal General. Bien entendu, je n'attends pas de résultats avant quelques jours, mais..."

"Faut y mettre le temps, bien sûr."

"À moins que... vous de la SQ, vous vous décidiez enfin à nous donner un coup de main pour le travail dans le quartier gay ?"

"Mouais... Ça, ce n'est pas dans la poche. La nouvelle Direction de la SQ ne veut pas de guerre de juridiction avec le SPVM. Et pour l'instant, le meurtre de Sean Dupré est considéré comme un dossier montréalais. Tu comprends, Alexandre ?"

"Oui, mais ça ne veut pas dire que j'approuve. À ce niveau-là, tout devient trop politique."

"Eh oui. Et toi et moi n'y pouvons rien."

"Il me semble qu'au contraire, tu y peux quelque chose, Louis. Je me trompe ou..."

"À moins... que ... qu'on fasse quelques entorses au protocole, fit rêveusement Santerre en finissant de bouffer son steak.

Ce fut le moment que choisit le lieutenant pour parler de son projet de rencontre avec Mathias Lahaie. De toute manière, tôt ou tard, il devrait le faire. Autant le faire pendant que Santerre était occupé à mastiquer. Après lui avoir exposé ses raisons, il termina en disant : "... et je me propose d'inviter le monsieur pour une conversation à bâtons rompus. Autour d'une tasse de thé aromatisée à l'arsenic. Qu'en penses-tu ?"

Louis Santerre, qui avait fini de mastiquer, pouffa de rire : "Tu as dû être humoriste dans une vie antérieure." L'inspecteur de la SQ se tenait les côtes à force de rire.

Surpris par autant d'hilarité (surtout pour une blague qu'il faisait pour la deuxième fois en autant de jours), le lieutenant s'inquiéta : "Tu crois qu'une causerie avec le sieur Lahaie n'est pas appropriée. C'est ça que tu n'oses pas me dire, Louis ?"

"Au contraire, je trouve l'idée excellente. Certainement pas au goût du commandant Brière... Mais oui, tu veux le déstabiliser, le pousser dans ses retranchements, le forcer à commettre un erreur. À mon avis, c'est la seule façon de venir à bout de ce type-là. Autrement, on ne l'attrapera pas de sitôt."

Santerre allait-il proposer d'assister à la rencontre ? Le lieutenant retint son souffle. Mais le retint pour rien, car...

"Tu es parfait pour une entrevue de ce genre, Alexandre. Déblaie le terrain et quand viendra le temps des aveux, j'y serai. Tu peux me croire."

Alexandre faillit éclater de rire à son tour. Louis Santerre parlait du "temps des aveux" comme s'il avait été question du "temps des amours".

"En attendant, lui lança-t-il amusé, tu comptes sans doute parfaire tes techniques de méditation transcendante."

"Tu as tout compris, mon vieux, rétorqua Santerre en souriant : "Mais en attendant, comme tu dis si bien, j'ai une proposition à te faire."

"Ah ! bon, laquelle ? Me donner des cours de méditation transcendante, peut-être ?"

"Ça t'intrigue cette technique-là, avoue-le ?"

"Mais certainement que ça m'intrigue. Et je crois que ça t'amuse de jouer les mystérieux à ce sujet-là."

"Tu n'as pas tort, fit Santerre, énigmatique : "Donc, ma proposition est la suivante. À ce stade, je pense être en mesure de faire ma part en matière d'entorses au règlement et..."

"Tiens donc ! fit le lieutenant, moqueur.

Santerre joua le jeu : "Au diable ! la foutue politique de non- ingérence de mes patrons, déclara-t-il sur un ton faussement grandiloquent : "Je vais mettre quelques agents à ta disposition pour sillonner le quartier gay avec les membres de ton équipe. Ça te va comme ça ?"

"C'est très généreux de ta part, mon cher Louis, ironisa Alexandre. D'autant que jusqu'à présent, la SQ, toujours prête à débarquer avec la grosse artillerie dans les affaires des autres, n'a pas fait grand chose pour nous dépanner, pas vrai ?"

"Merci de me le rappeler, Alexandre !"

"Oh, il n'y a vraiment pas de quoi, Louis !"

Les deux flics rirent. Ils aimaient bien ces petites joutes amicales qui leur permettaient de se dire quelques vérités, sans que cela porte à conséquence.

SQ versus SPVM, ou si vous préférez, SPVM versus SQ.

À eux deux, Alexandre et Louis avaient réussi où d'autres, avant eux, avaient échoué. Ils avaient établi un pont (une sorte de *no man' land*) entre deux corps de police, pas toujours sur la même longueur d'ondes.

Ils terminèrent leur repas en parlant du mariage de Louis avec Élise. Lequel, si tout se déroulait comme prévu, aurait lieu à la mi- janvier.

"Raison de plus pour pincer le sieur Lahaie au plus vite mais sans rien brusquer, conclut Louis Santerre. Paroles sibyllines s'il en fut.

Où voyait-il un lien entre son mariage et le...? Sans rien brusquer ?

Comprenne qui veut, pensa le lieutenant.

46

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis le meurtre de Sean Dupré et les médias étaient passés à un autre appel. *Parfait*, songeait Mathias Lahaie.

Le psychiatre était dans son repaire, sa chambre secrète. Et sirotait un Pernod, bien calé dans son fauteuil dernier cri et ergonomique. Il soupira d'aise. *Les choses se tassaient doucement ...*

Deux jours après le meurtre, il était allé faire un tour dans le quartier gay, juste pour voir. Contrairement à ce à quoi il s'attendait, le coin ne grouillait pas de flics. À l'exception de deux zigotos qui se baladaient déguisés en couple gay.

Tiens, quand les deux flics l'avaient croisé dans une rue, il les avait même salués. Les imbéciles n'avaient rien soupçonné. *Ha, ha ! Il les avait bien eus ...*

Néanmoins, la prudence était de mise et depuis ce temps, Mathias Lahaie se tenait à carreau. N'empêche que l'envie de recommencer le titillait de plus en plus.

Prenant son téléphone portable, il composa un numéro : " Hello mon p'tit coco, c'est moi" "(...)" "Non pas ce soir, je ne peux pas. J'avais simplement envie d'entendre ta voix." "(...)" "Oui, mon bel ange... Demain soir, ça t' irait ? "(...)" "On fait comme d'habitude et... tu ne perds rien pour attendre, mon p'tit chéri."

Bisous, bisous.

Celui-là était un étudiant en théâtre. Super beau gars. Avec lui, comme avec les autres, cela se passait dans un motel. Jamais Mathias Lahaie ne commettrait l'erreur d'aller chez une de ses victimes. Les mignons faisaient la réservation et lui entraient en scène quelques minutes après.

Incognito, bien entendu ... Oui, et ce que le petit chéri ne savait pas, c'était que demain soir il ne sortirait pas vivant du motel. Mathias Lahaie ricana. Avec Sean Dupré, il avait un peu raté son coup. Il s'était laissé emporter par l'ivresse du moment. Il lui avait fait la peau avant de le baiser.

Dommage, il avait un très beau p'tit cul ...

Avec l'étudiant en théâtre, Mathias Lahaie avait décidé de varier un peu le menu. Le modus operandi ne serait pas le même. Il s'était procuré un pistolet. Marché noir, ça allait de soi. Sur le Black Web, tout devient simple quand on sait où chercher et qu'on a de l'argent, *bien sûr !*

Évidemment avant de loger une balle dans la tête du mignon, il le baiserait. Ensuite, il lui tirerait une balle dans la tête. *Bang, bang...* Ce ne serait pas aussi jouissif que de le torturer et le voir souffrir. *Mais nécessité fait loi ...*

Mathias Lahaie avait suffisamment lu sur le sujet pour savoir que s'il utilisait toujours la même méthode, les flics, même les deux zozos déguisés en homosexuels, finiraient pas établir un lien de cause à effet. *Et ça, c'était hors de question ...*

Le psychiatre allait se servir un autre verre, quand son téléphone portable sonna. Qui pouvait bien le déranger dans son repaire, un dimanche soir ?

"Docteur Mathias Mathias à l'appareil. À qui ai-je l'honneur ?"

Il écouta ce que son interlocuteur avait à dire. Au fur et à mesure que ce dernier parlait, Mathias Lahaie verdissait : "Mardi ... en fin de journée, dites-vous ? Laissez-moi consulter mon agenda... Heu... j'y serai... oui."

Oh, merde, la police !

Un certain lieutenant Alexandre Denis. De quoi s'agissait-il exactement ? Le flic ne lui avait pas donné de détails. Il lui avait simplement dit que c'était une rencontre de routine.

Bof ! je ne cours aucun risque...

Un instant, Mathias Lahaie se demanda s'il ne ferait pas mieux de reporter sa "rencontre" du lendemain avec le petit chéri ? *Non...* Il avait été suffisamment sage et ne pouvait plus attendre pour s'adonner à son sport préféré.

Tuer, tuer et tuer encore...

47

Crimes majeurs du SPVM, section homicides, lundi, 11 heures, salle de conférences.

C'était le jour de l'arrivée de Jérôme Vandal. Un grand échalas d'une petite trentaine, environ. Vandal avait les cheveux ramenés en queue de cheval, une barbe brune, longue et très fournie. Des anneaux aux oreilles, mais pas dans les narines, heureusement !

Les enquêteurs n'ayant pas à porter l'uniforme (sauf pour les cérémonies officielles) Vandal était en "civil" comme les autres. Mais voyez-vous, "il y a civil et civil".

Lui, portait des jeans savamment déchirés aux genoux et une chemise à carreaux ouvrant sur un tee-shirt aux couleurs délavées. Les manches de sa chemise relevées jusqu'aux coudes laissaient entrevoir quelques tatous sur ses avant-bras.

Oh ! et il mâchait de la gomme *balloune*. *Blub,blub, blub...*

Les autres, qui s'attendaient à voir arriver un type en complet-veston-cravate, le regardaient à la dérobée. De toute évidence, leur conception de l'économiste-type avait intérêt à être révisée. En contre, ils comprenaient pourquoi, aux Crimes économiques, on l'avait laissé aller aussi facilement. Car, de ce qu' on en savait aux Homicides, le style "bûcheron" devait être assez mal vu dans cette unité plutôt collet monté. Il ne devait certainement pas *fitter* dans le décor.

Vandal se présenta avec aisance et, disons-le, une certaine désinvolture. Les poignées de main échangées, tout le monde prit place autour de la table.

Le lieutenant nota avec plaisir que Dave Sans-Souci et Léo Nguyen avaient l'air reposé. Leur fin de semaine "off" leur avait fait du bien. *Tant mieux !*

En revanche, Judith Chomsky et Guy Lambert, qui avaient pris la relève, étaient beaucoup moins frais et dispos. Alexandre soupira en se demandant quand arriveraient les renforts promis par Louis Santerre ? Et seraient-ils suffisants ?

Il s'apprêtait à ouvrir la session quand Judith Chomsky le prit de court : "Ouf ! s'écria-t-elle, faire la tournée des bars, qu'ils soient gay ou autres, ce n'est pas du tout cuit !" Puis, se tournant vers Sans-Souci et Nguyen, la policière ajouta : "Je vous comprends tellement mieux, les gars. Vous ne pouvez savoir à quel point !"

Dave et Léo eurent l'élégance de ne rien dire. Ils se contentèrent de hocher la tête.

"Partout, on nous a dit la même chose, déplora Lambert d'un ton las, Sean Dupré aurait été vu en compagnie d'un type ressemblant à Mathias Lahaie dans les jours qui ont précédé son meurtre. Mais depuis lors, personne n'a revu Lahaie ou quelqu'un lui ressemblant."

"Il doit prendre un *break* pour se faire oublier, avant de recommencer de plus belle, fit le "nouveau" avec un aplomb que certains trouvèrent un peu déplacé.

Normalement, quand on est nouveau dans un groupe, on attend avant de donner son avis. Une règle non écrite, bien sûr, mais observée la plupart du temps. Vandal, lui, avait l'air de s'en fiche complètement. Et en plus, il continuait à chiquer furieusement sa gomme (qui ne devait plus rien goûter du tout). *Enfin, passons...*

N'empêche qu'il était clair que Jérôme Vandal avait étudié le dossier Lahaie avant de se présenter devant ses pairs. Un bon point en sa faveur, nota le lieutenant tout en se promettant de lui dire un mot sur sa tenue vestimentaire.

L'habit ne fait pas le moine, mais quand même...

"Hem... fit-il, en s'adressant à Chomsky et à Lambert, ce que vous nous dites, c'est qu'il ne s'est rien passé qui vaille la peine d'être noté."

"C'est exactement ça, lieutenant, rétorqua Judith Chomsky, complètement découragée. Et Dieu sait que ça en prenait beaucoup pour venir à bout de cette Walkyrie.

Il y eut un silence.

Marie Garneau le rompit : "Nous, lieutenant, on a des choses à dire... "

Avec ses camarades Liliane Thomas et Régimbald, Marie avait passé la journée du vendredi ainsi qu'une bonne partie du week-end à retracer des gens qui avaient connu Mathias Lahaie pendant ses études et du temps où il travaillait au Montreal General.

Elle devait avoir été désignée comme porte-parole du trio puisque ce fut elle qui résuma : "... à l'hôpital, ses anciens collègues nous l'ont tous décrit de la même manière, lieutenant. Mathias Lahaie n'hésitait pas à faire des coups bas aux autres."

"Comme quoi, par exemple ? questionna Alexandre.

"Comme les dénigrer devant les supérieurs. Subtiliser leurs dossiers. Ce genre de choses. Par ailleurs, toujours selon leurs dires, il aurait fait des avances non désirées à certains collègues, hommes et femmes."

"Personne ne l'a accusé de harcèlement ? "

"Dans certains milieux, cela ne se fait tout simplement pas, lieutenant. On préfère balayer les choses sous le tapis. Surtout quand il s'agit d'un collègue bien vu de la haute direction."

"Bon, et pendant ses études ?"

"À l'université, il avait un comportement similaire avec ses condisciples. Harcèlement et sabotage de travaux. Encore-là, personne ne s'est plaint. En revanche, quelques-uns de ses profs, nous ont dit qu'il était froid, méprisant et assez étrange."

Jugeant sans doute que sa collègue avait assez parlé, Régimbald intervint : "J'en ai même retracé un, qui lui a enseigné la chimie au collège Bréboeuf, un dénommé Brochu. Le type est très âgé

maintenant mais il n'a pas perdu la mémoire. Il m'a dit que Lahaie s'était montré particulièrement intéressé par un cours... Lequel ? Je vous le donne en mille."

Silence glacial...

Personne n'avait envie de jouer aux devinettes et ça paraissait. Régimbald se racla la gorge : "Hem... tenez-vous bien... un cours sur les propriétés de l'arsenic."

Whoa... Sifflements !

"Mais ce n'est pas tout, reprit Régimbald, Brochu m'a donné le titre du travail que Lahaie lui avait remis en fin de session : **"Arsenic et vieilles dentelles"**.

Re- sifflements !

"Avec tout ça, il ne nous reste plus qu'à le faire avouer, commenta Liliane Thomas, très optimiste. "Oui... Oui... scandèrent les autres à sa suite.

Fatigue excessive ou besoin très humain (quoique peu louable) de montrer au "nouveau" à quelle brillante équipe il se joignait ; toujours est-il, qu'un vent de "pensée magique" se mit à souffler assez sérieusement sur l'équipe.

Le lieutenant allait devoir faire figure de rabat-joie. C'était son rôle après tout.

"Vous avez tous fait un excellent boulot, fit-il aussi sobrement qu'il put, mais... il y a un hic. Je reçois Mathias Lahaie dans mon bureau demain en fin de journée. Et à ce stade, je ne compte pas aborder avec lui la question de l'arsenic. Ça risquerait de compromettre la position de Marianne Lahaie et de Vicki Bérard. Vous en êtes bien conscients, n'est-ce pas ?"

Les détectives, qui avaient un peu trop allègrement emprunté le chemin menant aux "vallées verdoyantes de la résolution de l'affaire", se calmèrent aussitôt.

Hélas ! toutes les preuves qu'ils avaient contre Mathias Lahaie n'étaient que circonstancielles. Son passé parsemé de morts "accidentelles et/ou naturelles", son goût pour la réglisse, ses recherches

sur l'arsenic, tout ça pouvait s'expliquer. Et sûrement que Lahaie, avec son QI, trouverait des explications... mais n'avouerait pas.

Autour de la table, les sifflements firent place à un silence "recueilli".

Il était temps d'alléger l'atmosphère. Le lieutenant, qui avait largement contribué à l'alourdir, s'en chargea : "Louis Santerre m'a promis de l'aide, fit-il avec un enthousiasme qu'il n'éprouvait pas. Quelques agents vont venir nous prêter main forte dans le quartier gay. Ça ne devrait pas tarder. Probablement vers la fin de la semaine."

"Ah, c'est pas trop tôt ! s'écria Dave Sans-Souci. Jusqu'à présent, la SQ s'en est tirée à très bon compte dans toute l'affaire, non ?"

Alexandre Denis, qui pensait exactement la même chose, ne releva pas la remarque.

Inutile de jeter de l'huile sur le feu : "Bon, ce soir, fit-il, Léo et Dave vous reprenez le chemin du quartier gay. Et à compter de demain soir, nous devons tous faire notre part. En tandem et à tour de rôle. Vendredi soir, je me porte volontaire et je tenterai ma chance avec Santerre. Il ne le sait pas encore mais il va l'apprendre. Et il va accepter. Garanti. D'ici là..."

"Heu... lieutenant, j'y vais aussi, s'enquit Jérôme Vandal sur un ton qui laissait entendre qu'il en mourait d'envie. Le lieutenant lui sourit : "Mais bien sûr, voyons ! Ce sera, comme on dit dans l'armée, ton baptême du feu. "

"Wow ! De l'action, ça me plaît. Vous savez aux Crimes économiques, je m'ennuyais. On passait tout notre temps devant les écrans d'ordinateurs et ... "

"Oui, et bien ici, on fait aussi comme ça parfois, objecta Liliane Thomas.

"Mais pas tout le temps ?"

"Non. Pas tout le temps, convint la policière avec un clin d'oeil.

"Mais j'y pense, Liliane, fit Alexandre, tu pourrais faire équipe avec Jérôme, jeudi soir."

"Certainement, lieutenant. Je me ferai un plaisir de lui montrer le droit chemin." Ce faisant, Liliane Thomas jeta un regard mi-moqueur, mi-critique à la tenue de Vandal : "Et tenue de ville, s'il-te-plaît. Personne ne se déguise, d'accord."

Jérôme Vandal éclata de rire : "Message reçu, Liliane."

La glace était rompue.

Pour célébrer convenablement l'arrivée du "nouveau", Alexandre Denis suggéra d'aller luncher au restaurant **Chez Bélinda** : "Il est plus d'une heure, dit-il, le resto doit être ouvert et il paraît que la bouffe y est sensationnelle. Pas vrai, Dave et Léo ?"

"Mettez-en ! s'exclamèrent les deux protégés de Bélinda Leroux.

Avant de partir pour le resto, Jérôme Vandal se débarrassa discrètement de sa gomme.

48

Après avoir fait des galipettes avec l'étudiant en théâtre, Mathias Lahaie fit comme il se l'était promis. Il lui tira une balle dans la tête. Moins jouissif que de le tabasser à coups de poing- américain, se répéta-t-il. Mais que vous voulez-vous, *fallait ce qu'il fallait*.

La prudence était de mise, surtout avant sa rencontre avec le lieutenant Denis. Il s'était discrètement renseigné sur son compte. Et avec ce flic-là, il n'y avait pas de farces à faire. *Changer de méthode s'imposait, sinon ...* N'empêche que, méthodes variées ou pas, il devrait, pour un temps, essayer de mettre la pédale douce.

Ha, ha ! Pédale douce, vous saisissez, bande de gnoufis !

Et parlant de pédale douce, Mathias Lahaie allait vérifier quelque chose qui le chicotait depuis quelques jours. Sa femme Marianne se portait un peu trop bien à son goût. Prenait-elle toujours ses médicaments et ses vitamines? Surtout les vitamines ?

Se pouvait-il qu'il se soit gouré en injectant l'arsenic dans les capsules ? Avait-il mal calculé la dose ? En avait-il suffisamment mis pour... Peut-être pensait-il trop aux p'tits chéris ?

Et pas assez à ce qui se passait à la maison. *Ouais ...*

Marianne et Jeanne semblaient s'entendre à merveille. *Bon d'accord*, cela faisait partie du plan. Si elles s'étaient crêpé le chignon, ça l'aurait inquiété, bien entendu. Mais là, les rares fois, où il allait chez-lui, il les surprenait toujours en grande conversation. Quand il arrivait, elles se taisaient. Si ça se trouve, ce brusque silence l'inquiétait encore davantage. *Oui*, quelque chose ne tournait pas rond.

Et il allait tirer ça au clair ...

49

Le mardi et le mercredi furent deux journées très éprouvantes pour le lieutenant et son équipe d'enquête. Une sorte de passage à vide, ou appelez ça comme vous voudrez.

Des jours pourris comme il nous arrive à tous et toutes d'en vivre. Des jours, où tout va de travers, où on a l'impression de reculer au lieu d'avancer. Et s'il y a chanceux/euses, à qui ça n'arrive pas, grand bien leur fasse !

Mardi, huit heures et demie, Centre d'enquêtes du SPVM.

Le lieutenant était dans son bureau à préparer le meeting de 11 heures. C'était le jour où des agents de la SQ arrivaient en renfort. En plus, il voulait revoir les questions qu'il poserait plus tard dans la journée à Mathias Lahaie.

Son téléphone sonna : "Lieutenant Denis à l'appareil".

Au bout du fil, le dispatcher : "Lieutenant, on vient de trouver un cadavre au motel, **La Vie est belle**, situé coin... "

Encore un jeune homme. Celui-là, on lui avait tiré une balle dans la tête. *Merde !* Le lieutenant appela les gens du laboratoire médico-légal et ceux de l'Identification judiciaire. Puis il prit son manteau et partit les rejoindre en vitesse au motel **La Vie est belle**, *tu parles*.

.....

Le cadavre gisait nu sur le lit défait. Patrick Charlebois, un étudiant en théâtre avait vingt ans et.. la moitié du visage arrachée. Nul besoin d'être un spécialiste en balistique pour constater qu'on avait tiré sur lui à bout portant, avec une arme de gros calibre.

Des morceaux de cervelle avaient giclé sur l'oreiller.

"C'est la femme de ménage, venue faire les chambres, qui l'a trouvé, expliqua au lieutenant, l'un des patrouilleurs accourus sur les lieux.

Aucune trace de lutte. Le jeune homme ne s'était pas méfié. *Donc...*

"Selon vous, à quand remonte la mort, demanda Alexandre au médecin-légiste, penché sur le corps. Manque de pot, le pathologiste était celui "qu'il connaissait peu et ne trouvait pas sympathique".

"Hier, assez tôt dans la soirée. C'est tout ce que je peux dire pour l'instant, grogna celui-ci.

"Pouvez-vous faire vite pour l'autopsie, c'est très urgent, insista poliment le lieutenant.

L'autre lui jeta au regard mauvais : "On va faire ce qu'on peut. Pas plus, pas moins."

Pour ne pas être formulé à haute-voix, le message était clair : Si tu penses que tu vas bénéficier d'un traitement de faveur, mon grand fatigant, tu te trompes...

Bon là, assez, c' était assez !

Chaque fois qu' Alexandre Denis avait affaire à ce type, c'était toujours la même histoire. Le pathologiste ne le saluait jamais et répondait à peine à ses questions.

Il prit son i-phone et composa le numéro de Réjean Bourque, chez-lui : "Salut, Réjean, c'est Alexandre (...). Oui, ça va. Les enfants vont bien aussi. (...) Tu as raison, on devrait se faire une petite bouffe bientôt avec Mimi et Kim.(...) Écoute vieux, je suis en compagnie de... rappelez-moi votre nom, fit-il en s'adressant au médecin-légiste, lequel avait pâli.

"Ah ! Gauvin, oui... Bon, écoute Réjean, il semblerait que monsieur Gauvin n'ait pas beaucoup temps à consacrer à..."

Et le lieutenant de dépeindre l'urgence de la situation à son vieil ami Réjean Bourque. Son appel terminé, il prit un air innocent pour dire au dénommé Gauvin : "Votre patron, m'assure que l'autopsie sera faite aujourd'hui même, ça vous va comme ça ?"

L'autre, assez piteux, détourna le regard. Le lieutenant faisait rarement valoir ses contacts mais là, le type l'avait cherché. Et il l'avait trouvé. *Tant pis pour lui.*

Une petite satisfaction.

Mais ce fut la seule qu' Alexandre Denis eut de toute la journée.

50

De retour au Centre d'enquêtes, le lieutenant apprenait que Léo Nguyen n'assisterait pas au meeting de l'équipe. Le sergent-détective s'était fracturé un poignet et avait passé une partie de la nuit à attendre à l'urgence de l'hôpital pour se faire soigner.

Comment cela s'était-il produit ?

"Bêtement, lui dit Nguyen au téléphone. Il se trouvait que pendant qu'avec Sans-Souci, il refaisait la tournée des grands-ducs, il avait tout simplement déboulé les marches qui menaient à un petit bar gay situé dans un sous-sol.

De la fatigue accumulée, pensa Alexandre Denis. Et bien que Léo ne lui ait fait aucun reproche, il se sentit coupable d'avoir tant exigé de lui et de Sans-Souci depuis quelque temps.

"Je viendrai plus tard dans la journée, pour prendre mon quart de nuit, lieutenant, insista Nguyen d'une voix sans timbre.

"Non, Léo. Prends le reste de la semaine pour te remettre."

"Vous êtes certain, lieutenant, que..."

"Aussi certain que je puisse l'être dans les circonstances. Allez, repose-toi et reviens-nous en forme. D'accord ?"

"D'accord, lieutenant et merci... La semaine prochaine, ça ira mieux. "

Mouais...

.....

Il avait été convenu que Mathias Lahaie serait dans le bureau du lieutenant à seize heures.

À dix-neuf heures, le psychiatre n'était toujours pas là.

N'y tenant plus, Alexandre Denis appela à son domicile. Ce fut Vicki Bérard qui prit l'appel. Elle savait déjà pour le meurtre de l'étudiant en théâtre. Louis Santerre l'avait mise au courant.

Parfait, se dit-il, une dépense de salive en moins. Il prit quand même le temps de demander comment se portait Marianne.

"Elle est bouleversée par la nouvelle, évidemment. Mais mis à part ça, elle va de mieux en mieux, lui répondit la policière avec sa concision habituelle.

"Heu.. Vicki, je devais rencontrer le doc Lahaie à mon bureau à seize heures. Il n'est pas venu. Savez-vous si... "

"Nous ne l'avons pas vu depuis dimanche, lui assura la policière. J'ai fait un saut à la clinique, il n'y est pas non plus. J'ai vérifié avec son service téléphonique et il a annulé tous les rendez-vous avec ses patients."

"Votre opinion, Vicki ?"

"Je pense qu'il a levé les feutres, lieutenant."

"Vous croyez vraiment qu'il s'est enfui ?"

"Il me semble que c'est la déduction logique, rétorqua la policière, très condescendante.

Toujours aussi sûre d'elle, celle-là : "Bon, si vous le voyez ou avez de ses nouvelles, faites-le moi savoir immédiatement. Vous avez mes coordonnées au bureau. Voici le numéro de mon portable et celui à la maison, fit Alexandre Denis assez sèchement.

Irrité et songeur, il venait de raccrocher, quand on lui passa un appel.

C'était le commandant Brière, très énervé : "Ah ! Alexandre, tu es encore-là, Dieu merci ! Figure-toi que la femme de Blondin vient de m'appeler de l'hôpital et..."

"Non, pas Blondin ! Pas...?"

"Il a fait un autre AVC. On ne sait pas encore s'il s'en sortira."

"J'y vais commandant."

"J'y serai moi aussi. On se rejoint là-bas."

Après avoir raccroché, le lieutenant appela chez-lui pour avertir de ne pas l'attendre pour le repas du soir. Quand il expliqua à Kim de quoi il retournait, celle-ci lui dit simplement : "Donne-moi des nouvelles quand tu pourras, mon amour." Sachant à quel point l'état de son collègue le bouleversait, elle ne lui demanda pas quand il reviendrait.

Alexandre lui en fut reconnaissant : "Je t'aime, ma chérie, fit-il très ému.

.....

Quand les deux flics se pointèrent à l'hôpital, leur collègue était au bloc opératoire. Blondin avait fait un AVC ischémique, leur expliqua-t-on.

Pour le profane (et à voir leurs mines ahuries, le lieutenant et le commandant en étaient) on leur dit qu'il s'agissait d'un caillot bloquant la circulation du sang vers le cerveau.

L'équipe de neurochirurgie pratiquait présentement une thrombectomie avec endoprothèse. En bref (toujours pour le profane), il s'agissait d'introduire, via l'artère fémorale au niveau du pli de l'aîne, un petit tube à maillage métallique avec une ouverture à l'une des extrémités. Lequel tube retirerait le caillot et en principe, le tour serait joué.

C'était, paraît-il, un traitement révolutionnaire pour lequel madame Blondin (Thérèse de son prénom) avait donné son accord en signant toute la paperasse requise.

Le commandant, le lieutenant et madame Blondin attendirent toute la soirée et une partie de la nuit, avant d'avoir des nouvelles. Du corridor où ils étaient postés, ils virent défiler du personnel infirmier, des patients en civières, mais toujours rien pour eux.

Finalement, vers trois heures du matin, un médecin vint les trouver.

Blondin allait s'en sortir mais ... de justesse, leur dit ce dernier.

Un autre AVC et ce serait la fin pour lui. Et pas question de retour au travail. Ni maintenant, ni dans un mois, ni plus tard. Repos total et illimité.

Thérèse Blondin fondit en larmes. De soulagement et d'inquiétude aussi.

Blondin, avait-il repris conscience ? Pas encore.

Ils ne pourraient le voir cette nuit-là. Plus tard dans la journée, peut-être, leur signifia le médecin en y mettant beaucoup de bémols: " En attendant, vous feriez bien d'aller prendre un peu de repos, ajouta-il, dans un sursaut d'humanité.

Donc...

Le commandant et le lieutenant offrirent à Thérèse Blondin de la ramener chez-elle "en attendant". Elle accepta.

Dans le stationnement, le commandant Brière indiqua l'endroit où il était garé : "On prend ma voiture, fit-il sobrement. Le lieutenant, qui allait proposer de prendre la sienne, suivit sans mot dire. Ce n'était pas le moment d'entamer une discussion.

.....

Heureusement, les Blondin n'habitaient pas très loin.

Quand ils furent arrivés à destination, Alexandre embrassa Thérèse Blondin sur la joue et l'assura qu'il irait voir Blondin dès qu'il le pourrait. Le commandant, lui, promit de faire le nécessaire pour que le sergent-détective touche une pleine retraite.

Les Blondin avaient encore des paiements à faire sur leur maison et deux enfants au collège, si bien qu'une pleine retraite ne serait pas de trop. Après les avoir chaudement remerciés pour leur soutien, l'épouse de Blondin rentra chez-elle, la tête basse. L'épreuve n'était pas terminée : ni pour elle, ni pour Blondin, ni pour leurs enfants.

Le lieutenant et son commandant se retrouvèrent seuls sur le trottoir au beau milieu de la nuit.

"Eh, bien, fit Brière, le cocktail que j'avais prévu pour le retour de Blondin, c'est fichu."

"Oui, fichu."

"Euh... je te reconduis à ton auto, Alexandre."

"Oui, commandant. À mon auto."

Ils étaient tristes tous les deux.

Et pour une fois, ils n'avaient aucune envie de se quereller. Une sorte de pacte tacite. Un des leurs n'était pas bien et c'était comme si on leur avait arraché un bras...

51

Mercredi, Centre d'enquêtes du SPVM.

La nouvelle de l' AVC et de l'hospitalisation de Blondin fit l'effet d'une bombe dans l'équipe. Au meeting de 11 heures, on eut du mal à se concentrer sur les affaires en cours.

Le lieutenant avait résumé l'attente à l'hôpital en compagnie de Thérèse Blondin et du commandant Brière. Avait mentionné le traitement révolutionnaire : "Apparemment c'est censé faire des miracles. Mais ça ne changera rien au fait que Blondin devra être au repos complet et ne reviendra pas au travail."

Consternation : leur fidèle compagnon d'armes. Quelques mois auparavant, il leur avait fait tout une frousse, le jour où il s'était écroulé en plein meeting. Son premier AVC. Et maintenant qu'il allait enfin revenir au boulot, *bang*, un deuxième AVC.

"La vie est injuste, murmura Liliane Thomas, pauvre Blondin."

"Oui et pauvre Thérèse Blondin aussi, renchérit Marie Garneau. Sans parler de leurs enfants qui grandissent et qui..."

"Vous nous avez dit que Brière était là tout du long avec vous, lieutenant ? questionna Judith Chomsky. La sergent-déetective semblait en douter.

"Oui, il y était. Et j'ajoute que je l'ai trouvé plein de sollicitude pour Thérèse et sa famille, reconnut le lieutenant.

"Eh ben là, j'en suis baba !" Judith n'en revenait pas. Le commandant Brière transformé en ange de la miséricorde était, en effet, une image "très forte". Avouons-le.

Alexandre préféra ne pas commenter. La trêve avec son patron ne durerait probablement pas mais pour l'instant, ça allait. *Alors ne réveillons pas le chat dort.*

"Ils vont garder Blondin à l'hôpital pour quelques jours, sinon quelques semaines, dit-il. Dès que nous aurons le OK, nous pourrons lui rendre visite à tour de rôle, si vous le voulez bien."

"Bien sûr qu'on ira, lieutenant, assura Lambert.

Sur cette conclusion qui n'en était pas vraiment une, le lieutenant jugea qu'il était temps de parler boulot. *The show must go on*, comme disent les anglais.

Et l'absence de Léo Nguyen, pour cause de fracture au poignet, n'arrangeait pas les choses. Cela impliquait une légère modification à la cédule de travail. Surtout pour Dave Sans-Souci avec lequel Léo était jumelé pour sillonner le quartier gay.

"Oui mais, qu'est-ce que je fais, moi, ce soir sans Léo, s'impatienta le sergent-déTECTIVE.

Excellente question mais avant d'y répondre, le lieutenant avait une mise en situation à faire : "Mathias Lahaie ne s'est pas présenté à mon bureau hier, annonça-t-il. Et chez-lui, on me dit qu' on ne l'a pas vu depuis dimanche. Le doc a, paraît-il, annulé tous les rendez-vous avec ses patients."

"Oh merde ! Il s'est fait la malle, s'écria Judith Chomsky, laquelle, notons-le, ne détestait pas utiliser à l'occasion quelques expressions typiquement françaises "de France".

L'influence de son mari Tristan Delanoix, sans doute.

"Ça reste à voir, rétorqua le lieutenant. Peut-être, qu'il fait une retraite fermée dans sa planque, dit-il, narquois. Quand tout allait de travers, Alexandre Denis se réfugiait volontiers dans "l'humour" plutôt que dans "l'humeur".

Or ce n'était pas le cas pour tout le monde.

"Oui mais, justement, on ne sait pas où est la foutue planque, maugréa Régimbald.

"À nous de la découvrir, fit patiemment le lieutenant.

"Facile à dire, ça !"

La bonne volonté et l'humour n'étant pas au rendez-vous, le lieutenant prit le taureau par les cornes : "J'y ai réfléchi et selon moi, ça doit être quelque part dans/ou près du quartier gay.

Incidentement, ce soir, Régimbald et Sans-Souci vous ferez équipe, et..."

Murmures très peu enthousiastes venant des deux interpellés.

De toute évidence, les "deux coqs de la basse-cour" n'étaient pas ravis d'avoir à faire équipe.

Une affaire d'ego... Alexandre Denis demeura inébranlable : " Donc, ce soir, Sans-Souci et Régimbald. Demain soir, Liliane Thomas et... Jérôme Vandal. Il avait failli dire le "nouveau" mais s' était arrêté juste à temps. *Fiou !*

"Vendredi, Louis Santerre a accepté d'y aller avec moi. Pour le week-end, et bien ce sera au tour de Chomsky et Lambert." Courte pause, puis : "Vous deux, vous faites un si beau couple !" Bien qu'assez facile et pour tout dire insignifiante, la boutade eut pour effet d'arrondir les angles.

Il y eut quelques pâles sourires. Très très pâles, les sourires...

Ils en avaient tous raz-le-bol de la chasse au psychiatre, Mensan, amateur de réglisse et meurtrier en série de surcroît. Le seul qui avait l'air en forme, c'était Jérôme Vandal, le nouveau. Lui était frais comme une rose. Il s'était coupé les cheveux et la barbe, portait une tenue fort convenable et... ne mâchait plus de gomme balloune. Liliane Thomas avait dû lui parler entre quat'z'yeux.

Merci Liliane... pensa le lieutenant.

"Et n'oublions pas, reprit-il, que, d'ici là, nous devrions avoir le résultat de l'autopsie du jeune Patrick Charlebois, de même que le rapport de l'Identification judiciaire. Mathias Lahaie a changé son modus operandi, mais qui sait, peut-être aura-t-il laissé des traces. Comme des emballages de bonbons à la réglisse ou... On n'a pas retrouvé l'arme mais la balle est restée dans le crâne, on verra ce que la balistique nous apprendra à ce sujet-là."

Tout avait été dit, le lieutenant promena son regard autour de la table. Ça n'était pas le nirvana mais pas la grande déprime non plus. *Ouf!*

.....

Et comme "tout vient à point à qui sait attendre" les rapports finirent par rentrer.

Aucune trace de sperme ou autre fluide corporel étranger à celui de la victime n'avait été trouvée sur le corps. Cependant il était clair, qu'avant sa mort, Patrick Charlebois avait eu une relation sexuelle protégée. Il avait bel et bien été tiré à bout portant avec une arme de gros calibre. Un pistolet WALTHER Q5 MATCH-Cal. 9Mm Para.

Et devinez quoi ? Des emballages de bonbons à la réglisse avaient été retrouvés par terre, sur le tapis élimé de la chambre du motel **La vie est belle**. Fantastique !

Le malheureux Patrick Charlebois, ne serait probablement d'accord, mais les enquêteurs, eux, trouvèrent, qu'en effet, avec cette découverte, la vie était belle. Enfin, pas complètement belle, mais un peu plus belle.

Tout ça pour dire qu'on avait perdu la trace de Mathias Lahaie.

Le psychiatre n'était pas chez-lui, pas plus que dans sa planque.

Eh oui, on avait retrouvé la planque !

Par hasard, comme souvent, les "grandes découvertes" se produisent. Ce furent le lieutenant Denis et son collègue Santerre de la SQ, qui s'avisèrent le soir où ils sillonnaient le quartier gay, d'entrer dans un hôtel miteux, juste pour voir ce qui s'y tramait.

Interrogé, le tôlier, un dénommé Norbert, reconnut Mathias Lahaie sur la photo qu'ils lui montrèrent. Et jura ne pas l'avoir vu depuis : "... au moins, une bonne semaine".

"Vous a-t-il remis les clefs de la chambre ou..."

"Non. Il a payé pour plusieurs mois à l'avance et..."

Norbert, n'étant pas tout à fait en règle avec la justice (il avait un casier judiciaire), ne fit pas de difficulté pour montrer la chambre de Mathias Lahaie aux deux flics. Ce qui leur évita, pour l'instant, d'avoir à demander un mandat de perquisition.

En échange, ils fermeraient les yeux sur les "à-côtés" qu'ils soupçonnaient Norbert de pratiquer encore pour arrondir ses fins de mois. Un échange de bons procédés, quoi !

Dans la chambre, ils découvrirent toute une panoplie de perruques, verres de contact, un coup-de-poing américain (lequel avait été essuyé mais il y restait des traces de sang) et un imper tâché de sang également. On avait enfin la réponse à la question que l'équipe du lieutenant s'était posée. La fameuse "tenue de protection" qui n'avait pas été retrouvée suite au meurtre de Sean Dupré.

Wow !

Mais où était donc passé Mathias Lahaie ?

52

Oui, où était donc l'éminent psychiatre, l'homme au QI bien au-dessus de la moyenne ?

Une question à un million de dollars, pour le moins. Ce fut précisément celle qu'Élise et Kim posèrent à Alexandre et Louis au moment où les deux couples prenaient le café après un copieux repas (gracieuseté de la sublime Armande).

Les jumelles, fatiguées par un après-midi de plein air, s'étaient endormies très tôt. Armande était dans la cuisine à concocter "une surprise", avait-elle dit. Le chat et le chien étaient au sous-sol avec Nicolas et les membres de son "band, lesquels pratiquaient. Et ça s'entendait, y a pas de doute.

N'empêche que le salon était libre pour une discussion substantielle entre adultes, qu'ils fussent consentants ou non. Et pour tout dire, ce soir-là, Alexandre et Louis s'en seraient bien passés. Certes leur virée dans le quartier gay avait porté fruit, mais un guerrier a bien droit à son repos, pas vrai ?

Semble-t-il que les deux femmes ne l'entendaient pas de la même manière. Leurs hommes avaient vadrouillé une partie de la nuit dans le quartier gay et elles voulaient un récit détaillé.

Louis Santerre (l'homme qui avait l'intention de ne rien cacher à sa fiancée) était étrangement silencieux. Si bien que ce fut Alexandre qui se sacrifia et brossa rapidement le portrait de la situation. Après avoir écouté attentivement le récit de son frère, Élise s'étonna :

"Et toujours pas de Mathias Lahaie. Bizarre, tout de même. Vous êtes toute une bande à le chercher : vous deux, tes enquêteurs, Alexandre, Vicki Bérard, des agents de la SQ et du SPVM. Il me semble que ça devrait donner des résultats, non ?"

"Ce n'est pas aussi simple que tu l'imagines, ma chère sœur, se défendit le lieutenant.

"Mais, je ne comprends pas. Il est parti, comme ça. En laissant tout en plan. Et vous trouvez ça normal, vous deux ?"

"Élise a raison, l'appuya Kim. C'est plutôt bizarre cette disparition. Et si vous insistez, messieurs, qualifions-là de ... spontanée."

Les "messieurs" n'insistaient pas.

Mais Alexandre se crut quand même obligé de répondre quelque chose : "Oh, tu peux la qualifier comme tu voudras, ma chérie, fit-il avec un sourire forcé : "Eh oui, c'est bizarre, en effet."

"Mais encore ? insista sa douce moitié.

"J'ai donné son signalement partout. Dans les gares, les aéroports et toujours rien."

"S'il se déguise, il se peut qu'il ait échappé à..."

"Oui, peut-être. Mais pour passer sous le radar, ça prend des faux-papiers, de l'argent. On a vérifié avec la banque, aucun retrait n'a été fait." Alexandre se garda bien de révéler comment la vérification à la banque avait été opérée : "Et puis, comment dire... j'ai le sentiment qu'il n'a pas quitté Montréal, qu'il est là, tout près..."

"L'arme qui a servi à tuer le jeune étudiant en théâtre, as-tu réussi à en trouver la provenance, Alexandre ? questionna Élise. Le lieutenant lorgna sa sœur. Aurait-elle pris des cours accélérés d'enquêteur émérite, par hasard ? En tout cas, elle ferait pour Santerre, une épouse pas facile à berner.

Tout comme Kim d'ailleurs.

"Et bien, convint-il, l'arme a été achetée sur le Black WEB. Mais je refuse de perdre mon temps et celui de mon équipe à essayer de percer ce réseau-là ... Même si je n'en ai pas la preuve, je sais que c'est Mathias Lahaie qui en a fait l'achat."

"Bon, bon. Te fâche pas mon p'tit frère, fit Élise, taquine. Aussitôt, elle ajouta plus sérieuse : "Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ? "

"Et bien, demander des mandats de perquisition pour la clinique et la demeure de Lahaie."

"Crois-tu pouvoir les obtenir rapidement ?"

"Mmmm ... J'ai pris rendez-vous avec Brière pour le début de la semaine prochaine. Je compte lui soumettre le dossier au grand complet. On verra ce que ça donnera."

Pendant cet échange, Louis Santerre était resté coi. Presque indifférent.

Si bien que le lieutenant avait l'impression d'être seul sur la sellette et ça commençait à l'irriter. Après tout, Santerre était impliqué lui aussi : "Toi, Louis, si tu demandais un mandat de perquisition, ça serait peut-être plus rapide ?"

Au lieu de répondre par un oui ou un non, ou même un peut-être, l'inspecteur de la SQ murmura : "Toute cette affaire sent très mauvais. Très, très mauvais..." Puis s'adressant à Kim : "Ton reportage sur Marianne Lahaie, quand va-t-il être diffusé ?"

"Lundi prochain. Je suppose que tu t'attends à voir surgir Mathias Lahaie quand l'entrevue avec sa femme sera diffusée, c'est ça ?"

"Pas vraiment, non, répondit l'énigmatique inspecteur de la SQ.

Parfois Santerre était comme ça. Rien ne transparaissait sur son visage anguleux. Son regard devenait fixe, comme tourné par en-dedans. Or, il parlait rarement pour ne rien dire. Alexandre, qui connaissait bien son comportement (au travail du moins), savait qu'il avait une idée derrière la tête. *Laquelle ?* Quel lien faisait-il entre la diffusion de l'entrevue, la disparition du psychiatre et... ?

Louis Santerre sortit enfin de son "état contemplatif". Mais la question, qu'il posa par la suite, n'allait pas éclairer la lanterne de qui que ce soit : "Kim, fit-il, avec une sorte d'urgence dans la voix, as-tu appelé Marianne pour lui donner la date de diffusion ?"

"Mais bien sûr, Louis. Je lui ai parlé, hier."

"Et elle n'a manifesté aucune inquiétude ?"

"Non, aucune... elle m'a même dit que la date tombait bien. Elle a repris contact avec son imprésario et semble-t-il qu'il est question d'une série de concerts à travers le Canada."

"Ah ! bon, déjà !... Et toi, Alexandre as-tu reparlé à Marianne ? "

"Dis-donc, Louis, rétorqua ce dernier, es-tu en train de nous faire subir le supplice de la question ?" Normalement, Santerre aurait rit ou sourit à la boutade. Mais là, rien.

"C'est important, Alexandre, fit-il, sérieux comme un pape.

"En fait, je ne lui ai pas reparlé depuis le jour où elle est venue ici."

"Et tu as parlé à Mathias Lahaie dimanche soir, pour le convoquer, c'est bien ça ?

"Mais oui, Louis. Il me semble te l'avoir dit, non ?"

"Donc, quand tu as téléphoné mardi soir pour savoir s'il était chez-lui, c'est uniquement à Vicki que tu as parlé ?"

Si Santerre voulait la jouer de cette manière et bien, *ça se jouait à deux* : "Toi, Louis, comment communique-tu avec Vicki Bérard. Toujours par textos, j'imagine ?"

"Toujours, Alexandre. Mais ça va changer."

"Ah !"

"Moui... j'ai l'intention de la convoquer à mon bureau. D'ailleurs, je t'invite à être présent à ... cette... entrevue."

Entrevue ou confrontation ? songea Alexandre. Si Santerre le voulait comme arbitre, il se trompait de bonhomme. Il détestait qu'on lui fasse jouer ce rôle : " Heu... ai-je vraiment besoin d'y être, Louis ? Parce que tu sais, mon horaire est assez chargé ces temps-ci."

"J'aurais aimé que tu y sois. Mais tant pis, si tu ne peux pas, tu ne peux pas, fit Santerre assez sèchement.

Les deux femmes se regardèrent, étonnées. Que se passait-il donc ?

"Ça ne va pas, Louis, mon chéri ?" Élise s'inquiétait pour son homme. Et franchement, pensa Alexandre, elle n'a pas tort. *Il est assez étrange, ce soir, notre Louis.*

Et comme pour lui donner raison, le Louis en question en sortit une autre. Encore plus du champ gauche, si une telle chose était encore possible : "Avez-vous déjà vu le film **Les Diaboliques** ? Un film réalisé par Henri- Georges Clouzot. Moi, je me souviens l'avoir vu chez mes parents, lesquels étaient amateurs de vieux films français... Ouais... des souvenirs..."

Ses interlocuteur(trices) n'avaient pas vu le vieux film français, ni chez leurs parents, ni ailleurs. Et ils commençaient à se demander si Louis n'avait pas un peu trop forcé sur le vino verde pendant le repas. Kim, toujours prête à dépanner, fit un effort pour fouiller dans sa mémoire : "Le film, dont tu parles, Louis, a-t-il été fait d'après le roman de Pierre Boileau et Thomas Narcejac. **Les Diaboliques : celle qui n'était plus ?**"

"C'est bien ça, oui. Mais comment ...?"

"Je l'ai lu quand j'étais adolescente. J'avais pris le bouquin dans la bibliothèque de mon père alors que j'étais confinée à la maison avec la scarlatine et que je m'ennuyais ferme."

"Et est-ce que ça t'a aidée à passer le temps ?"

"Tu parles si ça m'a aidée. J'en ai fait des cauchemars pendant une semaine !"

Louis Santerre hocha la tête : "Après avoir vu le film, dit-il, j'avais lu le livre moi aussi. Et l'histoire est assez convaincante en effet. Excellents auteurs de polars ces deux-là ! Bien meilleurs que beaucoup d'auteurs actuels."

"Bien là, je ne suis pas tout à fait de ton avis, Louis, lui objecta Kim. Actuellement, au Québec, on a de très bons auteurs de romans policiers et... "

Élise et Alexandre suivaient l'échange avec de grands points d'interrogation dans le regard. Où allaient-ils ces deux-là avec leurs histoires de polars bons ou mauvais ?

Pour répondre à une question, laquelle pour ne pas avoir été énoncée, n'en était pas moins, claire, Kim résuma brièvement la trame du roman qui l'avait tant marquée, adolescente :

"Il s'agit d'un complot, pour assassiner un homme qu'elles haïssent toutes les deux, entre sa femme et sa maîtresse. Elles le noient dans une piscine. Mais le cadavre disparaît. L'épouse entend des bruits étranges. Et ne voilà-t-il pas qu'au bout de quelques jours, elle le voit surgir de la baignoire dans la salle de bains, les yeux révulsés. Elle croit voir un spectre et s'écroule foudroyée."

"Sensationnelles, ces images dans le film, renchérit Santerre. Et c'est là, qu' on se rend compte que le complot était en réalité ourdi contre l'épouse par le mari et sa maîtresse. Ouais... était bien prise qui croyait prendre, conclut-il en fixant le lieutenant avec insistance.

Louis Santerre lui télégraphiait un message.

"Heu... tout bien réfléchi, Louis, je serai présent à ta rencontre avec Vicki Bérard, déclara innocemment ce dernier. *Les Diaboliques... hum...*

"Excellent, Alexandre. Je n'en attendais pas moins de toi."

Ce fut tout. Après Santerre revint à ses comparaisons entre l'ancien et le moderne en littérature et au cinéma. Et on n'en sut pas davantage sur les raisons qu'il avait de convoquer Vicki Bérard à son bureau. Pas plus, d'ailleurs, que ce qui l'avait amené à parler cinéma et littérature.

Puis...

Nicolas fit irruption dans le salon. Il voulait inviter l'inspecteur de la SQ à se joindre à lui et son "band" pour une "jam". Au même moment, comme dans une pièce de théâtre où les entrées et les sorties sont réglées au quart de tour, Armande apparaissait avec "sa surprise".

Sur un plateau, un p'tit lunch de fin de soirée.

Le *timing* n'était pas mauvais et tout le monde descendit au sous-sol pour une séance d'improvisation musicale.

Quand Kim passa devant Alexandre (qui fermait la marche avec le plateau de friandises), elle lui fit un clin d'oeil. Celui-ci comprit alors pourquoi elle s'était éclipsée quelques minutes juste après l'épisode presque surréaliste des "**Diaboliques**".

Les apparitions quasiment simultanées de Nicolas et d'Armande n'étaient pas le fruit du hasard. Kim avait orchestré la diversion. Il lui sourit. *Dieu, qu'il l'aimait !*

Et heureusement qu'elle était là.

Et heureusement qu'on finissait la soirée en musique, songea-t-il. Son pif lui disait que la semaine qui suivrait ne serait pas de tout repos. *Les Diaboliques, hum ... !?*

53

Lundi, 9h00 pile, Alexandre Denis se pointait au Quartier général du SPVM avec tout le dossier Mathias Lahaie. Contrairement à son habitude, le commandant ne le fit pas attendre.

"D'après ce que tu m'as dit au téléphone, fit-il d'entrée de jeu, il est grandement temps d'entamer des démarches pour obtenir les mandats de perquisition. C'est bien ça, Alexandre ?"

"C'est, on ne peut plus ça, commandant."

"Ouais... bon ... et bien j'achemine le tout au bureau du procureur en insistant pour que ce soit fait rapidement." Cette-fois, il n'était nullement question de ménager la réputation de l'éminent psychiatre. Ce que Brière n'avait pas manqué de faire au début de toute l'histoire. Et ce n'était pas le lieutenant qui allait le lui rappeler.

"Et Marianne dans tout, ça ? Ma fille Léa me dit qu'elle n'a plus de ses nouvelles depuis un bon moment."

"Et bien, semble-t-il qu'elle se porte de mieux en mieux. Même qu'elle prépare une tournée de concerts. "

"Ah ! oui. Et ben, dis-donc ... Incidemment, le reportage que ta femme a fait sur elle doit passer ce soir à la télé. C'est bien ça ? "

"Effectivement, commandant."

"J'ai l'intention de ne pas le manquer. Te l'ai-je déjà dit, ta femme est une animatrice hors pair et j'essaie, autant que possible, de ne pas rater son émission."

"Et bien, je suis heureux de l'apprendre, commandant. Je lui ferai le message."

"Hem... Pour en revenir à Lahaie. Très étrange, cette affaire ! Qu'en penses-tu, Alexandre ?"

Boss, tu ne sais pas à quel point... : "Oui, très étrange en effet. Cet après-midi, j'ai rendez-vous au bureau de Louis Santerre. Nous devons rencontrer Vicki Bérard? Peut-être en saurons-nous un peu plus sur ce qui se passe réellement chez les Lahaie."

"Tu crois que Bérard en sait plus qu'elle ne le dit ?"

"Pour l'instant, commandant, je ne crois rien du tout."

"Mouais... Changement d'à-propos, Alexandre, es-tu allé rendre visite à Blondin ?"

"J'y suis allé hier après-midi avec Kim. Thérèse était-là. Elle paraissait plus détendue. Quant à Blondin, il semble prendre du mieux. Il nous a même dit quelques mots."

"Moi, j'y suis allé vendredi avec mon épouse. À ce moment-là, il ne parlait pas encore. Je suis content d'apprendre qu'il a commencé à parler. C'est bon signe. "

Les deux hommes, peu habitués à entretenir des rapports "civilisés", rivalisaient d'amabilités un peu gauches. Et finirent par ne plus trouver quoi dire. Il eut un silence. Brière le rompit en demandant comment se passait l'intégration de Jérôme Vandal dans l'équipe.

"Très bien. Vous aviez raison, commandant, Vandal est un très bon élément pour l'équipe."

"Parfait !" Normalement Brière aurait ajouté (je te l'avais bien dit, mon grand fatigant !). Mais là, il n'en fit rien. " Bon, reprit-il, je ne te retiendrai pas plus longtemps, Alexandre. Quant à moi, je cours chez le procureur avec tout le dossier. Et je te donne des nouvelles aussitôt que j'en aurai."

"Merci, commandant. J'espère qu'elles seront bonnes."

"Tu peux compter sur moi. Tes mandats de perquisition, tu vas les avoir."

En sortant du bureau de son patron, le lieutenant pensa que, finalement, la semaine de ressourcement de Brière devait avoir porté fruit. *Le bon management, une affaire de tact... Pas bête, pas bête du tout, ce thème...*

54

Le lieutenant arriva au quartier général de la SQ, rue Parthenais vers 14h10.

Il avec dix minutes de retard. Ça n'était pas dans ses habitudes car il aimait bien être là l'heure.

Mais bon, se dit-il, c'est à prendre ou à laisser. Les tâches multiples, c'est ça que ça donne, *merde !*

Quand il produisit son badge à la réception, l'agent de service le laissa immédiatement passer. Il se hâta vers les ascenseurs. Heureusement, il n'eut pas à attendre (autrement il aurait pris les escaliers). Un fois dans l'ascenseur, plein à craquer, il pressa le bouton du troisième étage.

Le bureau de Santerre s'y trouvait. Vicki Bérard était déjà arrivée, évidemment.

Miss Parfaite, pensa le lieutenant en la saluant.

"Bonjour lieutenant, fit la policière avec son aplomb habituel

"Salut, Alexandre, dit Louis Santerre. Prends un siège et allons-y sans plus tarder."

Le lieutenant ne se demanda pas si Santerre lui reprochait son retard. Parce qu'il avait l'impression que tel n'était pas le cas. L'inspecteur de la SQ avait l'air soucieux. L'air de quelqu'un qui s'apprêtait à remplir une tâche qui ne lui plaisait pas du tout.

"Vicki, dit-il, sur le ton de quelqu'un qui se jette à l'eau sans savoir s'il y a assez d'eau pour nager, je veux que tu me fasses un récit détaillé de tes dernières semaines chez les Lahaie."

"À compter de...?"

"Disons, à partir de la nuit du meurtre de Sean Dupré."

"Là, c'est plus clair, Louis."

Le lieutenant la regarda bizarrement. On aurait dit que la policière cherchait à gagner du temps.

Et Santerre s'en rendait compte aussi : " Bon, si c'est plus clair, vas-y."

Voyant qu'elle n'y couperait pas, Vicki Bérard défila la suite comme une leçon bien apprise et bien répétée.

"Donc, le lendemain le doc était là. Il a pris son petit déjeuner, comme si de rien n'était.

Ensuite, il allé à la clinique où il a vu quelques patients. Et ce fut comme ça, le reste de la semaine.

Tous les soirs, il revenait pour le dîner, sauf un soir où il est sorti, mais est rentré très tôt."

"Comment était son comportement pendant cette semaine-là ?"

"Très aimable, prévenant avec Marianne. Presque joyeux, même."

"Et... hum... avec toi ?"

"Tu veux parler de mes tâches ... parallèles. Et bien, c'est non. Il ne m'a pas invitée à déguster des bonbons à la réglisse, disons-le comme ça." Mise à part, sa valse-hésitation du début, Vicki Bérard répondait sans se départir d'un calme quasiment olympien. Une vraie pro.

"Selon ce que tu as dit au lieutenant Denis, ici présent, tu ne l'as pas revu depuis le dimanche soir. Donc la veille du meurtre du jeune Charlebois. c'est bien ça ?"

"C'est exactement ça, Louis. "

"Et il était comment ce dimanche-là ? "

"Peut-être un peu plus nerveux que les jours précédents."

"Nerveux ?"

"Oui, nerveux. Il devait sans doute préparer sa rencontre avec Patrick Charlebois."

"Savais-tu qu'il s'était procuré une arme ?"

"Non. Mais, je le savais assez brillant pour vouloir changer son modus operandi."

" Oui, bon. Se pourrait-il, Vicki, qu'il soit rentré à ton insu, après le meurtre de Charlebois."

"Où veux-tu en venir, Louis ?"

"Le meurtre a été commis relativement tôt dans la soirée du lundi. Il aurait pu revenir à la maison sans que tu le saches, non ? "

"Marianne me l'aurait dit."

"Elle est ouverte à ce point-là avec toi?"

"Mais bien sûr, Louis. Ça te déplaît que nous soyons devenues amies ?"

"Disons, qu'en principe, on ne doit pas s'impliquer émotionnellement quand on est sur une affaire."

"Je sais, Louis. Mais avec Marianne c'est différent. Enfin pour moi, ça l'est."

La voix de la policière s'était voilée. Un premier signe d'émotion.

Santerre parut ne pas le remarquer : "Donc, toujours d'après ce que tu as dit au lieutenant Denis, tu penses que Lahaie s'est enfui ?"

"Je le crois, oui."

"Et tu te bases uniquement sur le fait qu'il a annulé ses rendez-vous ?"

"Euh ... oui, c'est ça, Louis."

"A-t-il pris des vêtements, ses papiers ?"

"Ça, je l'ignore. Il faudrait demander à Marianne."

"Et tu ne l'as pas fait ?"

"Je n'y ai pas pensé."

"Mouais... Et la clé de la chambre dans la clinique, l'as-tu retrouvée ?"

"Non. J'imagine qu'il l'a emportée avec lui."

"Où crois-tu qu'il puisse être allé ?"

"Je n'en ai aucune idée, Louis. Autrement je te le dirais."

.....

Après le départ de la policière, Louis et Alexandre se regardèrent et ...

"Elle nous cache quelque chose, fit Santerre.

"Exactement mon impression, Louis."

"Ouais... "

"Heu... les Diaboliques, ça n'était pas gratuit quand tu y as fait allusion, samedi, hein Louis ?"

"Non, pas gratuit... Mais j'espérais me tromper."

"Tu ne lui as pas parlé de mes démarches pour obtenir les mandats de perquisition ?"

"Tu l'auras compris, c'était voulu."

"Oui... "

"Et j'ai moi-même entrepris les mêmes démarches. La réponse de ne devrait pas tarder... De ton côté, Alexandre ?"

"Brière a l'air bien décidé à bouger rapidement."

"La première fois qu'on a parlé de Mathias Lahaie, toi et moi, Alexandre, tu m'as demandé si Vicki avait la maturité voulue pour... "

"Je me souviens.... oui."

"Et je t'ai dit que j'étais sûr d'elle, de ses capacités à faire face à ..."

"Au psy... oui."

"Mais pas à Marianne, c'est ça que tu sous-entends ?"

"Maintenant, oui. Mais pas à ce moment-là."

Ils chuchotaient presque; comme pour se persuader que ce qu'ils appréhendaient ne pouvait s'avérer. Mais la tournure des événements tendait à prouver le contraire. Et ça ne leur plaisait pas du tout. C'est fou ce que l'esprit humain peut inventer pour conjurer le sort. Mais là, ça devenait quasiment impossible.

Un triangle...?

Le tueur impénitent, Mathias Lahaie. Marianne Lahaie, la virtuose. Vicki Bérard la policière intrépide... On brasse le tout et ...

Santerre surtout avait mal. Pouvait-il s'être trompé à ce point sur les capacités d'une collègue en laquelle il avait mis toute sa confiance ? Qu'il considérait presque comme sa fille spirituelle.

Le lieutenant, lui, repensait à la virtuose. Celle du début, fragile, vulnérable. Et l'autre Marianne, celle qui s'était laissée envahir par la haine ...

55

Les mandats de perquisitions furent émis le mercredi. Ceux du SPVM et ceux de la SQ, simultanément. À croire, qu'en haut lieu, on s'était rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond du tout.

Le jeudi, avant l'aube, Alexandre Denis et Louis Santerre, accompagnés de leurs équipes, débarquaient à la résidence des Lahaie avec les mandats.

Réveillées en catastrophe, Marianne Lahaie et Vicki Bérard les reçurent en pyjamas. Parurent surprises, mais ne firent aucune difficulté pour les laisser entrer.

Innocentes ou résignées ? Difficile à dire.

.....

Dans la résidence, il apparut clairement que Mathias Lahaie n'avait pas pris de vêtements de rechange. Dans la chambre des maîtres, la penderie qui lui était réservée était pleine. Complets, chemises, vêtements de sport et souliers bien alignés. Dans une commode, des sous-vêtements, des tee shirts, des pyjamas. Un armoire, dans la salle de bains attenante, contenait tout ce dont homme, élégant et propre de sa personne, utilise pour sa toilette. Et... du Viagra. *Hem...*

Dans le sous-sol. On trouva un gallon de mort-aux-rats. Était-ce celui que, toujours selon les dires de Vicki Bérard, Lahaie comptait utiliser pour en finir avec sa femme ? Probablement.

Mais pas de psychiatre, mort ou vif.

Ensuite, les équipes d'enquêteurs allèrent à la clinique. Silencieuses, Marianne Lahaie et Vicki Bérard, toujours en pyjamas, les accompagnèrent.

Le bureau du psy n'offrit aucune surprise.

Un bureau de psy normal. Avec divan en cuir, destiné aux patients qui s'y allongeaient pour confier leurs misères morales à l'éminent docteur Mathias Lahaie. Et les paquets de bonbons à la réglisse, trouvés dans un tiroir, ne surprirent personne. On s'y attendait.

Pour pénétrer dans la chambre au fond du couloir, pas question de démonter la serrure cette fois. Des techniciens, armés de torches à acétylène, firent fondre le métal de la porte blindée. Nul besoin de se soucier du système d'alarme. Il avait été désactivé. Et pas par les flics.

En entrant, une odeur très forte de pisser et de merde, saisit tout le monde à la gorge. Et ce fut là que les flics trouvèrent l'homme tant recherché.

Mathias Lahaie, assis nu, pieds et poings liés, dans son fauteuil ergonomique, avait la bouche tordue dans un rictus éternel. À ses côtés, un plateau rempli à ras bord de bonbons à la réglisse avait été déposé, comme pour le narguer.

Ç'aurait été, pour Alexandre Denis, le moment de citer le peintre norvégien Edvard Munch et sa toile *Le Cri* ou encore le belge James Ensor : *Masques confrontant la mort* ou *Squelettes à l'atelier*. Mais ça ne lui vint pas à l'esprit. D'autres questions plus pressantes se bousculaient dans sa tête.

L'homme avait le teint plombé, était émacié et de toute évidence, très très mort. Depuis combien temps ? Peut-être pas depuis très longtemps ? Ça restait à déterminer ...

Et non... Lui ne risquait pas de se relever, les yeux révulsés, comme l'acteur dans le film de Clouzot, **Les Diaboliques...**

On manda le médecin-légiste.

Ce fut Nora Gauvin, une fille sympa (aucun lien de parenté avec l'autre Gauvin, le type pas sympathique) qui procéda à l'examen du corps. Elle ne fut pas longue à confirmer ce dont on se doutait déjà. À savoir que le psy n'était pas mort depuis très longtemps.

Depuis combien de temps ?

"Je serai plus précise quand j'aurai fait l'autopsie, répondit-elle aimablement.

Et quand aurait lieu l'autopsie ?

"Probablement cet après-midi."

Pas besoin de faire un dessin à Nora Gauvin. Elle avait tout de suite saisi l'urgence de la situation. Et pendant qu'elle terminait son travail ...

... Alexandre Denis du SPVM et Louis Santerre de la SQ prièrent Marianne Lahaie, la virtuose, et Vicki Bérard, la policière, de les suivre dans le bureau du psy : l'assassin assassiné.

.....

Les quatre protagonistes, les deux jeunes femmes assises côte à côte sur le divan du psy et les deux flics restés debout, se regardèrent pendant un moment sans rien dire.

Ce fut Louis Santerre qui leur lut leurs droits. À tout seigneur, tout honneur. Il était l'aîné. De plus, il était de la SQ. Ce qui lui conférait automatiquement la préséance. Alexandre Denis, lui, s'occupa de mettre le magnétophone en marche tout en se réservant le droit d'intervenir, au besoin.

Jusque là, pas de problème.

Mais, objecterez-vous,(et vous auriez raison de le faire) la présomption d'innocence, ça existe, non ? Après tout, qu'est-ce qui prouvait que le crime n'avait pas été commis par quelqu'un d'autre ? Hein ? Et bien le pif. Le pif de deux flics qui s'étaient rappelés un peu tard, qu'ils en avaient un.

Aussi parce que les deux jeunes femmes ne tentèrent même pas de nier.

Elles avaient tué Mathias Lahaie.

Aucune des deux ne désirant la présence d'un avocat, Santerre attaqua . Mais il le fit, d'une façon très peu orthodoxe. Même pour un Louis Santerre : "Vous trouviez qu'on mettait trop de temps pour l'arrêter, mesdames ?"

Le ton se voulait neutre mais ne l'était pas du tout. On percevait facilement le désarroi, la colère et aussi une grande tristesse dans la voix de l'inspecteur de la SQ.

Oups, se dit le lieutenant, ça part mal.

"Ce n'est pas ça... Louis, se défendit Vicki Bérard, d'une voix mal assurée.

"Mais alors, fit Alexandre d'un ton sec, expliquez-nous, Vicki."

Et ç'a besoin d'être convaincant...

Le lieutenant n'avait pas calculé devoir intervenir aussi tôt. Mais compte tenu de l'état de son collègue-ami-futur beau-frère, il fallait qu'il s'en mêle et vite. Tout ça était enregistré et ce n'était pas le moment d'étaler des sentiments. D'ailleurs, Santerre ne devrait même pas être là. Quand on parle d'une situation en porte-à-faux, c'en était toute une.

"Laissez-moi vous montrer ce que j'ai sur mon i-phone, implora la policière.

Bizarre, comme elle est devenue polie, celle-là, songea Alexandre Denis, non sans une satisfaction un peu morbide, avouons-le. Bien sûr, il était déçu de la tournure des événements, mais Dieu merci ! Vicki Bérard n'était pas sa collègue. Et au fond du fond, *la Vicki, il n'avait jamais vraiment pu la blairer.*

Situation en porte-à-faux ou pas, Louis Santerre reprit la direction des opérations : "Tu peux procéder, Vicki, lui intima-t-il, la voix rauque.

Son i-phone à la main, la policière obtempéra sans mot dire. Elle alla à l'ordinateur du doc, l'ouvrit et téléchargea la vidéo...

56

... la scène se passait dans le salon de la résidence des Lahaie.

Mathias, hirsute, y faisait irruption, pistolet au poing : "Ah ! Ah ! Je le savais. Vous me jouez dans le dos, vous deux. Je vous ai entendues, vous êtes de connivence avec la police. Et bien ça ne se passera pas comme ça !"

S'approchant de Vicki, assise sur le divan, l'énergumène la gifla brutalement. Mal lui en prit, car Vicki Bérard lui fit un croc-en-jambes. Le psy se redressa mais la policière avait eu le temps de lui saisir le bras et de le tordre. S'ensuivit une bataille en règle. Les coups pleuvaient de part et d'autre. L'arme roula par terre. Les deux combattants, aussi.

Finalement, le psy, qui n'avait pas l'entraînement de la policière, s'essouffla. Vicki Bérard en profita pour mettre ses connaissances en karaté à profit. Deux coups du revers de la main et le psy perdit conscience.

Mais il n'était pas mort. Loin s'en fallait.

Vicki expliqua : "Quand je l'ai vu arriver, hors-de-lui, j'ai tout de suite pressenti que ça allait mal se passer pour nous. C'est pour ça que j'ai confié mon i-phone à Marianne pour qu'elle filme le tout."

"Et du coup, te fournir un alibi, grinça Louis Santerre.

"C'est moi qui a eu l'idée de l'enfermer dans la chambre, claironna Marianne avec une fierté, effrayante à voir et à entendre. Le lieutenant frémit. Louis Santerre aussi.

Vicki Bérard se porta à la défense de la pianiste : "J'étais pleinement d'accord avec Marianne, Louis, fit-elle rougissante.

"Comment as-tu pu imaginer qu'on ne découvrirait pas le pot aux roses, Vicki. Sans parler, de l'obstruction à la justice."

"Je sais Louis. Et je regrette profondément vous avoir tous laissés travailler pour rien. En fait, j'attendais le moment propice pour mettre le corps dans un endroit où il serait facilement découvert. Mais, je n'en ai pas eu l'occasion. Je..."

"Tu veux dire que tu attendais qu'il meure de faim et de soif. Non seulement du me déçois mais tu me dégoûtes, Vicki Bérard ! Et vous aussi, vous me dégoûtez, Marianne Lahaie !"

Louis Santerre avait peine à se contenir, tellement il était horrifié.

Vicki Bérard était très pâle. Il était visible qu'elle avait honte. Honte devant ses pairs. Honte de les avoir trahis. Honte du crime qu'elle avait commis. Que restait-il de son serment d'office : Protéger et Servir ? Elle s'était vachement égarée en chemin et le savait.

Si bien qu'elle n'essaya pas de se justifier.

Et c'était beaucoup mieux ainsi. Autrement, à voir la tronche de Louis Santerre, une déflagration monstre pointait à l'horizon.

Marianne Lahaie, elle, souriait béatement. Elle avait vengé la mort de ses parents, vaincu l'homme qui l'avait torturée et qu'elle haïssait de toutes ses forces. Les insultes et les regards accusateurs ne l'atteignaient pas. La virtuose planait... Au-dessus du commun des mortels.

Bon, pour Marianne, il n'y avait pas grand- chose à faire. Mais Vicki, elle, pourquoi avait-elle agi de la sorte ?

"Ça ne t'est pas venu à l'esprit, de nous avertir, Vicki ? tonna Santerre.

Et pendant que l'inspecteur de la SQ continuait à vitupérer, le lieutenant cogitait. Le meurtre avait-il été prémédité ? Si oui, depuis combien de temps ? Les deux femmes pourraient-elles plaider la légitime défense ?

Marianne peut-être.

Tout, dans son comportement, témoignait d'un profond déséquilibre.

Mais Vicki ...?

Pourquoi avait-elle accepté de s'embarquer dans une histoire semblable ? Marianne lui avait-elle promis de l'argent ou bien ... Et ce fut à ce moment précis qu' Alexandre comprit une chose que, certainement, ni lui ni Santerre n'auraient pu prévoir.

La chose, il la perçut dans le regard que Vicki Bérard portait sur Marianne.

La policière était amoureuse de la virtuose. Vicki Bérard avait tué par amour. Un amour que ne semblait pas partager la "divine" Marianne. Une Marianne inconsciente des sentiments qu'elle inspirait. Une Marianne qui continuait à sourire, toute, à ce qu'elle estimait être sa victoire. *Effrayant !*

Pour lui plaire, Vicki avait bousillé une carrière plus que prometteuse. L'avouerait-elle ? À entendre les réponses qu'elle faisait à Santerre, c'était non. *Coriace, la Vicki !* Et au fond, qui aurait envie d'avouer qu'on avait tué pour un amour impossible ? Ou peut-être par haine, aussi ?

Se pouvait-il que Vicki n'ait pu résister à la haine que lui inspirait Mathias Lahaie. Parce que, il faut bien le dire, le psy n'était pas quelqu'un facile à aimer. Cela n'excusait pas la cruauté du traitement qu'on lui avait subit. *L'horreur et la démesure...*

"Alexandre, as-tu des questions à poser ?"

Le lieutenant sursauta. Louis Santerre venait de lui passer le crachoir. Des questions, il en avait mais les réponses qu'il obtiendrait... ?

"Quand l'avez-vous transporté dans la chambre ? demanda-t-il à Vicki Bérard.

"Le soir de notre empoignade."

"Et c'était..."

"Le lundi soir. Il venait de tuer l'étudiant en théâtre. Il nous l'a avoué."

"Donc, lundi, il y a maintenant... plus d'une semaine."

"Oui, lieutenant. C'est bien ça."

Vous avez beau vous en douter, mais ça vient vous chercher quand même, quand c'est dit.

Plus d'une semaine, sans pouvoir bouger, sans boire, ni manger. Mathias Lahaie méritait-il un tel sort ? *L'horreur et la démesure ...*

Dans le bureau du doc assassiné, l'air devenait de plus en plus irrespirable.

Probablement pour s'aérer l'esprit, Louis Santerre se leva et fit signe à Alexandre de le suivre dans le corridor. Le lieutenant mit le magnétophone sur pause et les deux flics sortirent de la pièce sans prononcer une seule parole.

.....

"Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là, Alexandre, soupira Santerre.

"On va faire ce qu'on ferait avec n'importe quel criminel, Louis. On leur passe les menottes et on les embarque." Le lieutenant n'avait jamais vu son ami aussi ébranlé. Où était le spécialiste des interrogatoires musclés ou à l'asiatique ?

"Elles nous ont quand même débarrassé d'une ordure, marmonna l'inspecteur de la SQ.

"Oui, mais... de quelle manière !... Écoute, Louis, je ne te ferai pas le coup de : on- ne- peut -pas- se -faire- justice- soi-même... Et je comprends que ce soit dur à encaisser pour toi, mais..."

"J'ai vu que ça te dérangeait aussi, Alexandre."

"Bien sûr, mais ce n'est pas une raison pour ... maquiller les faits."

"Non... je sais. J'avais juste besoin de ventiler un peu ... Marianne, à la rigueur, je peux comprendre. Mais Vicki, pourquoi ? Pour de l'argent ? Elle dit que non. Pourquoi, a-t-elle fait ça, Alexandre, pourquoi ?"

"As-tu remarqué qu'elle est amoureuse de Marianne ?"

"Ça m'a effleuré l'esprit. Mais ..."

"Et peut-être aussi qu'elle haïssait Mathias Lahaie ?"

"Mouais... l'amour et la haine... Deux motifs très puissants ! Merde... "

"On s'est fait avoir comme deux débutants, Louis. On a compris trop tard, convenons-en."

"Oui, beaucoup trop tard !"

"On ne peut pas gagner à tous les coups. Et là, on a raté le coche."

"Oui et d'aplomb."

Auraient-il pu prévenir le gâchis ? Peut-être ou peut-être pas...

"Bon, il faut qu'on y retourne, déclara Santerre, plus calme.

.....

Dans le bureau, les deux jeunes femmes, assises sur le divan du psy, attendaient le verdict.

D'une même voix, les deux flics prononcèrent les paroles fatidiques : "Marianne Lahaie, Vicki Bérard, nous vous arrêtons pour le meurtre de... "

Même si ce n'était pas de gaieté de cœur, ils avaient fait leur devoir jusqu'au bout.

L'affaire suivrait son cours...

57

Marianne Lahaie et Vicki Bérard furent rapidement libérées sous caution.

L'une étant une virtuose multimillionnaire et l'autre, la fille d'une ex- ministre (avec beaucoup de relations en haut lieu); ceci expliquant cela, elles bénéficièrent de "circonstances atténuantes". Ou si vous préférez : de la "clémence de la cour. "

Des choses qui arrivent parfois dans un certain monde ... Vous trouvez-pas, vous ?

Et comment présenta-t-on toute l'histoire au grand public ?

Et bien...

... suite à une échauffourée avec les deux jeunes femmes, Mathias Lahaie, un assassin multirécidiviste était mort d'une crise cardiaque dans sa clinique. Les preuves contre lui étant multiples, on crut les deux femmes quand elles plaidèrent la légitime défense. Et en un sens, c'était vrai, elles s'étaient défendues. Beaucoup trop cruellement sans doute.

Mais ça, nul besoin de le crier sur les toits, pas vrai ?

Comme les deux prévenues reconnurent avoir usé de "force excessive", il n'y aurait pas procès. Donc, pas de détails gênants à produire devant un jury. Pas de photos montrant Mathias Lahaie, le corps émacié, la bouche figée dans un rictus éternel.

Et surtout, pas de détails sur l'heure et le jour de la mort. En fait, le rapport d'autopsie démontrerait qu'il avait rendu l'âme quelques heures avant l'arrivée des flics sur les lieux. Son supplice avait donc duré plus d'une semaine. Un être humain en bonne condition physique peut durer quelques jours sans boire ni manger. Et Mathias Lahaie était en bonne forme physique.

Avant. Après, c'était une toute autre histoire ...

... fallait croire que son QI, bien au-dessus de la moyenne, n'avait pas réussi à le sauver d'une mort atroce. Et pour ce joli travail, tout était à parier, au train où allait les choses, que les deux jeunes femmes écoperaient d'une peine à purger dans la collectivité.

Elles n'admirent jamais la préméditation et bien entendu, Vicki Bérard n'avoua jamais les raisons profondes qui l'avaient poussée à commettre un tel crime.

Cependant, contrairement à ce qu'avait prédit Louis Santerre, elle ne serait jamais directrice de la SQ. Ni dans dix ans, ni dans trente ans. À vingt-six ans, elle dut prendre une retraite très anticipée. La version officielle : Viki Bérard désirait se consacrer à l'écriture, un rêve d'enfance.

Qui sait, peut-être écrivait-elle ses mémoires ? Tout le monde le faisait. Même ceux et celles qui n'avaient rien à raconter : madame Unetelle, monsieur Truc, Machin-chose et j'en passe. Alors pourquoi pas elle ? Hein, je vous le demande un peu !

Quant à Marianne Lahaie, suite aux conseils de son imprésario, lequel ne la quittait plus d'une semelle, elle avait mis sa maison en vente. La rumeur voulait qu'un mariage pointe à l'horizon. Marianne ne pouvait se passer d'un mentor, voyez-vous...

Bien entendu, la série de concerts serait retardée de quelques mois. Qu'à cela ne tienne, ses nombreux fans l'attendraient. Une autre rumeur courut à l'effet qu'elle ait proposé à Vicki Bérard de l'accompagner en tournée. Rumeur qui serait démentie par les deux intéressées.

Dans les faits, elles ne se reparleraient jamais.

Voilà !

58

Mais ces dénouements heureux ou malheureux(ça dépendait des points de vue) étaient encore à venir, le samedi suivant l' arrestation des deux jeunes femmes.

Ce soir-là, Kim, Alexandre, Élise et Louis étaient à nouveau réunis au salon après un repas toujours aussi copieux, mais moins festif. Ils étaient encore sous le choc.

"Ouais, bien si j'avais su ce que je sais maintenant, je n'aurais jamais diffusé l'entrevue avec Marianne Lahaie, déclara Kim en sirotant un verre de blanc.

Évidemment, ils avaient attendu que les jumelles soient couchées, qu'Armande se soit retirée dans sa chambre, que Nicolas soit descendu au sous-sol avec Noémie et le reste de son "band". Nul besoin, de mêler les enfants au terrible dénouement de cette affreuse histoire. Nicolas finirait par l'apprendre, mais plus tard il le saurait, mieux ce serait.

"Kim, tu n'as rien à te reprocher, mon amour. Marianne est malgré tout une grande virtuose. Et c'est l'artiste que tu as mise en valeur, pas la..."

"Meurtrière, dis-le, Alexandre."

"Oui, la meurtrière, convint le lieutenant. Il aurait pu dire, mais il n'en fit rien, qu'elle était aussi une victime. Ne l'avait -on pas, au sortir de l'enfance, promenée comme un animal de cirque. Célébrée, adulée. Mais on ne l'avait pas laissée grandir "intérieurement". *Elle...*

"Oh, je sais ce que tu vas ajouter, Alexandre, fit Kim avec un sourire en coin. Tu vas nous dire que Marianne Lahaie a été une enfant trop choyée par la vie, qu'elle est carencée affectivement, que le meurtre de ses parents l'a fait basculer dans une sorte de folie et... "

"... que son mari a fini le travail avec l'hypnose, les médicaments et les bruits insolites. On ne peut rien te cacher, Kim. Rien du tout, répondit Alexandre en rigolant doucement.

Il n'y avait pas pourtant pas de quoi rire, même doucement. *Mais bon*, ça valait mieux que de se mettre à pleurer... : "Je crois en effet, dit-il, que les traitements que Mathias Lahaie lui a infligés ont tué en elle un... Chose certaine, elle est incapable de contrôler ses pulsions."

"Vicki Bérard n'a pas d'excuse, elle, grimaça Louis Santerre.

"En tout cas, Louis, je comprends maintenant pourquoi l'autre soir, tu parlais du film *Les Diaboliques*, fit Élise, en serrant la main de son chéri. Lequel chéri, inspecteur principal à la SQ, Louis de son prénom, n'en menait pas plus large qu'il ne le fallait, ce soir-là.

Il l'avait sur le cœur, la duplicité de Vicki Bérard. *Amoureuse, j' t'en ficherais moi !*

"Oui et bien, ma belle, belle Élise, fit Santerre en répondant à la pression des doigts de sa dulcinée, j'aurais de beaucoup préféré ne pas avoir fait ce lien, crois-moi. En fait, à ce moment-là, j'allais à la pêche. J'osais à peine y croire. Et puis, le dénouement n'est pas le même que dans le film et je m'en veux de ne ..."

"Mais tu ne pouvais pas deviner que Vicki se laisserait prendre au jeu d'une façon aussi... morbide. Je n'ai pas d'autre mot pour ... Je suis désolée pour toi, mon amour, fit la belle, belle Élise, en posant un doux baiser sur la joue de son fiancé.

Ah ! l'amour... C'est si simple quand on a la conscience en paix.

Et bien sûr, les quatre qui sirotaient tranquillement leur verre de blanc avaient la conscience en paix. La plupart du temps en tout cas. Mais ça n'empêchait pas de regretter ce qui aurait pu être mais qui ne serait pas. Si...si... si... on avait pensé, ou dit, ou fait telle chose plutôt que telle autre, à tel moment plutôt qu'à un autre... Si au moins ...

Réflexions que tout le monde se fait à un moment ou l'autre.

Qu'on soit animatrice d'une émission de télévision comme Kim, gérante d'une boutique de verreries de luxe comme Élise, policiers comme Alexandre et Louis, personne n'y échappe.

Les flics, peut-être plus souvent que les autres. Eux auraient dû voir. Mais connaît-on vraiment les gens ? Même quand on pense avoir tout vu, tout entendu, est-il possible de lire précisément ce qui se cache au fond de l'âme humaine ?

Foutue conscience !

"Oui, et il y en a un qui ne s'en remet pas encore. C'est Brière, fit en Alexandre en ouvrant une autre bouteille de blanc. Le pauvre ne comprend pas du tout, comment, lui, entre tous, a pu tomber dans le panneau." Il avait parlé avec un mélange de sarcasme, et à son étonnement, un chouïa d'affection pour le Brière "nouveau style". L'homme, post- semaine de ressourcement.

"Imaginez, ce qui se passe chez-nous à la SQ. C'est la stupéfaction générale. Tout le monde ne parle que de ça, grogna Louis Santerre : "Déjà que notre ex-directeur est en taule. Mais Vicki Bérard, une meurtrière, ça, personne ne l'avait vu venir. Moi le premier et je n'en suis pas fier."

Un silence...

"Et si, on allait rejoindre les jeunes au sous-sol, proposa Kim.

"Quelle bonne idée, n'est-ce pas mon chéri ? fit la fiancée de l'homme sombre.

"Mmmm... La musique adoucit les mœurs dit-on, rétorqua l'homme sombre. Pourquoi pas ?"

Et bien oui, pourquoi pas, en effet ?

Cette fois encore, Alexandre fermait la marche. Avec la bouteille de blanc déjà ouverte et une autre qu'il prit au passage. Elle ne serait pas de trop.

59

Début janvier, le mariage d'Élise et de Louis fut célébré.

Les parents du marié étant décédés, ce fut son frère aîné, Hector qui lui servit de témoin. Pour Élise, ce fut Alexandre, ça allait de soi. Le célébrant : Simon, le fils aîné d'Élise.

Tout le monde qui connaissait le couple était là.

Outre Hector le frère aîné du marié, Jean-Charles, son frère cadet était là aussi. Les trois frères se ressemblaient beaucoup. Même dégage, même regard perçant et même politesse surannée. Louis, le flic, Hector, le plombier et Jean-Charles, l'électricien. Chose certaine, Élise entra dans une famille où l'on savait "parer" à toute éventualité. Du moins c'était ce que pensait Alexandre en couvant sa soeur d'un regard attendri. Élise rayonnait de bonheur et il s'en réjouissait.

Donc, en tout et pour tout, il y avait là une cinquantaine de personnes.

Les quatre fils d'Élise, les grands-parents Saintonge, les grands parents Lemelin. Des amis intimes de Kim et d'Alexandre : Claire Toupin et Giullia Orsini, le vieux Magnus De Ladurantais et son épouse Bérengère. Steve Nolet et Rita Latendresse, laquelle avait accouché d'une belle fille, (la mère et le bébé se portaient très bien). Surtout le bébé dont les cris affamés, obligèrent la mère à se retirer quelques minutes pour l'allaiter.

Et les collègues de Louis et d'Alexandre.

Blondin fit une brève apparition avec sa femme Thérèse. Apparemment, le traitement révolutionnaire avait fait effet. Certes, Blondin ne reviendrait pas au travail, mais au moins, il marchait, parlait et... souriait.

Et tenez-vous bien, on avait invité le commandant Brière. Le Brière, nouvelle mouture. Celui du *Bon management, une affaire de tact*. Il était accompagné de madame (une personne très aimable et sans aucun doute, très patiente).

Ce fut une belle noce qu'on célébra chez les Lemelin - Denis.

Dans le grand sous-sol décoré de banderoles, on avait aménagé des tables couvertes de toutes sortes de bonnes choses. Préparées, par Jamil, le traiteur avec lequel Kim et Alexandre faisaient affaire à l'occasion. Armande, bien sûr, avait insisté pour ajouter sa "touche personnelle" et nul ne s'en plaignit. Pas même Jamil.

On termina en musique, bien entendu. Le marié au synthétiseur, Nicolas à la guitare, la mariée, poussant la chansonnette avec Kim et Noémie, la copine de Nicolas. Les jumelles, Zoé et Chloé, mignonnes à souhait dans leur tutus roses, offrirent un spectacle de danse fort apprécié.

De toute beauté ...

On ne parla pas de "feu" Mathias Lahaie, éminent psychiatre, joueur en ligne et tueur en série. Pas plus que de Marianne Lahaie (redevvenue Chénier et bientôt Wilson- le nom de l'impresario), toujours virtuose, mais pas "feue", elle...

... non plus que de Vicki, toujours Bérard et assurément pas feue... Peut-être future écrivaine, mais jamais plus, sergent-déetective.

On n'allait pas gâcher de si beaux moments avec une histoire de Diaboliques...

Une histoire, tellement abracadabrante que l'on se demandait même, si on ne l'avait pas rêvée, une nuit de pleine lune...

Montréal, le 11 septembre 2017

